Les éditions

LA FILLE D'À CÔTÉ

Présentent

Faustine

Une saga biographique

Tome 2

Faustine à l'aventure

Christina Schwab

Du même auteur :

— *Quelqu'un m'attendait quelque part*

— *Vous en reprendrez bien un peu ?*

— *Comme si le soleil brillait partout*

— *La maison près du torrent*

— *Faustine ou la joie de vivre*

— *Faustine à l'aventure*

En cours d'écriture :

— *Faustine prend son envol*

— *Faustine et le nouveau monde*

— *Faustine et Julien*

— *La renaissance de Faustine*

Remerciements

Pour ce deuxième opus de la saga, ils ne se sont pas fatigués, ils sont restés. À commencer par mon époux adoré, Jean-Paul, premier lecteur et correcteur de ces lignes, créateur et compositeur des pages de couverture, comme chacun sait.

Sont restés également et ils ont fichtrement bien fait, car qui suis-je sans eux ? Marie-Jeanne Salin, Amélie Gahete et Pierre Guillorit, indispensables correcteurs au long cours. Grâce à eux j’apprends chaque jour un peu mieux mon métier d’écrivain.

Ma reconnaissance aussi à Marie-C, Amalia, Claudine, Geneviève, Fanchon, Jean-Patrick, Anne-Marie, Denise, Anges, Bruno, Jean-Luc, Jacques, Guillaume, Hervé, Fred et tant d’autres que j’oublie, qui n’ont cessé de m’encourager ces dernières années. Que tous soient remerciés pour leur patience, leurs précieux conseils et leurs efforts.

Christina

à

Jean-Paul,

à nos enfants,

Thomas & sa femme Kamilah

à ma fille Charlotte

et aux générations à venir…

Retour à la case départ

« Cette fois on ne la lâchera plus ! »

Déclaration paternelle qui se veut certainement aimante, mais qui sonne comme une menace à l'oreille d'une Faustine, dont l'échine frémit cruellement. Cette assertion ne provoque chez elle qu'une seule envie : fuir à l'autre bout du monde, là, maintenant, tout de suite. Malheureusement ses bagages sont à quai, dans cette gare de Cannes quittée avec tant d'enthousiasme deux ans auparavant et le train a continué sa route. Faustine n'a pas d'autre choix que de suivre sa famille. Manifester son désaccord, dénoncer l'injustice ressentie, avouer sa détresse d'avoir dû quitter la Suisse, son travail de serveuse, son père, sa fratrie et surtout Bernard, l'homme de sa vie, ne pourrait qu'avoir des conséquences fâcheuses. Elle affiche donc un air avenant, en dépit de la colère qui monte insidieusement, se promettant de retrouver sa liberté au plus vite. Papa conduit désormais une Citroën DS. Vous avez dit nausées ?

À Grasse, maman a tout organisé afin qu'elle se sente accueillie. Elle lui a déniché un studio indépendant dans une villa, a payé la caution, versé le premier loyer, qu'elle ne lui demandera pas de rembourser, c'est dire. Le lit est paré, la poussière

éradiquée, le frigidaire garni de bonnes choses. Il est convenu qu'elle déjeunera avec le reste de la famille, les jours travaillés. Ce sera plus pratique. Maman conduit la visite des lieux, vantant chaque détail, terminant par :

– Le hic, c'est que ce n'est pas chauffé l'hiver.

– Ce sera suffisant le temps que je trouve autre chose, commente Faustine.

– Bon, je te laisse t'installer, on se revoit demain !

Ben non. À 19 heures c'est une Faustine complètement paniquée qui réapparaît au logis parental, trois cents mètres plus haut dans l'avenue.

– Il y a des fourmis partout sur mon oreiller ! Qu'est-ce que je peux faire ?

Maman la renvoie fissa avec une bombe insecticide. Faustine en asperge le studio, puis elle passe la moitié de la nuit à repérer les chemins fourmiliers, à boucher les trous, pour finalement laver les sols à grande eau. Comme l'odeur chimique stagne, elle ouvre porte et fenêtre en grand. C'est les moustiques qui sont contents ; voyant de la lumière, ils entrent sans façon !

Ma foi, tu veux vivre à la campagne, tu fais avec. Ah mais non ! J'ai jamais voulu habiter à la cambrousse, moi ! J'aime la ville, le goudron, le bitume, le béton, et les fleurs coupées dans des vases. Je suis citadine, née dans une métropole. Je déteste les insectes et toutes les bestioles qui piquent ! Ça commence bien, gémit Faustine en s'endormant, épuisée après sa chasse. Si ça continue comme ça, je me tire le jour de ma majorité !

Le lendemain, à l'atelier, c'est plus calme. Solange, l'employée enceinte, à qui Faustine doit d'avoir quitté Bâle et son compagnon, s'avère très sympa, pas du tout la bêcheuse décrite par maman.

En moins d'une demi-heure, Faustine apprend que Solange a toujours vécu à Grasse, qu'elle s'est mariée à dix-neuf ans avec un employé de banque, que celui-ci joue du saxo pendant ses loisirs. À vingt ans elle attend son premier enfant. Son mari est un grand ami de Stéphane qu'il a rencontré au conservatoire de Grasse, il leur arrive de faire de la musique ensemble. Faustine est ravie de collaborer avec sa nouvelle amie jusqu'à la fin du mois d'avril.

Maman n'apprécie pas du tout cette bonne entente qu'elle craint de voir s'exercer à ses dépens. Son désaccord se manifeste par de discrètes mises en garde. Elle demande à Faustine de ne pas trop parler. Qu'elle ne parle pas de la vie privée de ses parents. Qu'elle ne fasse pas de confidences qu'elle risquerait de regretter un jour. Mais les deux jeunettes, avec toute la fougue de leur âge, n'en tiennent pas compte. Si encore maman oubliait sa sacro-sainte pudeur et acceptait d'écouter Faustine. Si elle la traitait en femme, en égale, maintenant qu'elle a prouvé son autonomie, pourquoi pas ? Faustine n'aurait pas besoin d'une écoute extérieure. Or, pour maman, la seule histoire d'amour qui vaille est la sienne propre, et à toutes les autres elle oppose un péremptoire : « Ça n'a rien à voir ! N'essaie même pas de comparer ! ». Dans l'immédiat, Solange est le seul recours de Faustine. Avec elle, il est possible de parler de ses amours, de son Bernard, de la vraie vie, quoi ! De son côté, la future maman évoque sa grossesse, ses attentes et ses rêves. Elle parle aussi bien de l'aménagement de la chambre du bébé, de la confection de sa layette, que de ses craintes d'une maladie éventuelle ou d'une difformité. Faustine écoute, apprend, compatit. Elle emmagasine les informations utiles, non sans une pointe d'envie

parfois.

Dès que Solange a tourné le dos, maman fait remarquer, vipérine, que lorsqu'elle était enceinte, elle ne faisait pas un tel foin de son état.

– Non mais écoutez-la, on croirait la Sainte Vierge en personne !

Loyale, Faustine poursuit son travail en silence. Dommage que Solange nous quitte à la fin du mois, pense la jeune femme. Elle comprend néanmoins que maman, en tant qu'artisan, ne pourrait employer deux personnes à plein temps. Les charges seraient trop lourdes. D'ailleurs, Faustine elle-même n'a qu'un statut d'aide familiale, car il épargne à ses parents les formalités inhérentes à l'obtention d'un permis de travail. Le jour où elle voudra bosser ailleurs, et se verra contrainte de faire elle-même toutes les démarches en ce sens, elle s'en mordra les doigts. En attendant, papa prétend qu'ainsi il peut lui offrir un salaire plus important. Elle accepte donc ingénument de gagner quatre fois moins qu'en Suisse.

Les premières semaines, Faustine se familiarise avec son environnement. Ses parents ont pas mal transformé le jardin et la maison après son départ. Il y a désormais un grillage autour du cerisier. « Il protège les poules », commente Stéphane. Excepté quand il fait froid, elles vont toujours dormir dans l'arbre. En plus de leur grain, on leur donne tous les restes de la maisonnée. Elles sont *toutmnivores*, mangent aussi bien les pâtes que la fondue. D'ailleurs, les spaghettis de la veille pendent encore aux branches. C'est très rigolo ce *cerisier-pasta,* Faustine est épatée. Quant au citronnier, il a bien prospéré, nourri au gaz d'échappement des camions qui défilent sur la route. Au pied de l'escalier, il y a deux gamelles destinées aux chats supposés chasser les souris dans

les pièces d'entrepôt. Les parents ont accepté de les adopter, à condition qu'ils restent dehors la nuit.

La bâtisse elle-même est imposante et rustique, sobre, sans gaspillage de place. L'appartement du haut comporte, outre la cuisine et la salle de bains, un immense salon-salle à manger, la chambre des géniteurs avec vue sur la mer, et celle de Stéphane surchargée de ses posters préférés. Les parents ont fait fabriquer une table et des bancs en noyer par un artisan menuisier. Maman est fière de posséder des meubles sur mesure. C'est la première fois que ça lui arrive, à quarante-deux ans. Ce grand luxe leur a coûté un bras, mais l'ensemble en jette. Pratique, il se marie parfaitement avec le buffet cossu qui le jouxte. Tout autour de la partie salon, trône un confortable canapé revêtu de velours côtelé marron. Dans le fond, il y a une cheminée, simple décoration vu qu'on a le chauffage central. Depuis les balcons, le regard survole des plantations d'oliviers et de citronniers, des villas typiques, des mas provençaux, jusqu'à la mer que l'on voit briller dans le lointain. Faustine admire sans réserve. Au rez-de-jardin, outre l'atelier, il y a le bureau de papa, la grande salle du stock à côté de celle des réserves de paniers. Une petite douche et un WC séparé viennent compléter l'ensemble de ce que Faustine considère encore comme une prison.

Pendant son temps libre, Faustine retrouve la cité grassoise de son adolescence. Remontant l'avenue du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny elle aboutit aux Casernes, dans le sud de la ville. Elle dépasse le supermarché Casino pourvoyeur du whisky maternel puis prend la rue Sainte-Lorette jusqu'à la route Napoléon (nous partîmes cinq cents mais par un prompt renfort…). Rien à voir avec le Cid, mais elle

aime imaginer le petit général rejoint par ses troupes sur cette même route. Partout du linge pend aux balcons. Des touffes de lavande, de romarin, de thym, débordent des jardinières posées sur les fenêtres. On entend, derrière les persiennes, les habitants s'interpeller *avé l'accent*. L'air diffuse des senteurs de ratatouille et de bouillabaisse qui ouvrent l'appétit. Ragaillardie par ces manifestations familières, Faustine rejoint le boulevard Émile-Zola. Elle sait que la bibliothèque se trouve deux rues plus haut, elle ira s'inscrire. Faustine aime la vieille cité aux ruelles si serrées qu'on peut toucher deux maisons simplement en écartant les bras. Place du Cours Honoré Cresp, elle débouche sur une fête foraine, déambule parmi les chalands, résiste aux appels des fritures, s'approche du panorama, profite de la plongée jusqu'à Cannes, puis poursuit en direction du Jeu de Ballon. Elle arrive « Chez Jean-Charles » juste à temps pour son rendez-vous. C'est maman qui lui a suggéré de changer de tête.

– Tu as l'air d'un plumeau ! Essaie mon coiffeur, place de la Foux. Tu verras, il est sen-sa-tion-nel. Demande-lui de te faire une coupe courte et des mèches, ça t'éclaircirait.

Pourquoi pas ? Faustine téléphone d'autant plus volontiers qu'elle a reçu une avance sur sa paie. Quelques boucles blondes m'iraient bien, se dit-elle. La coiffeuse déléguée agrée, et passe les cheveux de sa cliente dans le bonnet à trous. Las ! quand elle sort de sous le casque, la voilà totalement blonde ! Il faut croire que les mèches étaient nombreuses. Faustine rentre chez elle un peu désappointée, mais se disant qu'après tout personne ici ne la connaît encore. Hélas face au miroir : catastrophe ! horreur ! Sous sa tignasse blonde, les sourcils noirs font un contraste

grotesque. Faustine en est carrément choquée. Impossible de remonter se plaindre, exiger réparation ; le salon est fermé. La voilà hideuse, bloquée chez elle jusqu'à lundi. Mardi (les salons sont fermés le lundi) au téléphone, on lui suggérera de l'eau oxygénée. Elle courra en acheter pendant la pause. Elle en usera et abusera espérant retrouver figure humaine, sitôt les brûlures disparues !

Les sanglots longs des violons

Dodo boulot dodo. La routine s'installe. Faustine commence sa journée de travail à huit heures en basse saison. Elle travaille à la repasseuse ou à la machine à coudre, en fonction des besoins. Maman œuvre à la coupe des mousses et des tissus, puis aux finitions. Elle prend toujours le plus dur et le plus difficile. Ce n'est pas par altruisme, seulement par manque de confiance. Qui pourrait l'égaler ? Les grosses machines à coudre professionnelles sont disposées juste à côté des fenêtres. Si elle tourne légèrement la tête, Faustine se fond dans la nature. Le chant des cigales est omniprésent de même que celui des grillons. Le regard s'évade en direction de la mer. Tout est si beau que la mise en cage n'en est que plus cruelle.

Aïe ! Faustine a trop rapproché son index du pied de biche, il est passé sous l'aiguille. La perforation ne fait pas vraiment mal, elle est si rapide, mais ça réveille ! Il faut faire gaffe surtout de ne pas tacher les tissus. La distraction ne paie pas ici. Combien de fois la jeunette n'a-t-elle pas dû recommencer sa couture juste parce que, tout à sa rêverie, elle a oublié de changer de canette et cousu quelques kilomètres de bande sans fil ?

Depuis que Solange est partie en congé maternité, les journées s'égrènent, impitoyablement monotones.

Maman reste sur son quant-à-soi, se contentant de commenter les nouvelles de la radio. Elle évite de susciter les confidences de sa tête brûlée de fille, de crainte de provoquer des regrets qui, faisant boule de neige, entraîneraient des décisions, comment dire… inadéquates ? Elle prétend qu'elle en sait bien assez. De son côté, Faustine se fiche bien du décès d'Agatha Christie en janvier, et, plus récemment, de l'inauguration du Concorde. Elle attend le festival de Cannes avec impatience. Sortir enfin… voir d'autres têtes. Elle espère qu'Agnès, la représentante multi-cartes de ses parents, qui travaille occasionnellement chez un producteur de ses amis, lui offrira des places. À part ça, elle reste frustrée de n'être pas reconnue en tant qu'adulte. On dirait que ces vingt-quatre derniers mois de séparation n'ont jamais existé. À quoi sert de partir, si au retour vos parents ne changent pas le regard qu'ils ont sur vous ? La seule différence entre hier et aujourd'hui, c'est le cendrier disposé à ses côtés.

A onze heures trente maman monte préparer le déjeuner. Une chose est sûre, elle cuisine toujours aussi bien. Côté bouffe, rien à redire. Quand le repas est prêt et que Faustine peut monter les rejoindre, sa mère siffle dans l'interphone. Bien pratique cet engin, sauf qu'il permet aussi, depuis en haut, d'espionner tout ce qui se passe à l'atelier. Faustine rejoint papa et Stéphane autour de la table. Pas question qu'elle-même se mette aux casseroles, c'est un territoire réservé. La jeune femme a juste le droit, certains samedis après les courses, de participer au conditionnement des aliments. La pluche, quoi ! Après laquelle, estimant qu'elles se voient suffisamment toute la semaine, maman la renvoie dans ses quartiers, jusqu'à lundi. Chez elle, la jeune femme

s'ennuie à mourir. Pas d'amis, pas de voiture, une télé en rade et ses vingt ans qui s'enfuient, quel gaspillage !

Bernard lui manque. Ils correspondent peu. Elle souffre énormément de leur séparation. Sa déprime ne l'aide pas à se motiver pour entreprendre des activités. Elle tourne en rond, entre son studio et la bibliothèque. Heureusement, elle a retrouvé son petit frère. Il est devenu un beau jeune homme de quinze ans bientôt, vif et drôle. Il a toujours une anecdote en réserve et fait rire tout la maisonnée avec ses facéties. Il est en quatrième au lycée, passera en troisième l'an prochain terminant sa scolarité obligatoire. Excellent élève au conservatoire de Grasse, Stéphane espère, et ses parents aussi, être admis à Nice, dans la classe de clarinette. Plus tard il pourra poursuivre au Conservatoire de Paris, qui sait ? En attendant, Faustine invite son frère occasionnellement au bar du PMU et lui offre des parties de flipper. Quand ses copains se pointent, elle fait semblant d'être sa petite amie pour les rendre jaloux. On s'amuse comme on peut. Frère et sœur se promettent de fréquenter la piscine dès son ouverture. Aussi, quand elle aura les moyens, Faustine l'invitera au cinéma.

La perspective de passer son code, puis de commencer les leçons de conduite, aident Faustine à endurer cette période. Elle attend avec une impatience grandissante les fonds que René, son ex-ami bâlois, lui a promis, en échange des meubles et de la télé. Ils rempliront son compte postal, tout neuf, tout beau, tout vide ! Mais bien qu'elle lui ait téléphoné trois fois déjà, René ne semble pas pressé. Chercherait-il à se venger du fait qu'elle l'ait remplacé par Bernard ? D'ici-là, Faustine s'occupe autrement. Une fois n'est pas coutume, elle a sacrifié

à la mode et s'est offert un de ces blue jeans qu'on fait sécher sur soi afin qu'il adhère comme une seconde peau. Aouch ! Ça n'est pas très agréable au final, et ces coutures mal placées, quelle torture ! Comment marcher jusqu'à la bibliothèque ? elle ressemble à un robot !

Lorsque l'argent arrive enfin, Faustine se précipite dans la première auto-école venue. On lui signale qu'elle ne peut pas prendre de cours de conduite tant qu'elle n'a pas passé son code. Malédiction ! Encore attendre ! Flûte, flûte et zut ! Déçue et frustrée elle s'en retourne, après avoir acheté le bouquin ad hoc, et se met à l'étude fissa.

Un matin maman convoque Faustine dans le bureau.

— Dis-moi, fifille, est-ce que tu as rencontré ton père à Bâle ?

— Oui.

— Et ?

— Et ça s'est très bien passé. J'ai fait la connaissance de Pierrette, Fabienne et Marc. On a passé des bons moments ensemble, fait deux ou trois virées, fêté Noël. Ça s'arrête là.

— Et tu ne m'as rien dit quand je suis venue te voir en février…

— Je n'en éprouvais pas la nécessité.

— Dommage. Il ne t'a pas dit trop de mal de moi, alors ?

— Mais non, pas du tout. D'ailleurs je lui ai tout de suite fait comprendre que je ne voulais rien savoir de vos histoires.

Faustine n'en dira pas plus, n'ayant pas envie de déprécier la rencontre avec sa famille bâloise ni son attachement pour elle. De son côté, maman n'estime plus nécessaire de lui faire les révélations

prétendument indispensables avant son départ pour la Suisse. Ceci dit, elle semble rassurée. Sans doute estime-t-elle qu'il n'est pas trop tard pour interrompre cette relation naissante.

— Est-ce que, par hasard, vous seriez convenus d'un accord spécial concernant la pension alimentaire ?

— Non, pourquoi ? Côté fric aussi je lui ai demandé de ne rien changer. Cette pension, c'est à toi qu'il la doit, pas à moi.

— Je vois. Malgré tout, il a cessé les versements.

— Je ne comprends pas ! Je lui ai *vraiment* demandé de ne rien changer à vos accords. En plus, il ne restait plus que quelques mois jusqu'à ma majorité, c'est trop bête. Tu peux me croire ! Je peux te montrer mon compte, tu verras qu'il n'y a rien provenant de lui.

— Oui, je te crois, mais ça ne va pas se passer comme ça. Maintenant que tu me confirmes qu'il ne te verse rien directement, je vais contacter un avocat en Suisse afin qu'il le rappelle à l'ordre.

— Mais quel menteur ! Quel faux jeton ! Puisque c'est ainsi, il n'entendra plus jamais parler de moi, c'est terminé !

Faustine s'indigne avec toute l'implacable intolérance de sa jeunesse trahie, et claque la porte paternelle, au grand soulagement de sa mère.

Emballé c'est pesé. En moins de quinze jours, au prétexte de complicité mère-fille, Faustine est retombée sous l'emprise maternelle. Mais où sont passées sa liberté, son autonomie, sa précieuse indépendance ? Où est l'amoureuse passionnée ? La cuisinière prometteuse ? La serveuse la plus populaire de Birsfelden ? La Femme comblée ? Tout a été balayé. Comme des empreintes sur du sable mouillé.

Bernard, mon Bernard, où es-tu ?

En mai fais ce qu’il te plaît

— Stiiiiiine téléphone !

Maman a toujours aimé les raccourcis. Faustine en entier, c’est trop long, moins efficace. La preuve : sa fille accourt et arrache le combiné si élégamment offert.

— Allo ?

— Bonjour ! (cette voix, reconnaissable entre toutes !)

— Bernard ? Mais, où es-tu ?

— À Cannes.

— C’est pas vrai !

— Eh si. J’ai une semaine de vacances, je t’enlève ?

— Tu parles ! Attends, je demande pour la forme.

— M’man ?

— Oui ?

— Bernard est à Cannes, il a une semaine de vacances.

— C’est bon, j’ai compris. Après tout, puisque les commandes de la fête des mères sont expédiées, je n’ai plus besoin de toi. Va chercher ton jules et présente-le-nous. Qu’on voie ce qu’il a dans le ventre. Ensuite vous pourrez filer.

On dirait que Faustine a dix ans et qu’elle veut sortir avec un camarade de classe.

— Merci m’man ! Dit-elle en reprenant le combiné.

— Je te rejoins, mon amour, où seras-tu ?

— Au buffet, en face de la gare.

— OK ! J'arrive par le premier car !

Va, court, vole, la Faustine qui a la chance d'attraper une correspondance. Bernard l'attend, il a loué une petite Renault 5. Il faut un léger temps d'adaptation aux deux amants avant de réaliser qu'ils sont bel et bien réunis. Trois cafés plus tard, ils remontent à Grasse, histoire de présenter l'élu, comme l'a exigé la Reine Mère.

Pama ont fait les choses en grand. Apéro, petits biscuits. Par contre, ils ne retiendront pas le jeune couple à déjeuner. Heureusement ! pense Faustine, qui ne souhaite pas rester une seconde de plus que ne l'exige la stricte politesse. Bernard, aussi pressé qu'elle, répond au feu roulant de questions paternelles, poliment, mais sans s'attarder sur les détails. Papa, qui s'attendait peut-être à ce qu'on lui demande tout de go la main de sa fille, semble légèrement déçu.

Enfin, les jeunes gens se retrouvent à l'air libre. Ils passent par le studio de Faustine ; ramassent une robe du soir, un maillot de bain, une brosse à dents. En route ! Premier arrêt Juan-les-Pins. Ils trouvent une chambre d'hôtel. Facile, hors saison ! Explorant les environs, ils montent au phare de la Garoupe, admirent la vue, redescendent, entre deux baisers, au bord de la grande bleue, sillonnent la plage, zieutent les voiliers du vieux port. Le soir venu, le couple s'installe sur une terrasse. Faustine conservera sa vie durant le polaroid pris ce soir-là par un photographe ambulant. Ils y arborent cet air un peu niais des amoureux en goguette. Elle a choisi la bouillabaisse, lui, la soupe au pistou. Ils se racontent dans le détail tout ce qu'ils ont vécu depuis leur séparation.

Faustine décrit, avec une cruelle méticulosité, les circonstances précédant son départ de Bâle. Ces minutes insupportables de suspense pendant lesquelles elle a tenté, en vain, d'inverser le cours de leur destin. Bernard, de son côté, raconte ses larmes de rage sitôt tourné le coin de la rue, le jour de leur séparation ; son immersion dans le travail ensuite, espérant dépasser son chagrin. Il n'a commencé à revivre que lorsque son patron – brave type dont Faustine se souvient bien – lui a accordé une semaine de vacances. Ô, comme il les a rêvés et préparés ces quelques jours, et le voilà ! La nuit sera à la hauteur de ses espérances, ce n'est qu'au matin que les amants rassasiés et comblés s'endormiront, épuisés (oh, le beau cliché !). Les jours suivants les jeunes gens bénéficient d'une météo clémente, conforme à leur humeur extatique. De Juan-les-Pins à Saint-Raphaël, de Sainte-Maxime à Port-Grimaud, de Saint-Tropez à Bormes-les-Mimosas (que de Saints !), ils se baladent main dans la main, construisant des châteaux en Suisse allemande. Toujours, ils trouvent des hôtels sympas, des bistrots idoines. Ils n'ont que l'embarras du choix, étant accueillis partout avec la bienveillance que s'attirent tous les amoureux du monde. Les gens leur sourient ; les serveuses leur racontent leur vie (ou celle de leur petit dernier). Même les flics sifflotent sur leur passage. Ils rayonnent d'un tel bonheur qu'ils font concurrence au soleil. Quant à la lune qui éclaire leurs ébats, c'est Mars qu'elle concurrence, la planète rouge. Plus question de Saint-Trucmuche. En trois jours, les ruelles d'Aubagne, les quais de Port Grimaud, les collines du Lavandou n'ont plus de secrets pour eux. Ils approchent de Toulon, leur destination. Bernard retrouve avec plaisir les environs de son ancienne

caserne, et montre à Faustine le type de bateau sur lequel il a embarqué, il y a déjà dix ans. Il est resté cinq ans dans la marine ; n'a pas souhaité prolonger son contrat. Faustine l'envie d'avoir navigué sur toutes les mers du monde – Tahiti, Nouméa, mais aussi l'Australie, l'Asie, que d'exotisme ! –, avant de croiser sa route à elle, dans un camion cette fois. Faustine aurait bien aimé le voir en uniforme avec son bonnet à pompon, il devait être trognon !

— Viens-là que je te montre qui est trognon, rugit-il en la poussant sans ménagement sur le lit. Tu sauras qu'on ne se moque pas de moi impunément, mademoiselle, tu ne perds rien pour attendre !

La semaine a passé.

La mort dans l'âme, ils prennent le chemin de Grasse. Paradoxalement, le précédent créé par ces vacances rend moins dure cette nouvelle séparation. Soucieuse d'écarter de futurs malentendus, Faustine recommande à son chéri de ne pas oublier la maxime « loin des yeux loin du cœur », non qu'elle soit beaucoup sollicitée, mais qui sait ? Un petit rappel ponctuel de son intérêt (son amour ?) ravivera le souvenir de ces moments exceptionnels. Bernard jure de lui écrire plus souvent, de revenir bientôt. Dès qu'il aura refait quelques économies, ha ha ha. Faustine sourit, elle sait que son amant tient à elle. Un jour ils se retrouveront pour ne plus se quitter. Malgré tout elle y va de sa petite larme au moment des adieux. En regardant la Renault devenir un petit point noir à l'horizon, la jeune femme se promet d'occuper sa solitude intelligemment jusqu'au retour de son amoureux. Pourvu que le temps file !

Dans l'immédiat, passer son code. Déjà, elle s'était entraînée avec son camionneur chéri. À domicile, elle peaufine. S'inscrit sitôt qu'elle se sent prête. L'examen

a lieu tout en haut de Grasse, dans un immeuble administratif quelconque, surplombant une volée d'escaliers. Le jour J, Faustine se présente, choisit un siège sur les gradins, face à l'écran géant, s'installe. On leur montre des photos. Ils sont censés mettre des croix dans les cases adéquates. Sur les quatre fautes autorisées, elle en fait deux. Bonne moyenne se dit-elle en remerciant l'examinateur d'un petit sourire triomphant. Elle ramasse son accessit et hop ! un truc de plus en moins. À moi le permis ! Faustine sort de l'édifice et, ô surprise, en descendant les escaliers, elle aperçoit au bas des marches son fantasme d'antan. Le cow-boy-c'est-quoi-son-nom-déjà ? qui l'avait si cruellement snobée à Thorenc, le Noël de ses seize ans. Celui à qui elle doit sa première vraie cuite. Il est là qui pleurniche, au milieu d'une cour de greluches empathiques. Lui, le code, il l'a loupé, c'est sûr. Bien fait ! jubile Faustine, sans le moindre scrupule en prenant la tangente. Deux heures plus tard, elle obtient son premier rendez-vous d'auto-école.

Par un lumineux samedi de juin, Faustine attend son instructeur devant l'école. Quand enfin la voiture se gare sur la petite place, le son explose avant l'image :

— Ah cette odeur de vache ! Je ne la supporte pas ! Au secours !

Le coup de gueule fait éclater Faustine de rire. La monitrice bondit de la voiture-école, comme un diable de sa boîte, ouvrant portes et coffre en grand afin d'assainir le véhicule au plus vite.

— Comment ça, la vache ? Interroge Faustine

— La vache, comme l'animal du même nom. Les bouses, les odeurs corporelles de lait aigre, les effluves de mal lavée, le fromage, ce genre-là, vous

voyez. Ma cliente précédente est un cas d'école. Elle vient tout juste d'accoucher. Excusez-moi, bonjour, je me présente, France B. à votre service ! Ne m'en veuillez pas, la désinfection prendra cinq minutes. Je serai incapable de vous faire le cours dans ce fumet. Sortant un aérosol « odeur lavande » de son sac à main, la jeune femme termine le travail en aspergeant copieusement sièges et habitacle.

— Voilà, c'est fait. À vous ! Entrez, installez-vous, adaptez votre siège, mettez votre ceinture, les mains sur le volant à dix heures dix, on tourne la clé de contact, un coup d'œil dans le rétroviseur, c'est parti !

On ne saurait si bien dire. C'est effectivement pour Faustine le départ d'une très grande passion… automobile !

Et si on allait danser ?

Le Festival de Cannes, présidé par Tennessee Williams, est terminé. Cette année, Faustine n’a reçu qu’une seule place : *Monsieur Klein* de Joseph Losey, en matinée. Elle n’a rien compris au film et s’est fait tartir comme un rat mort. Malheureusement, *Taxi Driver*, le Martin Scorsese dont tout le monde parle, lui a passé sous le nez. On dit qu’il remportera probablement la Palme d’or, cette année. Le grand prix sera attribué à *Cria cuervos* de Carlos Saura. Ses jours de congé, Faustine les passe à rôder sur la Croisette, dans l’espoir d’entrevoir une star (si possible mâle), une starlette faute de mieux, ou encore un producteur qui remarquerait sa beauté incomparable et lui offrirait, dans l’instant, le rôle de sa vie. Ni les uns, ni les autres ne se montrant, Faustine remise ses espoirs de gloire au vestiaire. Elle prend la prochaine correspondance vers Grasse. Après tout, rien ne vaut un bon bouquin. Elle a découvert *La vie devant soi* d’Émile Ajar (alias Romain Gary) et se délecte sur sa chaise longue, riant toute seule. L’autre semaine sa mère lui a passé *La Vie après la vie* de Raymond Moody. La jeune femme, qui l’a dévoré, a senti ses angoisses nocturnes à propos de la mort, s’atténuer progressivement. Elle aimerait bien les voir disparaître enfin.

Les semaines se suivent désormais au rythme des

leçons de conduite. Faustine ne cache pas qu’elle adore ça. Sitôt qu’elle a pigé le fonctionnement du véhicule, elle devient accro. Ses longues heures à la machine à coudre, à poser galon sur coton au millimètre près, lui ont donné l’œil. Elle progresse à roues de géante. Sa monitrice est contente, elles sont vite devenues des amies. Tutoiement de rigueur. France est une très belle jeune femme. Vraie, fausse blonde ? Comme elle le fait malicieusement remarquer, la réponse est dans la boîte noire. Pulpeuse, mieux, généreuse, drôle et spontanée, elle représente le type même de la bonne copine. Un peu trop bonne peut-être, car à son grand regret, les hommes n’hésitent pas à la remplacer sitôt qu’elle leur a tout donné. France transite conséquemment d’une histoire de cœur à l’autre. Divorcée, deux enfants adolescents, elle est toujours, à trente-cinq ans, un cœur à prendre ; aussi s’entendent-elles comme larronnesses en foire.

Elles sortent volontiers les samedis soirs dans les petits bals des environs. Celle qui pointe le moins haut sur l’éthylomètre prend le volant au retour, et bien sûr c’est souvent l’élève qui s’y colle, sa prof ne pouvant se permettre de perdre à la fois son permis et son job. Un qui a eu chaud aux fesses, c’est le cavalier de Faustine à leur dernière sortie (un CRS en plus !). Voulant raccompagner la jeune femme, le malheureux s’est laissé attendrir. Trop imbibé pour réagir, il lui a abandonné son volant. Faustine a perdu la maîtrise du véhicule dans le virage, juste au-dessus de chez elle, et a « caressé » toutes les voitures parquées sur le trottoir. Le jeune flic, déjà en retard pour son couvre-feu, ne s’étant pas attardé, n’ayant pas rappelé, Faustine ne connaîtra jamais les suites de cet incident. Elle gardera un souvenir ému de son

danseur, troublé au point qu'il lui a confié, lors d'un slow langoureux, qu'elle était « souple comme une escalope ».

Mi-juin. Faustine n'a toujours pas trouvé le studio de ses rêves dans les petites annonces du journal local. Le bouche-à-oreille n'a pas fonctionné non plus. Le congé de son logement actuel est déjà donné pour la fin du mois. La tension monte ! Finalement maman suggère qu'elle mette elle-même une petite annonce. Aussitôt dit aussitôt fait. À peine a-t-elle raccroché le téléphone que Miceli et Dudu appellent coup sur coup. Miceli, Florence de son prénom, est une dame qui travaille pour la Muller & Cie à domicile. Elle viendra livrer la semaine prochaine. Durieux – Dudu pour les intimes –, est leur représentant de commerce qui rayonne dans la moitié sud de la France (Agnès étant, elle, affectée à la partie nord). Il s'annonce dès la fin de l'après-midi et bien sûr, il est chaleureusement invité à souper. Personne n'ignore, dans la famille, que Dudu traverse une mauvaise passe conjugale. Ça arrangerait bien maman que Faustine s'amourache de lui. La mère ferait d'une pierre deux coups. Se fidéliser son voyageur de commerce, tout en gardant sa fille sous le coude dans l'éventualité que les deux reprennent la boîte un jour. Manipulatrice comme pas deux, elle a depuis quelque temps ébauché un lent travail de sape contre Bernard, ne supportant pas qu'il ait plus d'influence qu'elle sur sa fille. Depuis qu'il est retourné en Suisse, maman accumule piques et sous-entendus. C'est sûr que ça arrangerait tout le monde… sauf Faustine. Pas folle, la jeune femme évite les repas "arrangés", ce soir elle n'est pas libre.

L'annonce de recherche d'appartement a paru. Faustine attend les résultats. Un matin, on sonne à la

grille. S’y présente Mme Serra une femme très âgée, vêtue de noir, qu’on prendrait facilement pour une mendiante. Elle est venue proposer un studio qu’elle possède, aménagé dans la bergerie qui jouxte sa maison. Elle souhaite faire connaissance avec les parents de son éventuelle future locataire. Sous son regard d’aigle, toute la famille se soumet à une inspection scrupuleuse. Faustine présentant toutes les garanties de sérieux, solvabilité et propreté attendues, Mme Serra lui signifie qu’elle est la bienvenue pour visiter le studio, si elle le souhaite.

Souhaite ? Tu parles ! Plutôt deux fois qu’une. Tout le monde, logeuse comprise, s’entasse dans la Déesse, ils vont visiter l’*objet immobilier,* comme on dit, situé route de la Marigarde, dans une ancienne bergerie rénovée. Quelle merveille de studio ! On y entre par une toute petite salle à manger (ou grand hall) qui donne droit sur une kitchenette. À gauche de la cuisine, une chambre à coucher carrelée de tomettes. De l’autre côté, des toilettes séparées et une douche-lavabo. La fenêtre de la chambre comme celle de la cuisine ont au moins cinquante centimètres de profondeur. Elles ouvrent sur un petit canal, bordé d’oliviers vénérables.

Un jour, Faustine apprendra qu’il s’agit du même canal de la Siagne qui a vu se promener le peintre Pierre Bonnard, un peu plus bas, vers le Cannet. L’ensemble de l’habitation fait environ vingt-cinq mètres carrés pour la modeste somme de sept cent cinquante francs par mois (le moins cher des taudis qu’on a soumis à Faustine jusqu’à présent coûte au moins le double). Mme Serra explique qu’elle ne souhaite pas traiter ses locataires comme le font ces escrocs de la ville. L’arrière du logis donne sur des champs cultivés. Un décrochement, un peu plus loin,

permettra à la jeune fille de garer sa future voiture. En attendant qu'elle conduise, Mme Serra montrera à Faustine comment rejoindre à pied la route de Cannes, par un raccourci à travers la campagne.

Pour Faustine, cette proposition de logement tient du miracle. Elle n'aurait pu rêver mieux. Cerise sur le clafoutis, l'ancien locataire a eu le bon goût de laisser un immense lit double dans la chambre à coucher ainsi qu'une grosse armoire à vêtements. Papa et maman proposent une table de cuisine, des chaises et même une méridienne qui irait bien dans la salle à manger. Il faudra rajouter un chauffage électrique et quelques étagères. La cuisinière fonctionne au gaz, c'est le garage du carrefour qui détient les bonbonnes. Dans la salle de bains il y a un chauffe-eau tout neuf. Faustine signe d'emblée, et PaMa paient la caution. Faustine peut emménager tout de suite, la place est libre. Elle ne se le fait pas dire deux fois. Dès le lendemain, aidée de papa, elle transfère ses affaires d'un studio à l'autre.

Pendant quelques jours la vie de Faustine est un tourbillon. Habiller son home-sweet-home ; c'est tellement génial ! Tout le monde est mis à contribution. Des tablars sont commandés sur catalogue à la Redoute alors que Maman, de son côté, en profite pour se débarrasser de toutes ses vieilleries. Un vieux couvre-lit en fausse fourrure qui a fait son temps, de la vaisselle dépareillée, des casseroles, des plats, services, du linge de table, de lit et de toilette. Elle donne même sa petite machine à laver Calor, accompagnée de la planche et du fer à repasser. Les trajets se multiplient, que papa accomplit avec une bonne humeur inhabituelle. Peut-être est-il rassuré ; Faustine n'a pas l'intention de prendre la fuite dans l'immédiat. Il aide la jeune

femme à transporter les meubles lourds, un secrétaire, la méridienne promise. Il lui prête sa perceuse et lui montre comment mettre un tampon dans le mur. Il lui apprend aussi à changer les ampoules, fixer des abat-jours. Faustine connaît désormais tout sur les branchements des dominos électriques.

Un beau soir, tout est prêt, alors Faustine s'ouvre une bouteille de mousseux, emplit son verre, allume sa petite radio et danse, danse, danse de joie !

♪♫♪♫ ***Parlez-moi d’amour*** ♪♫♪♫

La saison a débuté sur les chapeaux de roues, l’atelier tourne à rendement maximum. Il faut fournir toutes les boutiques de souvenirs de la Côte d’Azur. Dudu, le représentant, vient carrément chercher les commandes à domicile. Il fait les livraisons dans son petit bus Volkswagen. Celui-là même qu’il a adapté à ses besoins quand sa femme a menacé de le mettre à la porte. Ils se sont rabibochés pour les enfants, mais Dudu, prudent, a gardé sa maison mouvante opérationnelle, on ne sait jamais.

En attendant, maman, qui avait encore le secret espoir d’apparier sa fille, voit ses efforts piétinés. Après avoir chargé son véhicule, Dudu accepte un café. Comme les colporteurs d’autrefois, il divertit l’assemblée, et cette fois il y a de quoi. Figurez-vous qu’un petit malin a trouvé moyen, avant-hier, de dévaliser les coffres de la Société Générale de Nice. En passant par les égouts ! 200 millions il y en avait, précise-t-il *avé l’accent*, quadruplant allègrement le butin présumé, c’est pas un exploit ça ? poursuit-il avec un pointe d’envie. Maman et Faustine acquiescent, indépendamment de tout principe moral. Faustine, en fervente admiratrice d’Arsène Lupin, adore les coups ingénieux : *ni armes, ni violence et sans haine,* comme l’a tagué le cambrioleur sur le mur de la salle des coffres. La police cherche toujours le

cerveau, qui demeure introuvable à ce jour. On ne connaît même pas son identité.

Faustine bosse de sept à dix-neuf heures. Elle s'autorise une demi-heure de sieste sur le canapé du salon après le déjeuner. En ce moment, elle a souvent le blues. Bernard lui manque. Il ne lui écrit pas, elle non plus, ne voulant pas rajouter à son cafard. De son côté, maman n'encourage pas la confidence. Bernard est devenu sujet tabou en un temps record. Moins on en parle, plus vite il sera oublié, semble-t-elle penser. Maman est très douée dans l'art de traiter les préoccupations des autres par le mépris. Surtout quand les autres c'est Faustine. L'autre jour, elle a ri d'un fait divers évoquant une quinquagénaire délestée de toutes ses économies par un marlou, qui lui avait promis le grand amour.

— Non mais sans blague, comment a-t-elle pu croire un seul instant qu'un mec de trente ans la courtisait pour ses beaux yeux ? Tu parles d'une prétention ! Elle a rajouté :

— En tout cas elle n'a que ce qu'elle mérite, tout flatteur vit aux dépens de celle qui l'écoute… Tu vois, il y a des hommes qui font profession de suborner ces dames terrifiées par la solitude. Des femmes immatures qui se comportent comme des gamines. Elles ne savent rien faire d'autre que séduire pour exister. Parfois, la facture est salée. Faustine ne peut s'empêcher de réagir.

– Quand même ! l'amour ça existe, non ?

– Évidemment que l'amour existe. Même celui avec un grand A auquel tu rêves. Mais celui-là se construit jour après jour, mûrit en même temps que les protagonistes. Il se travaille, ce qui est loin d'être facile, tu verras. Quand tu le rencontreras, à vingt-cinq ou à cinquante ans, tu auras l'impression d'en

avoir quinze, et ça sera normal, mais après vous évoluerez ensemble ton amoureux et toi. Vous le nourrirez, vous l'enrichirez cet amour, et si un jour tu devais rester seule, tu sauras survivre sur sa lancée et continuer à avancer.

– Et je ne tomberai plus jamais amoureuse ?

– Bien sûr que si ! Et tu auras beaucoup à donner à ton nouvel amour. Mais ça sera un amour réfléchi, pas un simple exutoire physique ou un assujettissement économique. Parce que tu n'auras pas peur de vivre seule. Ainsi, si tu es sollicitée, tu pourras choisir. À partir d'un certain âge, les hommes intelligents, s'ils sont disponibles, n'apprécient pas trop les poupées sans tête, ils ont besoin de répondant.

C'est pourquoi maman méprise profondément ces femmes qui perdent la raison, abandonnant mari et enfants, pour suivre un autre homme. Elle affirme qu'une femme doit toujours garder la tête froide, rester vigilante, et jamais, *jamais* tomber amoureuse sans espoir de retour. Elle doit garder en permanence une veilleuse allumée, voire une calculatrice. Faustine, si elle n'approuve pas la calculatrice – maman n'est pas à une contradiction près, qui dira, en d'autres occasions, qu'en amour on ne compte pas – en prend de la graine. Elle est certaine d'être très amoureuse de Bernard, or, elle n'a pas tout quitté afin de le suivre aveuglément (malgré son envie). Est-ce que ça veut dire qu'elle ne l'aime pas tant que ça, en fin de compte ? Sans espoir de retour ? c'est bien joli, mais est-ce qu'on ne dit pas qu'il y en a toujours un qui aime plus que l'autre ?

Elle posera la question à France, son amie monitrice d'auto-école. Ces temps, France est très amoureuse d'un gendarme. Celui-là pourrait enfin

être *le bon*. Les rencontres avec sa complice se faisant plus rares, Faustine est obligée d'attendre que le nouvel élu soit de piquet à la caserne, si elle veut sortir avec son amie. Ce samedi soir, France avoue ne pas trop savoir que dire par rapport à Bernard, si ce n'est d'attendre. S'ils sont toujours amoureux à la majorité de Faustine, alors c'est vraiment à vie. Bien avancée, pense Faustine dont la patience n'est pas le point fort.

Son amie lui confie à son tour sa grande préoccupation du moment, trouver une méthode de contraception efficace. Son gendarme, tout amoureux qu'il est, ne veut pas entendre parler de préservatif, cette seconde peau qui atténue les sensations. Pour avoir échoué deux fois à son examen gynécologique après avoir testé la méthode de Kyusaku Ogino-san, France s'angoisse. Elle hésite à prendre la pilule dont on dit tant de mal, en particulier qu'elle fait grossir. France, qui prend trois kilos par semaine lorsqu'elle est amoureuse, n'ose pas penser aux conséquences. Elle projette donc d'en revenir au bon vieux procédé de l'éponge imprégnée de savon en guise de spermicide. Bonne idée se dit Faustine à qui la pilule, essayée brièvement à Bâle, n'a pas convenu du tout. Un soir, les deux jeunes femmes passent à la pharmacie. Hélas elles tombent sur *un* pharmacien. Faustine, première en lice, pique un fard en faisant sa demande – une petite éponge naturelle s'il vous plaît –, certaine que les nombreuses personnes présentes devinent l'usage qu'elle va en faire. Enfin, elle a osé, la voilà désormais pourvue du précieux contraceptif, elle ne risque plus rien, Bernard peut revenir !

À l'atelier, Faustine raconte en riant cette dernière aventure. Or, loin de prendre les choses à la légère,

maman est effarée d'apprendre que la jeune femme, qui vient de passer sept jours et surtout sept nuits avec Bernard, n'est pas protégée. Elle téléphone aussitôt à son propre gynécologue, un tout vieux toubib paternaliste qui sévit dans les hauts de Grasse. Après avoir examiné Faustine, celui-ci lui déclare tout de go qu'elle peut se passer de pilule, car une malformation physiologique l'empêchera à jamais d'avoir des enfants.

À Faustine, surprise par cette condamnation, maman rétorque :

– C'est vraiment un vieux macho rétrograde ! Et un malin… Si tu l'écoutes, tu renonces aux précautions, tu tombes enceinte et te voilà obligée de te marier. Ne t'en fais donc pas ! Tu peux être sûre qu'il dit la même chose à toutes les autres filles, histoire de faire grimper le taux de natalité. On nous le rabâche tous les jours au téléjournal que la France a besoin d'enfants ! Le moment venu, tu trouveras la pilule adéquate ou tu seras prête pour ton premier bébé, voilà tout !

Faustine ne se formalise pas une seconde des allégations du vieil homme. Elle sait bien, elle, qu'elle aura des enfants quand elle en voudra. Affaire à suivre !

D’aventure en aventure…

En juillet les soirées sont longues. Faustine n’a aucune envie de rentrer s’enfermer chez elle, tout de suite après le travail. Elle remonte la route de Cannes jusqu’aux Casernes où se trouve le supermarché Casino. Elle erre entre les rayons à la recherche d’une friandise quelconque. Ne trouvant rien qui vaille la dépense, elle se rabat sur le rayon électroménager. Elle aime décorer son studio, planter des clous, installer des accessoires, même inutiles.

Ce vendredi soir, elle passe un moment avec ses voisins d’à côté. Si Magali, la petite quarantaine, est employée dans l’usine de madeleines, juste en face, José, lui, est maraîcher. Il cultive ses parcelles toute la semaine, vendant ses produits au marché le samedi matin. Cette fois, Faustine aide à réduire les bouquets de persil et de ciboulette. Les tomates sont emballées, chacune séparément, les avocats aussi. José propose même des olives niçoises maison. Pendant la soirée, Magali suggère à sa jeune voisine qu’elle les accompagne le lendemain matin au marché Forville. Faustine accepte avec plaisir. Ça lui fera une nouvelle expérience. Elle se couchera tôt afin d’être en forme pour en profiter au maximum.

À 4 h 30 José tape à la porte.

– C’est l’heure, allez debout, paresseuse !

– J’arrive !

Le temps de charger la vieille Ami 6, de se coincer à l'intérieur et en avant la compagnie ! Deux heures plus tard, le stand est installé, bien situé parmi les autres. Le soleil n'est pas levé encore ; il ne fait pas trop chaud de si bonne heure. À tour de rôle, les comparses s'éclipsent, multipliant les cafés au bistrot d'en face. Les acheteurs débarquent à partir de 7 heures. Parfois, ils sont là tous en même temps. À d'autres périodes, c'est le calme plat. Faustine aime bien jouer à la vendeuse. Ça lui rappelle son expérience de serveuse bâloise, avec, en prime, l'accent chantant, les interpellations typiques, les parfums de thym, de romarin, de lavande et la mer qu'on devine, deux rues plus loin. Faustine se sent bien dans cette Provence des gens simples, et tant pis si la mentalité n'y est pas toujours géniale, avec elle tous ont été gentils. À la fin du marché, on remballe et on remonte à Grasse. Elle mange un quignon avec Magali et José, puis tout le monde se sépare à l'heure de l'incontournable sieste.

Ce matin, ils ont guillotiné Christian Ranucci.

La France entière polémique. Coupable ? Non coupable ? Il avait deux ans de plus que Faustine. C'est rare qu'on exécute quelqu'un d'aussi jeune. La peine de mort est une nouvelle fois remise en question. Faustine s'interroge. Ses lectures de Raymond Moody et Elisabeth Kübler Ross, qui présentent la mort comme une libération attrayante, lui feraient dire : « Bah, ça en fait une histoire pour un veinard qui est passé de l'autre côté plus vite que prévu… ». Après tout, aujourd'hui encore, il y a eu 242 000 morts (selon le gouvernement chinois, trois fois plus selon d'autres sources) dans l'effondrement d'une mine de charbon en Chine, et presque personne n'en parle.

Enfin, par solidarité pour la famille de Christian, elle tempère son jugement. Surtout si le jeune homme est vraiment innocent. Au bilan, ce qu'elle admet difficilement, c'est que l'homme se prenne pour Dieu et tue de sang-froid. Une petite voix susurre à sa conscience : « Oui, mais Christian Ranucci a détruit des vies… ». Prouve-le ! Et puis, la loi du Talion c'est l'Ancien Testament. C'est démodé, non, depuis qu'un certain Jésus est venu nous parler d'amour ?

Faustine boucle sa petite radio et descend saluer Mireille et Frédéric, ses voisins du dessous. Ceux-là attendent leur premier enfant tout en suivant avec passion la construction de leur maison. Ils y sont fourrés tous les week-ends, travaillant d'arrache-pied, afin d'avoir fini pour la naissance du titounet. Ce mercredi, ils accueillent Faustine avec de grands sourires. Fiers comme des paons, ils lui racontent la dernière visite médicale et l'ultrason. Ils ont entendu, ensemble, battre le cœur de leur enfant. Un vrai galop, exulte Frédéric. Un roulement de tambour, surenchérit Mireille. Faustine les félicite, et s'attendrit longuement sur la layette en préparation, le berceau et la poussette. Il y en a partout. Heureusement que l'appartement des futurs parents est deux fois plus grand que son propre logis !

Samedi aura lieu le bal du Lions Club de Grasse. Papa et maman, commerçants désormais intégrés, ont encouragé Faustine à les accompagner. Elle a mis son fourreau vert, la seule robe du soir qu'elle possède. Maman lui prête un châle, le repas ayant lieu dans les jardins de la villa Fragonard. Faustine y va à reculons. Ses expériences d'autrefois en ce qui concerne la fréquentation de *la société*, et en particulier des bourges, n'ont jamais été concluantes. Elle ne sait pas trop si elle doit se réjouir ou se préparer à vivre une

soirée ennuyeuse à mourir. Heureusement, ses parents seront là. En général, l'esprit caustique de Madame mère fait des merveilles pour pimenter une réception. Elle a bien fait de venir ; dès son arrivée, le maître de cérémonie lui saute dessus et la place à la table des jeunes. Ô surprise ! ce ne sont pas des gamins, ils ont l'âge de Faustine, voire plus. D'emblée, la jeune femme est accaparée par son voisin de gauche : Théo, un menuisier-décorateur d'intérieur. Artisan à son compte, il travaille seul, louant un atelier dans la vieille ville. Faustine ne sait même pas ce qu'elle a mangé ce soir, tant son compagnon est captivant. Ils dansent jusqu'à la fermeture, et rient comme des tordus parce que pour le tango, les hauts talons sur l'herbe, ce n'est pas vraiment génial. Plus tard, quand les parents se rentrent, Faustine et Théo décident de pousser jusqu'à la mer.

– Un bain de minuit, ça te dirait ?

– Chiche !

À deux heures du matin il n'y a pas un chat plage de la Salis, à Antibes. Théo gare sa voiture sur le trottoir, sort de son coffre une couverture, des coussins et une bouteille d'eau.

– Ça ne peut pas nous faire de mal !

– Si, ça rouille !

– Hahaha ! Attends, je ferme la voiture et j'arrive.

Ainsi soit-il, sauf que… la clé est restée à l'intérieur !

– Meeeeeeeeeeerde ! Quel con ! Mais quel con !

Pour le coup, plus personne ne rigole. Faustine n'ose moufter, Théo réfléchit par onomatopées. Toutes les ouvertures, y compris les volets de ventilation, sont bouclées. Pas la moindre petite fente à exploiter et d'ailleurs, pas de portemanteau métallique à l'horizon non plus, pour servir de crochet de fortune.

Deux heures plus tard, les deux larrons sont toujours désarmés devant un véhicule inviolé. Théo a bien trouvé un énorme caillou pointu qui, éventuellement, ferait l'affaire pour casser une vitre, mais il hésite encore à bousiller son précieux carrosse. Finalement il se décide. Après tout, foutu pour fichu, on ne va pas finir la nuit ici ! Il faudra encore une bonne demi-heure à coups redoublés pour qu'enfin le verre incassable cède. Eh ben voilà ! Suffisait d'être persuasif ! Heureusement, l'alcool a dédramatisé la situation sans aller jusqu'à leur couper l'appétit. Faustine propose :

– Je mangerais bien un morceau. Allez c'est moi qui invite, ça te consolera un peu. Tu connais quelqu'un qui est encore ouvert le dimanche, à six heures du matin ? À moins que tu veuilles te baigner d'abord ?

– Non, non, pas de bain, j'ai eu ma dose de suées, mais un bon plat de pâtes ne se refuse pas, je connais un troquet ouvert toute la nuit, dans le vieil Antibes.

Et les deux comparses de *petit déjeuner* aux spaghetti bolognaise et chianti à l'aube d'un jour nouveau. De retour à Grasse, Théo dépose Faustine chez elle, avant d'aller confier sa voiture au garage. La jeune femme retrouve son lit avec gratitude.

Pièges à gogo

Faustine est désormais inscrite pour passer le permis de conduire, début septembre. Elle s'y est préparée avec ardeur, ayant vite compris ce que la voiture pouvait lui apporter comme possibilités d'évasion, promesses de liberté. Bien sûr, depuis qu'elle est amoureuse de son fier gendarme, sa monitrice et amie, France, est moins disponible. Est-ce un effet de bord ? Elle semble moins irresponsable aussi. En conséquence, les leçons particulières, à l'aller et au retour des petits bals du samedi, sont limitées aux soirs de piquet du pandore. Malgré tout, Faustine se sent opérationnelle. Elle attend le moment de le prouver avec impatience.

Comme chaque année au mois d'août, tandis que la Côte d'Azur retrouve son contingent de *parigots*, les parents, accompagnés de Stéphane, ont mis les voiles en quête de cieux plus calmes. Ils sont remontés vers la Suisse d'où ils rayonneront, une fois libérés des incontournables visites à la famille. Faustine, en semi-congé, garde la boutique ; à charge pour elle de terminer quelques travaux et de gérer la basse-cour. Elle s'y emploie, feuilletant à l'occasion les petites annonces du journal local. Tiens ! on propose justement une affaire. Une Renault 4L à trois mille francs, quelle aubaine ! Faustine se précipite sur le téléphone. La voiture est toujours disponible.

Rendez-vous est pris. Le jour dit, le propriétaire et son fils se présentent. Ils ont déjà garé l'auto sur le parking. Faustine l'inspecte sous toutes les coutures. À ses yeux, elle paraît absolument parfaite. La jeune femme demande toutefois à entendre le moteur (être sûre au moins qu'il y en a un). Le vendeur, acquiesçant, s'empare d'une manivelle qu'il place dans un orifice à l'avant du véhicule. Faustine n'a pas eu le temps de repérer où. Il mouline ; l'engin démarre aussitôt. La jeune femme, ravie, tope-là, va chercher l'argent et paie. Ah que voilà une bonne chose de faite ! Un souci de moins.

Au matin, le téléphone sonne.

– Bonjour Faustine ! c'est Nicole !

– Nicole ?

– Ouiiii ! Nicole du Périgord ! Ta correspondante !

– Ah, oui ! Qu'est-ce que tu deviens ?

– Je te raconterai. Je suis en vacances à partir de demain, je peux venir deux ou trois jours, la semaine prochaine ?

– Pourquoi pas ? Je suis seule en ce moment. Tu as ma nouvelle adresse ? J'étais encore à Antibes quand on correspondait, maintenant je vis à Grasse.

Faustine donne son adresse. Toute contente d'avoir de la compagnie, elle promet à son amie qu'elle descendra la chercher à la gare de Cannes, puis s'en retourne à ses affaires.

La semaine suivante, elle attend Nicole devant le tourniquet de sortie des quais. Il y a foule, et Faustine, en partie dissimulée par les autres touristes, tente de repérer son invitée. Ayant retrouvé une vieille photo d'identité, elle devrait reconnaître facilement son amie. Là ! Est-ce bien elle, ce mastodonte en salopette rayée façon Coluche ? Oh ! l'affreuse, l'abominable,

l'odieuse, la mesquine hésitation. S'enfuir en douce ? Profiter de l'incognito tant qu'elle le peut encore ? Faustine a tellement changé en deux ans. La tentation est grande, d'autant que Nicole ne possède aucune photo récente d'elle. Surtout ne pas accrocher son regard. Ne pas laisser filtrer le moindre indice de reconnaissance. Épouvantable dilemme, diabolique conflit intérieur que Faustine interrompt finalement, faisant appel à tout son altruisme (Dieu que c'est dur !). Elle esquisse un signe subtil. L'autre, en face, le bonheur démonstratif, le soulagement manifeste, tellement enthousiaste qu'elle en démolirait la barrière, lui saute au cou, manquant de la faire tomber.

Bon, ben, c'est pas tout ça. Va falloir tenir trois jours. Avec l'impression de traîner un trente-huit tonnes, Faustine se dirige vers la vieille ville, en quête d'une pizzeria. Nicole, en bonne Périgourdine, ne se contentera pas de promesses. Très sûre d'elle, parlant haut et fort, elle ne semble pas, de prime abord, avoir inventé la poudre (mais laissons-lui une chance). Sans vergogne, elle avoue d'entrée n'avoir pas un rond, et compter un peu, beaucoup, sur son hôtesse pour financer ses courtes vacances. Dommage, elle a oublié la grosse boîte de foie gras, extorquée à ses parents, sur la table de leur cuisine. La prochaine fois peut-être ? Faustine se remémore le dicton dont elle est en train d'expérimenter la cruelle vérité : « On a beaucoup d'amis quand on vit en Provence ». Les jeunes femmes prennent finalement place dans une crêperie de la rue d'Antibes. Très vite, Faustine se rend compte que si leur correspondance était expansive et passionnante lorsqu'elles étaient adolescentes, à l'âge adulte elles n'ont plus grand-chose à se dire. Tout en ramant un max pour nourrir

la conversation, Faustine cherche frénétiquement un moyen de limiter les dégâts. Elle ne peut pas écourter le séjour de son invitée sangsue, mais, au moins, que ça passe vite et ne lui coûte pas trop cher. Pour commencer (ô la fourbe !), elle diminue drastiquement le choix de distractions possibles. C'est d'autant plus facile que Nicole n'aime ni la lecture, ni la marche, ni les musées, ni tout ce qui exige un effort quelconque. Elle est venue en vacances, pas en voyage culturel, clame-t-elle dans un grand rire sonore. Par contre, elle a déjà son maillot sur elle, si on allait se baigner ? Sur la plage, pendant l'indispensable période de digestion, Nicole pose sa serviette juste à côté de trois apollons. Allongée au versant ouest de sa camarade, Faustine est très contente de n'être pas visible pendant que Nicole se consacre à séduire leurs mâles voisins par toutes sortes de mimiques roucoulantes. Incroyable ce dont les gens sont capables loin de chez eux ! Elle va même jusqu'à pousser la chansonnette : « ♪♫♪♫ Faisons l'amouur ♫♪♫ avant de nous dire adieeeu ♪♫♪♫ », pâle imitation du dernier grand succès de Jeane Manson.

C'en est trop pour Faustine qui explose de rire avant de courir noyer sa honte dans la mer. Nicole la rejoint, vexée.

– Pourquoi tu m'as pas attendue ?

– Excuse-moi, mais j'avais tellement chaud !

– Quand même ; ils étaient trois à me draguer, j'allais pas rater ça ! Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant que tu m'as cassé mon coup ?

– Je crois qu'on devrait remonter à la maison, je dois m'occuper des poules et des chats et j'ai encore du travail.

– Il y a assez à manger chez toi ? On devrait aller faire des courses avant, non ? Tu as des gâteaux ? du

chocolat ?

– Oui, j’ai assez de réserves, non, je n’ai pas de desserts.

Avec une pointe d’anxiété, la pauvre Faustine voit fondre ses économies, si péniblement amassées. Après avoir dévalisé le Monop’ de la rue d’Antibes, elles montent enfin dans l’autocar de Grasse. Les deux jours suivants, Faustine trouve tous les prétextes possibles et imaginables – fatigue, chaleur, travail –, pour ne plus quitter la maison où règne une fraîcheur agréable. Jusqu’au moment béni d’installer son amie dans l’autobus du retour, l’hôtesse la *range* dans un coin de l’atelier avec une pile de bandes dessinées, empruntées à Stéphane, et répond par monosyllabes exaspérées – et négatives ! –, à toute exigence de distraction subsidiaire. Implacablement la machine à coudre vrombit, les travaux finis s’amoncellent. C’est maman qui sera étonnée quand elle verra tout le boulot abattu !

Aléas et turpitudes

Papa et maman sont rentrés de vacances juste à temps pour l'anniversaire de Faustine. Ils l'ont invitée à Andon, dans le restaurant de leur ami Franck. Évidemment, pour ne pas s'ennuyer en la seule compagnie de leurs enfants, ils ont aussi invité plusieurs de leurs amis – aucun de ceux de Faustine –, ainsi l'anniversaire d'icelle est tout simplement passé à la trappe. La reine de la fête ? Dans tes rêves… Vingt ans, le bel âge que tout le monde envie ? Faustine n'en pense pas un mot. En ce week-end le plus meurtrier de l'année, celui du 15 août précisément, elle se sent plus seule que jamais. Théo n'a plus donné signe de vie après leur dernier rendez-vous. Il l'avait conviée au restaurant, puis au cinéma voir *Autant en emporte le vent.* C'était une belle soirée. Il a voulu qu'elle monte boire un dernier verre chez lui (tout le monde sait ce que ça veut dire), elle lui a avoué n'être pas encore prête à oublier Bernard. Il n'a pas apprécié du tout. Pourtant, au fond d'elle-même Faustine sent bien que le souvenir de Bernard s'estompe, il ne faudrait plus grand-chose pour qu'elle passe à autre chose, pour ne pas dire à quelqu'un d'autre. Mais ça ne sera pas Théo.

Ah ! Et papa qui lui a fait une scène quand il a vu la bourde qu'elle a commise en achetant cette voiture, sans même lui en parler. Pas qu'il soit un spécialiste

en mécanique, non, mais au moins il l'aurait faite expertiser, lui. Il aurait pris l'avis d'un garagiste, lui, un pro-fes-sion-nel. Faustine hausse les épaules. On verra bien le moment venu, pourquoi ne pas faire confiance, le monde n'est pas constitué que d'escrocs, si ?

Parfois elle se pose la question (à propos des escrocs). L'autre soir, comme souvent, elle a fait du stop pour rentrer chez elle. S'est arrêté un carrosse italien dessiné à coup sûr par Pininfarina. Au volant, un beau ténébreux (genre Antonio Banderas quand il aura trente ans), en costard blanc, lui a fait signe de monter. Elle lui a tapé dans l'œil, c'est sûr, parce qu'en la déposant, route de la Marigarde, il l'a invitée à une petite soirée qu'il donne chez lui ce soir pour quelques amis. Vers vingt heures trente ; sera-t-elle des leurs ? Et pourquoi pas ? répond Faustine. Parfait, je repasse vous prendre à vingt heures.

Faustine ouvre sa penderie et se désole. Elle n'a rien à se mettre ! (sur un air connu). L'homme était impeccable dans son costume en lin. La jeune femme sent que les apparences comptent pour lui – il n'y a qu'à voir comment les Italiens vêtent leurs petits le dimanche –, il *faut* qu'elle soit à la hauteur. Une heure plus tard, elle opte pour une petite robe dégriffée, sobre et kitch (la seule en fait), qu'elle vient de recevoir. Et puis flûte ! Si ça lui plaît pas tant pis. À vingt heures précises, coup de klaxon. Antonio est là. Faustine, intimidée, pose beaucoup de questions pendant le trajet. Que fait-il dans la vie ? Il brasse des affaires (hum), est-il marié ? Non, pas encore, il cherche toujours l'âme sœur (hum), est-il en France depuis longtemps ? Non, pas très, et il repart bientôt (hum) et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils arrivent dans une de ces magnifiques résidences cannoises, hyper

surveillée et sécurisée.

Chez Antonio, ça sent bon dès la porte d'entrée, il y a déjà du monde. Trois jeunes femmes superbes ; Faustine se demande ce qu'elle fait là, a-t-elle été choisie comme repoussoir, ou quoi ? et deux ou trois glandeurs, aussi bien nippés qu'Antonio, presque un peu trop pour être honnêtes, mais sans équivoque pour autant. La nouvelle venue tente de faire connaissance, sans grand succès. Ces dames sont fort absorbées par l'analyse des vertus Giorgio Armani versus Coco Chanel et ce n'est pas Faustine avec ses mignonnettes robes en vichy rouge et blanc, cousues par maman, qui peut soutenir la comparaison. Elle se rend vite compte qu'elle ne joue pas dans la même cour. Quant aux messieurs, ils supputent les prochaines courses à l'hippodrome de Cagnes sur Mer. On boit l'apéro, champagne évidemment, puis l'hôte paraît enfin, avec un magnifique rôt baignant dans un liquide blanc, le tout accompagné de pâtes fraîches et de légumes-vapeur. Reléguée en bout de table, à droite d'un jeune homme qui ne parle qu'à sa compagne de gauche, Faustine savoure le rôti de porc au lait, délicieux, vraiment. Les bouchons sautent, la conversation s'anime, les langues se délient… en italien ! Faustine n'y comprend goutte, malgré le chianti, et se surprend à regretter d'être là. Elle en est à élaborer des stratégies de fuite sur le mode *Vacances romaines*, quand leur hôte propose de continuer la soirée en ville.

La petite troupe baguenaude dans la rue d'Antibes, examinant les affiches des cinémas. Bof, rien de passionnant. Les cabarets, eux, sont bondés. Pour finir, tout le monde échoue dans un dancing où Antonio a ses entrées. Les garçons foncent au bar, les filles sur la piste. Au moment des slows, un jeune

homme blond invite Faustine. Il se prénomme Laurent, s'avère charmant, drôle et intelligent. Ils ne se quittent plus. Faustine danse et rit beaucoup, quelle belle soirée, vraiment, elle a de la chance aujourd'hui !

Minuit, c'est l'heure du bain ! Laurent propose à Faustine de quitter ses amis, et d'aller prendre l'air avec lui sur la plage. Après, si elle le souhaite, il la raccompagnera à Grasse. Faustine est partante. Remerciant Antonio, elle salue à la ronde, et sort à la suite de Laurent. Les deux jeunes gens déambulent main dans la main, se racontant longuement leur vie. Enfin, Laurent montre des signes de fatigue et propose de s'asseoir. Il y a justement une pile de matelas de plage qui leur tend les toiles, dans un recoin mal éclairé, comme par un fait exprès. Pas besoin de vous faire un dessin ; au bout de trente secondes de corps à corps silencieux, Faustine se relève, comprenant soudain qu'elle a intérêt à fuir, si elle ne veut pas passer à la casserole, le sieur Laurent s'étant subitement transformé en prédateur. Elle court, elle court, la jeune femme jusqu'à la station de taxi la plus proche. Et là, angoisse : lui reste-t-il assez d'argent pour couvrir la distance ? Heureusement qu'il y a un bon Dieu pour les jeunes imprudentes. Quand elle demande : « Combien jusqu'à Grasse ? » le chauffeur répond : « Cinquante francs » et c'est précisément ce qu'elle a sur elle. Une demi-heure plus tard elle se glisse entre ses draps. Ouf, sauvée !

Le 4 septembre Faustine passe l'examen du permis de conduire. Si tout va bien, ce soir elle pourra enfin étrenner sa voiture. Jusqu'à présent elle se contentait d'aller la voir tous les jours et d'en caresser le volant. Tremblante elle s'installe dans le véhicule-école, à côté de l'expert. Boucle sa ceinture, tourne la

clé, regarde dans le rétro et démarre. Pendant les premiers kilomètres tout va à merveille. Elle se sent de plus en plus sûre d'elle, précise, efficace, prudente toutefois, jusqu'à ce que… elle grille un stop ! « Bon, mademoiselle, vous comprendrez que dans ces conditions… bla bla bla et… revenez dans trois mois ». *Phänomenale Katastrophe* ! L'ex-future conductrice retourne à l'école, piteuse, pour s'entendre dire par France que c'est assez logique, somme toute, elle a manifestement manqué de maturité et de sens des responsabilités. Mais bon, ce n'est pas non plus la fin du monde. Après tout, la majorité des apprentis conducteurs rate l'examen la première fois. Est-ce que Faustine veut bien, malgré tout, revenir avec deux photos d'identité pour compléter son dossier ? Dans trois mois, c'est sûr, elle l'aura son papier rose.

À l'atelier aussi c'est la honte. Maman se moque, bien sûr, secrètement satisfaite que sa progéniture ne fasse pas encore partie des dangers publics sur routes. Prends donc quelques leçons de plus, ça ne peut pas te faire de mal ! Après tout, tu as toute la vie devant toi ! Toute la vie, toute la vie, c'est vite dit ! On voit bien que ce n'est pas ton argent, maugrée la donzelle en allant prendre rendez-vous chez le photographe.

Et vogue la galère

Septembre est dense à l'atelier. Maman concocte la nouvelle collection. Il faut que les nouveaux modèles soient au point dès le milieu du mois. C'est la période de l'année que maman préfère. Dès la mi-août, elle met l'hémisphère droit de son cerveau (le créatif) sur « on ». Elle révèle à Faustine qu'elle s'endort chaque soir en mémorisant la corbeille qu'elle veut garnir le lendemain, ainsi que les tissus, broderies, dentelles, guipures et décorations dont elle dispose. Au matin, hop ! un nouveau modèle s'impose, mûri pendant la nuit. Papa n'a plus qu'à en élaborer le patron d'après ses explications. Et ainsi de suite pendant une semaine, à raison d'un ou deux prototypes par jour (le second découlant parfois du premier). Il ne reste plus qu'à convoquer les représentants en fournitures diverses. Les commandes tombent vers la mi-octobre pour une livraison à fin novembre. En six semaines on confectionne environ deux mille pièces.

En quête de photos d'identité pour son futur permis, Faustine rencontre un photographe très sympathique, installé dans la vieille ville de Grasse. Il se prénomme Lucas et raconte à quel point il est (paradoxalement) difficile de se faire une place au soleil sur la côte d'Azur. Sans cesse à courir après le cacheton, les mariages, les communions, les photos de

classe, de groupe, etc. Il n'en mène pas large. Par ailleurs, le matériel évolue tellement vite, c'est une sacrée gageure de rester à la page. Faustine l'écoute pendant qu'il lui fait ses clichés, se disant qu'elle pourrait aussi bien lui passer commande pour une série de portraits, une façon comme une autre de lui beurrer sa ratatouille. Lucas est si content de cette idée qu'il l'invite à dîner chez lui. Faustine fait la connaissance de sa femme, Jeanne, jeune provençale baba-cool, volubile et rieuse, qui attend leur premier enfant. Le trio se partage la bouteille de listel gris apportée par Faustine, pendant que Jeanne prépare le repas. Ce soir, omelette patates-oignons et dessert qui tue.

— Qui tue ? répète Faustine, surprise.

— Oui, rétorquent en chœur ses nouveaux amis, parce que si tu as encore faim après l'omelette, ce dessert-là, il t'achève, peuchère !

Et de rire aux éclats. Faustine, intriguée, lorgne la confection du fameux dessert. Jeanne ouvre un paquet de boudoirs, une boîte de poires au sirop, un gros pot de crème fraîche épaisse. Elle mélange, dans une assiette creuse à part, le jus des poires avec deux grosses cuillères à soupe de kirch, y trempe les boudoirs recto verso et les aligne dans un moule à charlotte (double couvercle). Quand celui-ci est bien tapissé de biscuits, elle combine poires coupées en dés et crème fraîche puis remplit le récipient presque jusqu'au bord. On couvre avec le reste des boudoirs, on ferme en appuyant bien fort sur le couvercle et on place le tout au frigo, en attendant de déguster.

Mmmm… délicieuse l'omelette ! proclame Faustine pour qui c'est une grande première. Elle nettoie son assiette en moins de deux. Et si on passait au dessert ? Tout aussi génial. Faustine le resservira

toute sa vie, celui-là ! Elle rentre chez elle, comblée par cette nouvelle amitié, se réjouissant déjà d'y retourner ; ils ont encore tellement de choses à partager !

Un soir après le turbin, Faustine trouve une dizaine de lettres dans sa boîte. Tiens ? d'où ça vient ça ? Étonnée, elle ouvre la première enveloppe. En tombe la photo d'un visage asiatique masculin. Perplexe, Faustine lit le mot d'accompagnement qui dit : « Suite à votre annonce, je… ». Annonce ? Quelle annonce ? Ça doit être une erreur, pourtant c'est bien son nom sur l'enveloppe. Les autres courriers sont tous du même acabit. Photos (ou pas) et présentation du correspondant, toujours désireux d'entreprendre une relation sentimentale, voire plus si entente. Faustine se marre ; hygiène garantie aussi, tant qu'à faire ? C'est souvent ce qu'on lit dans les annonces du *Chasseur français* (si peu romantique ce terme d'hygiène, quand on évoque le sexe). Tout cela n'explique toujours pas qui a mis cette fameuse annonce, ni de quoi elle est composée. Il va lui falloir patienter pour la réponse. Faustine n'a pas le téléphone à la Marigarde. Quand elle a demandé une ligne, on lui a parlé de deux ans d'attente, alors elle a laissé tomber (dans deux ans elle sera repartie depuis belle lurette). La majorité des réponses provient de messieurs désireux d'acquérir la nationalité française. Or, Faustine n'est pas française. Du lot, ressort néanmoins une missive atypique. L'homme ne révèle jamais son âge, bien qu'il l'avoue *certain.* Un *vieux*, traduit la jeune femme. C'est vrai que les hommes qui ont dépassé la cinquantaine n'ont pas leur pareil pour convaincre les nymphettes que « la jeunesse, c'est dans la tête après tout ».

Cet homme-là, on le surnomme Popeye. Il possède

un cotre, dans le port de Cannes. Faisons connaissance ! écrit-il avec un enthousiasme juvénile, réponds-moi à telle adresse (poste restante), si tu veux venir me voir samedi à quatorze heures, et passer le week-end sur mon bateau. Suivent quelques poèmes très drôles qui donnent vraiment envie d'aller à la rencontre d'un personnage aussi singulier. Faustine prend sa plus belle plume, annonce sa venue. En tout bien tout honneur, bien entendu.

À l'atelier, il a suffi qu'elle esquisse l'évocation de son volumineux courrier pour que sa chère maman explose de rire.

– Ah ! Ça a marché alors ? Je voulais juste que t'arrêtes de te plaindre d'être toujours toute seule.

Faustine, qui ne se plaignait jamais que d'être séparée de Bernard, rétorque vivement :

– Décidément, tu oses tout, toi ! Je m'en doutais. Tu as de la chance que je ne sois pas rancunière. En plus, il y a une réponse sur les trente qui est intéressante. Mais je te préviens, elle restera sans suite après ce week-end. J'y vais uniquement par curiosité et parce que ça m'occupera deux jours.

– Chouette ! Tu me raconteras ?

– On verra.

Jour radieux, en ce début octobre, annonciateur d'un bel été indien. Le port de Cannes est effervescent. Les marins du dimanche sont tous sur le pont, à vérifier les voiles avant de les mettre. Comment il disait, l'autre ? Sur un bateau, ce que tu ne laves pas tu le peins, ce qui bouge tu le salues. Mais où qu'il est le fameux Popeye ? Il a écrit, t'auras qu'à demander après moi, ici tout le monde me connaît. Et de fait, Faustine s'adresse à deux jeunes affairés qui s'interrompent quelques secondes.

– Popeye ? C'est le bateau ancré là-bas, au milieu

du port.

Ils désignent un antique rafiot qui se balance au milieu de la rade, loin de tout ponton.

– S'appelle *Long courrier*, mais il n'ira plus très loin le pôvre !

– Ouais, *Long courrier*, puis *courrier* tout court ; maintenant faudrait presque changer en *Poste restante* !

Et les deux jeunes d'éclater de rire.

– Et comment je fais, moi, pour le rejoindre ? rigole Faustine en retour.

– Ben, facile, tu vas au bout du ponton et tu hurles : « Popeye ! »

Dont acte ! Faustine se rend à l'endroit indiqué, va pour donner de la voix en direction du cotre quand elle perçoit son bonhomme qui descend l'échelle du youyou. Quelques coups de rames plus tard, il l'a rejointe.

– C'est toi, Faustine ?

– C'est toi, Popeye ?

– Exact ! Bonjour ! Ravi de faire ta connaissance ! On va d'abord au marché et ensuite au thé dansant du Grand Café, j'y vais tous les samedis, ça te convient ?

– Avec plaisir, j'adore la danse, je te suis !

Et les deux larrons de s'en aller, bras dessus, bras dessous, direction le marché Forville. Une baguette, deux croissants, du beurre, du jambon et des œufs pour demain matin. Popeye prévient que le souper est déjà prêt à bord, qu'on n'aura plus qu'à le réchauffer. À la jeune femme qui lui demande pourquoi il est ancré si loin, il avoue qu'il n'a pas les moyens, avec sa modeste retraite, de s'offrir une place au ponton. Faustine, pendant leurs déambulations, observe le marin. Il lui met largement la tête et les épaules. Si maigre qu'il semble désarticulé, on dirait une

marionnette à fils. La jeune femme pense qu'il ressemble plus à cette grande gigue d'Olive qu'à Popeye. En tous cas, il n'a pas mangé assez d'épinards. Avec ça, des yeux d'un bleu intense qui tranchent dans le visage buriné par le soleil et le vent. Un vrai cliché marin ! Par contre, si les cheveux blancs de la sagesse y sont, manquent la barbe et la moustache. On dirait qu'il a accordé un soin particulier au rasage ce matin. À ce point de son constat, les voilà rendus au Grand Café.

À leur entrée, une dizaine de mémés dans la soixantaine se précipitent à la rencontre du capitaine. Il salue chacune d'elle des quatre bises réglementaires, tout fier de son petit effet. L'orchestre, n'attendant que ça, attaque un tango. Aïe ! Popeye commence par son invitée du week-end. Pauvre Faustine, voilà bien longtemps que les cours de danse de salon de la MJC sont oubliés. À force de compter les pas et d'essayer de bien faire, elle est raide comme un piquet. Elle tente d'oublier que maman lui a toujours dit qu'elle n'avait pas, n'aurait jamais, le sens du rythme, mais elle s'emmêle les pinceaux, rouge de honte sous les regards impitoyables des mamies qu'elle sous-estimait tout à l'heure. Vite que tout s'arrête, par pitié ! Elle abandonne dès la fin du premier morceau, pour n'y plus revenir. Son danseur, qui n'a pas de temps à perdre au vu de la demande (ils ne sont que trois mâles qui dansent correctement), s'excuse et s'en va servir ses habituées, chacune son tour. Tu me la copieras celle-là, grommelle Faustine dans son coin, rongeant son frein en attendant que le temps passe. Malgré tout, elle ne peut s'empêcher d'admirer la grâce et la souplesse de certains couples. C'est donc vrai qu'il y a une vie après trente ans…

Ô capitaine ! mon capitaine !

Assise dos à la banquette qui sera son lit pour la nuit, Faustine savoure l'instant. Popeye n'a pas tout donné à ses danseuses contrairement à ce qu'elle pensait. Il s'active dans la carrée, sur un antique poêle à bois. En arrivant, il a allumé quelques lampes à pétrole. Elles donnent à l'habitacle une atmosphère chaleureuse et conviviale. Ce soir au menu : morue salée et pommes de terre sautées. Ils ont débouché le vin rouge que Faustine a apporté, un modeste Sidi Brahim, et commencé l'apéro par une grosse poignée de crevettes grises, les meilleures. Faustine ne perd pas une miette de l'expérience. Elle en prend plein la vue, le nez et les oreilles. Depuis le fumet qui s'évade de la casserole en cuivre, en passant par le clip, clap, clop de la mer contre la coque, puis par le tap tap tap du youyou à l'ancre et le flip flap flop du taud sur le pont. Le vent est tombé ; il n'y a pas de roulis dans le port. Le moment venu, elle devrait dormir comme un bébé, lui promet son hôte.

Tout à l'heure, après lui avoir fait les honneurs de son palace flottant – le pont, le carré avec la table et les couchettes, le cabinet de toilette et le coin cuisine -, Popeye a installé son invitée à portée de vue et de voix. Ce qui n'est pas bien difficile vu l'exiguïté des lieux. Il a précisé que son bateau, ne possédant qu'un seul mât de foc, serait plutôt un sloop qu'un

cotre. La jeune femme, qui serait bien en peine de distinguer un foc d'une otarie, ne commente pas, regarde autour d'elle. C'est formidablement rationnel l'habitacle d'un bateau. Savoir tirer parti de tout le potentiel témoigne d'un esprit méthodique et judicieux. Faustine apprécie. Non seulement chaque endroit est savamment utilisé, mais même les décorations sont astucieuses. Ici les cartes géographiques dominent. Là on trouve des cartes postales de tous les continents. Si on évalue l'équilibre d'un être à l'ordre qui règne chez lui, Popeye doit être au top de la stabilité mentale. Toutefois, lancé dans de bruyants monologues, il arrive que son enthousiasme et son exubérance fassent un peu peur à la jeune femme. Est-il vraiment normal, cet homme-là, ou bien sécrète-t-il un brin de folie à force de vivre seul dans un espace restreint ? Dans quoi s'est-elle encore fourrée ? A-t-elle eu raison d'accepter de passer la nuit à bord ? Elle se rassure très vite, son hôte ne montre toujours que l'aplomb et la désinvolture de celui qui a beaucoup vécu, et ne juge plus nécessaire de rendre des comptes. Encore moins de justifier ou prouver quoi que ce soit. Pour Faustine cet extraterrestre, un tantinet hâbleur, lui donne une belle leçon de vie – vivement qu'elle en arrive à ce stade elle-même.

Une heure plus tard, elle a torché son écuelle jusqu'à la dernière particule de morue. Jamais de sa jeune existence, elle n'a mangé meilleur poisson. Et cuit au feu de bois, s'il vous plaît ! Pour le dessert on se contentera de yogourts, mais est-il réellement nécessaire ? Pendant tout le repas, Popeye a évoqué sa vie sur l'eau. Depuis son apprentissage en tant que mousse, à treize ans, il a monté les échelons comme tout un chacun, sans jamais passer capitaine,

préférant sa liberté. Quand il a eu quelques économies, il s'est acheté ce bateau. Il est devenu skipper, croisant longtemps dans les mers du sud, faisant son beurre avec de riches vacanciers qu'il convoyait d'île en île.

– Jamais marié, jamais d'enfants ? Interroge Faustine.

– Non, pas eu l'occasion, pas trouvé, pas le temps. C'est maintenant que j'aimerais bien, mais j'ai soixante-dix-huit ans et ça commence à devenir difficile. Pourtant, je suis encore capable d'apprendre à naviguer à ma compagne, et, devenue veuve, elle hériterait de mon bateau. Elle aurait le monde à ses palmes.

– Ça fait longtemps que tu cherches ? demande la jeune femme pour faire diversion.

– Oh oui ! Plusieurs années. Bien sûr, il m'est arrivé d'avoir de la chance. De rencontrer quelqu'une qui voulait bien venir vivre ici, seulement voilà, au bout d'un moment elle s'ennuyait et, inévitablement, posait son ultimatum : « Tu vends et on achète une *vraie* maison ! » Et moi, je refusais. Je ne voulais pas la suivre. Les maisons en dur, les rosiers, la tondeuse, la télévision, l'aspirateur et les supermarchés, c'est vraiment pas ma tasse de thé. Ma vérité est ailleurs… poursuit-il en rigolant.

Ah, si seulement il avait cinquante ans de moins, pense Faustine ; ça c'est une vie qui m'aurait plu. Mais si c'est pour se retrouver veuve dans quinze ou vingt ans, sans enfants, non merci !

Popeye tente de défendre son point de vue. Décrochant un calendrier de la paroi il désigne les croix vertes et rouges tracées dessus.

– Tu vois, les vertes, c'est tous les matins où je me réveille avec le bâton.

– Le bâton ? demande Faustine naïvement.

– Oui, le bâton, la trique, quand je suis en forme, quoi…

– Je comprends, murmure la jeune femme en voyant que le vert domine largement (publicité mensongère ?). C’est chouette ça ! Bravo ! approuve-t-elle gracieusement.

– Ben oui, celle qui viendra vivre ici n’aura pas à se plaindre sur ce plan.

– Et je te souhaite sincèrement de trouver quelqu’un très vite. Comme je te l’ai écrit, je ne suis pas tout à fait libre, mais tu avais l’air tellement sympa que j’ai eu envie de faire ta connaissance.

– Je sais, je sais, c’est gentil, et dommage en même temps. Tiens, à propos de lettres, je vais t’en montrer quelques-unes, reprend Popeye, sortant un gros carton de dessous sa couchette.

Et d’en extraire les réponses à ses annonces, qu’il commence à lire. Mon Dieu, que de solitudes en ce bas monde, pense Faustine par-devers elle. Dommage autant qu’étrange qu’aucune n’ait voulu rester. De plusieurs missives tombent des photos dénudées. Il faut oser quand même ! se dit la jeune fille un peu choquée, surtout qu’à la place de certaines…

– On va se coucher ? Il est tard, j’ai sommeil.

Faustine dort effectivement comme un bébé. En sécurité dans sa couchette-cocon, doucement bercée par le ressac. C’est un rayon de soleil à travers le hublot qui vient lui chatouiller la narine gauche. Popeye, levé à l’aube (il n’a pas dit dans quel état) lui apporte son café, dès qu’elle ouvre un œil.

— Aujourd’hui, on va se balader en voiture, ensuite je te raccompagne !

De fait, après un copieux petit déjeuner, les deux complices reprennent le youyou et rejoignent le port.

Dans un garage souterrain, ils retrouvent le carrosse du marin. Un antique véhicule Mercedes Hardtop Sedan 300SL. Son seul bien sur cette terre, à défaut de maison. Popeye, fier comme Artaban, installe son invitée à la place du mort.

— Où veux-tu aller ?

— Au phare de la Garoupe ?

— C'est parti !

Hélas, la voiture est si basse de plancher qu'elle n'apprécie pas du tout la route caillouteuse qui conduit là-haut. À tout moment, Faustine s'attend à ce que le réservoir soit transpercé. Enfin, Popeye décide de terminer à pied. Pauvre Faustine dans ses petits souliers ! Heureusement, la vue extraordinaire la dédommage vite de ses efforts et de ses ampoules. Popeye, toujours en verve, se fait une joie d'étoffer ses connaissances, géographiques et maritimes, expliquant vents et courants, avant de terminer sur une étude comparative des caps méditerranéens.

Ils se séparent à la nuit tombante, après un dernier expresso au Grand Café. Longtemps, Faustine se demandera ce qu'aurait été sa vie si elle avait accepté la proposition de Popeye et lié leurs destinées.

L'envol de la 4L

Lundi matin à l'atelier, Faustine raconte son week-end passionnant. Maman écoute avec un intérêt mitigé les opinions de sa fille sur le fossé des générations. Elle sait bien, elle, que dans la tête des hommes ce fossé, lorsqu'il n'est pas carrément franchi avec allégresse, n'existe tout simplement pas. Après tout, son propre mari a treize ans de plus qu'elle, et tout le monde trouve ça normal. Dans l'autre sens, c'est moins évident. Faustine n'a pas oublié le film de Fassbinder présenté deux ans plus tôt au festival de Cannes : *Tous les autres s'appellent Ali*. On y parlait d'une veuve de soixante ans, qui épouse un immigré marocain de 20 ans son cadet, avec tout ce que cela implique de mise à l'écart de la société. Faustine s'insurge au nom de l'éternelle différence de statut hommes/femmes. Elle se promet de toujours garder sa liberté de pensée et d'action, quoi qu'elle devienne.

Le soir même, devant la désormais hebdomadaire omelette aux patates et oignons, Faustine défend son point de vue chez ses amis Jeanne et Lucas-le-photographe. Elle est venue récupérer les tirages des portraits commandés la semaine dernière, et on lui a proposé de rester dîner. Or, sur le sujet féministe, la conversation stagne. Faustine n'ayant pas suffisamment d'expérience, elle ne peut soutenir une argumentation approfondie. Lucas et Jeanne sont bien

trop amoureux pour penser à ça. Tout le monde trinque, la bouteille est vite séchée. On en vient à parler d'alcool. Jeanne confie son passé chargé. Elle a eu, il n'y a pas si longtemps, de gros soucis à ce sujet, et c'est grâce à l'amour de son mari qu'elle s'en est sortie. Faustine prend conscience qu'elle aime bien boire un verre de temps en temps, mais elle ne pense pas en avoir vraiment *besoin*. Alors, puisqu'elles sont d'accord, Jeanne lui demande de ne plus apporter de vin dorénavant, ce n'est pas indispensable au bébé.

Jeudi 4 novembre, enfin ! Ce matin, Faustine a rendez-vous avec l'inspecteur pour l'examen de conduite. Ayant particulièrement soigné sa toilette (on ne sait jamais), elle retrouve son juge à l'heure dite, à l'endroit convenu. Cette fois, elle se sent nettement plus à l'aise. Elle a eu le temps, ces trois derniers mois, de parcourir le circuit d'examen dans tous les sens, avec France. Elle connaît les ruelles de Grasse par cœur ainsi que le véhicule. Elle a mis en pratique la fameuse recette de sa mère : « Mets-toi en condition psychologique. Agis comme si tu avais vingt ans de conduite derrière toi… ».

Et ça fonctionne ! Faustine donne l'impression d'une assurance responsable. Elle exécute les manœuvres requises, comme si elle avait fait ça toute sa vie, et s'offre même le coup de génie qui va faire pencher la balance de son côté : attendant que le feu passe au vert sur une côte très raide, elle desserre le frein à main, fait reculer l'auto de quelques mètres (après avoir vérifié évidemment que personne n'était derrière), afin d'ouvrir le passage à un véhicule débouchant sur sa droite. Elle sait que l'autre, sortant d'une ruelle, n'a pas la priorité. Son acte se veut gratuit et civil. Manifestement, l'examinateur approuve ; il ne le dira pas, mais c'est écrit dans son

sourire lorsqu'il délivre le sésame tant attendu. Faustine explose de joie. De la première cabine téléphonique venue, elle appelle ses parents. Je l'ai !

C'est la fête ! Maman lui a donné congé le reste de la journée. Faustine sort sa clé, s'installe dans *sa* 4L. Enfin ! Elle caresse son volant en propriétaire, ajuste le rétroviseur, dépoussière le tableau de bord, avance puis recule son siège, enclenche les essuie-glaces ; tout baigne dans l'huile. Faute d'option auto-radio, elle échappe à l'incontournable *Dolannes Melodie*, le tube du moment, ainsi qu'aux considérations politiques sur l'élection de Jimmy Carter, le nouveau marchand de *peanuts* étasunien. Faustine met le contact. La voiture tousse un peu mais démarre (à sa grande surprise), sans l'astreinte de la manivelle. Elle sort du parking, fait quelques tours de roues et… s'arrête.

La voilà bloquée tout en haut de l'avenue du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny. Déjà, des véhicules la klaxonnent avant de la dépasser rageusement. Heureusement, l'avenue est en pente. La jeune femme se dit qu'il s'agit sans doute d'un problème de batterie (papa l'avait prévenue). Il suffit de profiter de la côte. La voiture va démarrer et ladite batterie se recharger toute seule. Aussitôt dit, aussitôt fait, elle desserre le frein à main. Hélas ! Si la pauvre titine a bien voulu descendre en roue libre, son moteur ne pétarade pas plus en bas qu'en haut. Ô miracle, elle a le bon goût de s'immobiliser devant un garage. Une heure plus tard, tête de delco et bougies changées, porte-monnaie soulagé d'une grosse centaine de francs, Faustine reprend la route en toute sérénité. Elle frétille… où, chez qui, pourrait-elle bien aller ? Elle hésite à aller au cinéma. *L'aile ou la cuisse,* le nouveau film de Claude Zidi vient de sortir ; mais non, la

conduite en ville tout de suite, elle ne le sent pas vraiment. Elle préfère faire ses gammes, tranquille, hors cantonales encombrées. Tiens, et si j'allais chez Nicole ?

Nicole, sa meilleure amie du Lycée de Cagnes-sur-Mer. Son *alter ego*, sa confidente, son alliée, sa sœur de sang. Celle à qui Faustine est redevable de sa réussite en anglais au BEPC (certificat de fin d'études obligatoires). Elles se sont perdues de vue d'une manière tellement stupide. Faustine aimerait bien reprendre contact, réparer les pots cassés, si c'est encore possible. Honteuse, elle se souvient de leur dernière conversation téléphonique sordide. Elle revoit son âme damnée de mère, penchée sur son épaule, lui dictant des paroles venimeuses, qu'elle-même répétait naïvement, sans réfléchir. Sous emprise totale. Comme elle s'en était voulu, ensuite, de sa bêtise, de son aveuglement. Mais qu'est-ce qui lui avait pris ?

On dira, à la décharge de Faustine, que tout ceci se passait juste après l'obtention de son BEPC. Quand elle avait prévenu ses professeurs qu'elle ne continuerait pas ses études. Quel tollé ! Il est criminel d'imposer un apprentissage à une élève travailleuse et douée ! Que maman prenne la main d'œuvre indispensable là où elle est, ne se justifie pas aux yeux des apôtres de l'instruction libre. Afin de sauver Faustine de l'inculture à laquelle elle semblait condamnée, ils sont montés au créneau. Maman les a découragés les uns après les autres, alors qu'ils essayaient de la raisonner au téléphone. Ensuite de quoi, désireuse de conserver le contrôle, elle s'est appliquée à faire le vide autour de sa fille. Nicole et les rares amis ou correspondants de Faustine, tous ceux qui auraient pu avoir une influence sur elle, en

avaient fait les frais. Ils n’avaient plus jamais rappelé.

De Grasse à la Colle sur Loup, il n’y a qu’une vingtaine de kilomètres, que Faustine franchit allègrement, navigant à vue. Bien qu’elles n’aient jamais repris contact en quatre ans, Faustine trouve parfaitement son chemin. Elle se parque à côté des autres voitures sous le couvert. Elle n’a pas prévenu de sa visite, mais par chance Nicole est là, qui l’accueille dans l’immense cuisine qui donne de plain-pied sur une pelouse entretenue à l’anglaise. Faustine, toute fière, raconte qu’elle vient d’obtenir son permis (Nicole conduit sa R5 depuis deux ans), puis elle tente un rappel du passé. Elle voudrait revenir sur leur dernier entretien, expliquer qu’elle a été manipulée, faire comprendre à son amie qu’elle n’était pas entièrement responsable. Mais comment avouer une telle maladresse, une telle lâcheté ? Elle s’embrouille, ne trouve pas les mots et, pour finir, reste sur des lieux communs superficiels. Son amie la regarde sans comprendre. Elles ne sont plus sur la même planète. Les quatre dernières années les ont plus éloignées que cette maudite conversation téléphonique. Désormais, elle n’ont plus rien à se dire. Elles se quittent dans une indifférence polie, sans reprendre rendez-vous. En sortant du parking, la conductrice du jour, encore émue, heurte un pilier de béton, et abîme son phare. Voilà qui tombe bien ! ça doit bien faire six longues heures qu’elle n’a pas revu son garagiste !

18 mars 2018 – Faustine, qui aime vérifier ses dires, ouvre Google Map. Tape : Itinéraire Grasse – La-Colle-sur-Loup. Elle se demande si la famille de Nicole vit toujours dans les parages. Elle se doute bien que si Nicole s’est mariée, elle aura changé de nom, et ne s’attend pas à avoir plus d’infos. Elle tape le seul nom qu’elle connaît dans la case destination. À sa surprise, elle voit apparaître le

prénom Nicole, suivi de deux noms de famille. L'ancien et le nouveau. Sur la carte, le pointeur désigne un tout petit village de l'arrière-pays niçois. Apparemment son amie n'a jamais quitté la région. Faustine s'enhardit. Elle tape noms et prénom sur un célèbre réseau social et... bingo ! Toute une série de photos s'offre à elle, ainsi que la possibilité d'envoyer un message privé. Faustine retrouve dans ses vieilles photos un tirage d'elle-même en compagnie de son amie. Elle le scanne, publie en légende : Vous reconnaissez-vous sur cette photo ? Et envoie. Deux heures plus tard, la réponse fuse : « Ma Faustine, quel plaisir de te retrouver ! Je m'envole pour Londres demain, mais je t'appelle jeudi, promis ! »

What a little moonlight can do…

De l'effet d'un petit clair de lune…

30 mars 2018 – Après quelques reports dus à une vie très mouvementée, Nicole a téléphoné. Une fois de plus, Faustine s'était fait tout un monde pour pas grand-chose. Nicole, en quelques phrases, l'a totalement rassurée. Elle avait bien senti, la jeune Anglaise exilée, que la maman de Faustine ne l'aimait pas. Enfin, sans aller jusque-là, c'est surtout son influence sur Faustine qu'elle appréhendait. Des fois qu'elle lui mettrait des idées de révolte dans la tête. Désormais les choses sont à plat. Elles se sont raconté – une heure et demie au téléphone ! –, leurs aventures de ces quarante dernières années. Faut c'qu'y faut. Leurs maris, leurs enfants, ou manque d'enfant, et leurs parcours (en gros). Après une carrière d'avocate, Nicole s'est investie dans l'humanitaire (dans l'Amour, dit-elle en riant). Entre autres, elle chante dans des camps de réfugiés et plante des arbres avec les enfants. Sa manière de repeupler la terre. L'amusant, c'est que Faustine, de son côté, a évolué à son niveau, dans le même état d'esprit d'humanisme et de partage. Les deux femmes se reverront très prochainement, rendez-vous est pris.

Novembre 1976 – Faustine rentre du supermarché et remplit son frigo avec ses trouvailles. Une salade verte, une imposante noix de veau, des patates, quelques pommes, de la crème fraîche et une pâte feuilletée toute prête. N'oublions pas la bouteille de Listel gris. Elle a posé un miroir contre le mur, face à sa chaise, afin de s'asseoir en bonne compagnie. Une

jolie bougie complète le tout. Dans la gazinière, la bonbonne a été remplacée la semaine dernière (évitant la catastrophe de justesse !). Cette fois, la cuisson pourra se faire jusqu'au bout. De plus, si elle fait bien attention, Faustine aura de la viande pour plusieurs repas. Elle a intérêt à garder quelques sous mignons pour payer son garagiste, ou l'essence.

Faustine repense aux derniers jours à l'atelier. Un matin elle a trouvé maman en grande conversation avec une dame, venue présenter sa fille handicapée. Elle tentait de convaincre « madame la PDG » que la loi imposait des quotas aux entrepreneurs, les obligeant à engager des personnes défavorisées. Maman n'est pas dupe, elle sait bien qu'en tant que simple artisan, elle n'entre pas dans cette catégorie. Cependant, elle se laisse attendrir et accepte de prendre la jeune fille à l'essai, histoire de faire sa BA de l'année. Faustine est chargée d'apprendre à la nouvelle recrue à coudre certains décors sur les couvercles, ainsi qu'à plier les bandes avant la couture. Toutes occupations qui ne risquent pas de la mettre en danger comme un fer à repasser ou des ciseaux de coupe. Marie n'est pas gravement atteinte. Il lui manque juste un peu de lumière à certains étages. Scientifiquement parlant, le cordon ombilical s'étant enroulé autour de son cou, son cerveau a manqué d'oxygène. La petite nouvelle n'en est pas moins adorable, et toujours souriante. Par contre, pour lui apprendre à coudre, c'est une autre paire de manches. Or, on approche dangereusement des délais de livraison, et il s'agit de se sortir les pouces de où je pense. Marie traîne, sans comprendre ce qu'on lui veut. Faustine, ni pédagogue ni empathique, perd patience, se retient de le manifester, et, pour finir n'en pouvant mais, empoigne la main de la jeune fille

et la dirige elle-même pour piquer là où il faut. Eurêka ! Fiat Lux ! Alléluia ! Marie a enfin compris, et saura désormais répéter le geste à l'infini. Faustine, de son côté, a pigé comment « montrer ».

Le 15 novembre, Faustine passe exceptionnellement la soirée chez papa-maman. Ce matin, Jean Gabin est mort, la télévision lui rend un dernier hommage. Elle a programmé *Le Quai des brumes*. « T'as de beaux yeux, tu sais… » redit une dernière fois le beau rebelle à la France entière, en larmes devant son petit écran. Faustine, comme les autres, se laisse séduire. Mais quel est donc ce goût étrange des femmes pour les mauvais garçons ?

Autre soirée phare du mois de novembre, l'invitation *Miceli*. On se souvient que Florence Miceli est une employée de la Muller & Co, excellente ouvrière à domicile. Elle est très reconnaissante envers maman de lui avoir procuré cet emploi, et pour la remercier, elle invite chaque année sa patronne, autour des fêtes. Florence Miceli est le genre de personne que son époux n'a jamais vue sans maquillage. Pour cela, elle se lève avant lui (à cinq heures du matin), tous les jours que Dieu fait. Et vas-y que je me tartine la figure, que je me barbouille les yeux. Maman trouve ça incroyable. Autant d'efforts pour un mari ? Quelle idée saugrenue. Toujours est-il que la chère Florence se donne beaucoup de peine pour recevoir la famille de Faustine au grand complet et l'honorer d'un festin gargantuesque. Sa spécialité ? Les cailles sur canapé. Heureusement que maman a prévenu Faustine (qui n'était pas là l'an passé), afin qu'elle ne montre pas trop sa surprise (son horreur ?). Au moment crucial, en effet, Florence entre dans la pièce avec son chef-d'œuvre, qu'elle pose au milieu de la table. On peut alors admirer (plaindre ?) les

pauvres oiseaux, fichés dans des toasts à l'aide de longues aiguilles. L'effet est saisissant. Devant les volatiles crucifiés, auxquels ne manque même pas la tête, papa, maman et Faustine s'extasient hypocritement en chœur, félicitant la cuisinière pour cette *master piece.* Comme hypnotisés, les trois invités gardent les yeux sur le plat, de crainte d'exploser en un fou rire inextinguible. Longtemps cette vision apocalyptique hantera Faustine. Il lui faudra plusieurs décennies avant d'oser proposer des cailles à ses invités.

Les dix premiers jours de décembre passent à une allure folle. Les commandes sont presque toutes terminées, les vacances approchent. Les parents se concoctent un joli petit séjour dans les Grisons, en compagnie de Stéphane, tata Maria et tonton Walti. Faustine restera à Grasse pour garder la boutique, s'occuper des chats, comme l'été dernier. Mais avant cela, elle est invitée samedi soir par Steph et son meilleur pote Jean-Pierre, à une jam session au *Pied Bleu*, le célèbre club de jazz du Haut-de-Cagnes. Faustine se réjouit énormément d'y aller. Il y a longtemps qu'elle n'était pas sortie. De plus, elle n'a pas oublié les après-midis de son adolescence à Juan-les-Pins. Le soir venu, elle prend sa voiture, tandis que Stéphane monte dans celle de Jean-Pierre et Solange. Il n'y a que 24 km jusqu'à Cagnes. Une bonne quarantaine de minutes si on passe par Magagnosc et la route de Grasse. Arrivés à Cagnes, ils se garent en bas de la montée du château, puis ils continuent à pied par les ruelles sinueuses.

Quelques marches, l'entrée d'une cave, une première salle, meublée de tabourets bas et de bancs, tout autour de la pièce. En guise de bar, un grand comptoir multicolore fabriqué avec des culs de

bouteilles d’eau de Seltz. Sur celui-ci un énorme bol à punch empli de sangria. Les trois amis sont accueillis à bras ouverts par les musiciens qui les entraînent dans leur repaire. Contre les murs, face à l’orchestre, on s’installe sur des bancs recouverts de coussins. Sur la minuscule estrade prennent place le batteur, le pianiste, le contrebassiste. Les autres musiciens : clarinettiste, guitariste, et saxo prennent place face au public. Faustine, Stéphane, Jean-Pierre et sa femme s’asseyent sur les côtés. Les deux jeunes gens espèrent que le *chef* qu’ils connaissent un peu, leur permettra de faire le *bœuf* (jouer un ou deux morceaux pendant la soirée). Stéphane glisse à Faustine que le groupe qui gère le Pied Bleu s’appelle *Les Bootleggers.* C’est un clin d’œil aux contrebandiers opérant pendant la prohibition, entre 1917 et 1935, quand le jazz a connu ses plus belles heures aux USA. Faustine apprécie d’un sourire, et attend la suite. Les clients ont bien rempli les places assises quand enfin la musique explose sous les voûtes.

Quel pied ! Chaque note percute Faustine. La prend aux tripes, lui donne cette irrépressible envie de battre la mesure. Elle ne connaît aucun des morceaux que, malheureusement, les musicos enchaînent sans les annoncer. Est-elle supposée connaître d’emblée tout leur répertoire ? Peut-être est-ce mieux de ne pas savoir. Jamais elle n’a éprouvé une telle communion. ♫ ♪ ♫ *Ça lui rentre dans la peau par le bas par le haut* ♫ ♪ ♫ comme le chantait Piaf dans *La fille de joie est triste.* Faustine est aux anges, elle a trouvé *sa* musique, celle qui va la faire planer sans la lasser pendant des années. Quand elle ne ferme pas les yeux pour mieux se concentrer, elle observe les interprètes sur l’estrade, admire leur

swing, leur talent, leur virtuosité. Qui n’ont rien à voir avec les souvenirs qu’elle avait gardés du Festival du jazz de Juan. Écouter Claude Luter au milieu d’une foule de vacanciers qui froissent leurs cornets de frites, ce n’est pas pareil que d’assister à un vrai concert. La jeune femme est subjuguée.

Une heure plus tard, quand tout s’arrête (pour la pause), Faustine tombe brutalement de son petit nuage. Les trois autres se régalent de sangria maison alors qu’elle en est encore à rêver aux années folles, au gang des Tractions Avant, aux Incorruptibles (Robert Stack, trop bath). Toute une époque que papa lui a décrite comme étant la plus fascinante de ce siècle. Quand elle rejoint enfin la petite bande, elle accepte un verre au passage puis s’assied sur un pouf, derrière le *chef* en grande conversation avec Stéphane et Jean-Pierre. Dix minutes plus tard, Faustine commence à en avoir marre d’admirer son dos, quand soudain l’homme se retourne.

Et là… elle encaisse le choc de son regard, à la fois étonné, admiratif et interrogateur. Le temps s’arrête, tandis qu’il la fixe sans ciller et, quand enfin il se détourne, Faustine comprend que « à partir de dorénavant rien ne sera plus comme avant »

Même si les amants se perdent,
l’amour ne se perdra pas,
Et la mort n’aura pas d’empire.
(Dylan Thomas)

Cupidon fait (encore) des siennes

Après la pause, ils redescendent dans la cave et le *chef* fait monter Jean-Pierre et Stéphane sur l'estrade, pour un petit bœuf (improvisation sur un thème de base). Ils jouent trois morceaux dûment applaudis. Faustine est fière de son frère. À quinze ans, il excelle à la clarinette. Il est vrai qu'il a commencé à onze ans, énormément travaillé depuis, se préparant un brillant avenir. Bien sûr, maman n'aime pas trop qu'il altère son jeu avec le jazz, cette « *musique de nègres* » qui a la réputation de donner de mauvaises habitudes aux musiciens classiques, mais elle n'a pas le cœur de l'empêcher de s'éclater un peu entre deux concours, pour autant que ce ne soit pas trop fréquent.

À deux heures du matin, en sortant du Pied Bleu, Faustine ne remarque même pas qu'il s'est mis à pleuvoir, tant elle demeure sous le charme de cette musique si vivante. Le temps d'une soirée, elle a été transportée à l'époque de la case de l'Oncle Tom. Surtout, elle s'interroge en boucle sur la signification de ce regard troublant. Est-ce que c'est ça, ce fameux coup de foudre dont parlent les romans ? Bizarre. Elle n'a pas ressenti grand-chose de son côté, si ce n'est le sentiment que doit éprouver tout pêcheur à la ligne quand il a fait la prise du siècle. Faustine est avant tout très flattée d'avoir suscité autant d'attention. Certes, le chef d'orchestre n'est plus tout jeune, il lui

manque quelques cheveux, mais ces légers désavantages sont balayés aussitôt par son extraordinaire charisme. Comme il sait bien émouvoir avec son biniou, le bougre !

Faustine se promet de mener sa petite enquête, afin de confirmer ses impressions, pas plus tard que la semaine prochaine. Tout à l'heure, l'homme, dont elle ne connaît toujours pas le nom (elle a oublié de demander à Steph), lui a serré la main, alors qu'elle s'en allait, et murmuré : « à bientôt ? ». Elle a hoché la tête sans répondre, se sentant rougir dans le noir. Sur le chemin du parking, Jean-Pierre lui apprend que le club est ouvert tous les vendredis et samedis soirs. Quelle chance ! Elle ne s'ennuiera plus jamais en fin de semaine. Sans compter tous les nouveaux amis qu'elle va pouvoir se faire. Que la vie est belle !

Lundi matin à l'atelier, Faustine, contrairement à son habitude, ne commente pas son week-end. Cette discrétion étonne bien un peu maman, mais comme elle a d'autres chats à fouetter – en l'occurrence ses vacances à préparer –, elle n'insiste pas. Les toutes dernières livraisons ont été faites, il ne reste plus qu'à ranger et préparer la rentrée. La semaine passera vite ; le 17 décembre on ferme la boutique.

Vendredi matin, depuis le parking, Faustine salue les siens qui la quittent sans aucun remords. L'espace d'un instant elle se dit que ç'aurait été chouette de passer les fêtes chez son père, mais ça ne dure pas. La curiosité l'emporte ; le mystérieux coup de foudre du Pied Bleu la captive autrement, reléguant au second plan la veillée de Noël en solitaire. Ce soir, elle ne songe qu'à se préparer pour rejoindre le Club à 22 h. Voilà qui lui laisse le temps de changer quatre fois de tenue et de se maquiller soigneusement. Quand elle se décide enfin à prendre la route, dans sa

petite robe en lainage marron style années trente, la pièce semble avoir subi un raz-de-marée (vague à part). Elle rangera demain, et dînera un autre jour. D'ailleurs, qui a faim à vingt ans avant d'aller à la rencontre... de quoi au fait ?

La nuit du 17 au 18 décembre 1976, Faustine peut vous dire qu'il pleut des cordes. Elle a roulé très lentement. Elle déteste (déjà !) conduire sous la pluie dans le noir, et être éblouie par les phares des autres. Enfin, elle a trouvé le parking. Elle s'est garée facilement, mais aboutir au Pied Bleu depuis là a été une autre épreuve. Ayant complètement oublié le chemin suivi la première fois (elle bavardait avec Stéph pendant que Jean-Pierre faisait le guide), elle s'est perdue pendant une bonne heure dans les ruelles tortueuses. Elle est finalement tombée, presque par hasard, sur l'enseigne recherchée. Dégoulinante, Faustine est accueillie chaleureusement par deux jeunes femmes blondes, aussi adorables que serviables. En guise de bienvenue, elles lui font signer une carte de membre, prennent son adresse, et lui proposent de s'inscrire pour la soirée du Réveillon, le 31, ce que Faustine accepte sans hésiter. Toujours un soir d'occupé. Comme elle est en fonds, elle verse sa cotisation annuelle en même temps que le montant de son inscription. Faustine se renseigne également sur le fonctionnement du club, ses jours d'ouverture et de vacances ; on lui répond avec enthousiasme. Mais quand elle ouvre la bouche pour s'enquérir de la disponibilité conjugale du chef d'orchestre, de nouveaux arrivants, très bruyants, font irruption, détournant l'attention des hôtesses.

Sans demander son reste, Faustine descend les marches qui conduisent vers l'orchestre, d'où montent des rythmes prometteurs. Comme l'autre samedi, elle

s'assied à côté d'autres auditeurs, sur un banc latéral, d'où elle peut voir l'ensemble de la formation. Elle se concentre sur la musique, battant la mesure avec entrain. Le chef l'a immédiatement reconnue, la saluant du bout de sa clarinette. Faustine est toutes oreilles. Les sons s'entremêlent, les instruments se répondent, se jouent des tours, les mélodies se chevauchent, parfois trois notes clandestines s'immiscent, taquines, dans une harmonie ainsi renouvelée. Tous les musiciens rient alors, complices.

Comme l'autre fois, la pause vient bien trop vite, et les clients montent goûter la sangria maison – faite avec amour et beaucoup de rhum – qui les attend. Discrètement accoudée au bar, sirotant son verre, excellent au demeurant, Faustine écoute les musicos – ceux qui ne sont pas sortis fumer – parler entre eux. Le chef lui fait face. Il raconte à un comparse son voyage de la semaine dernière en Bavière. Il a eu l'occasion de jouer dans une cave renommée avec un orchestre vraiment sympa de très bon niveau. Faustine aimerait bien participer à la conversation, poser des questions, mais elle est prise en otage par le jeune homme, devenu intarissable, qui était assis à côté d'elle en bas. Il lui offre un second verre et ne la lâche plus de la soirée. Manifestement, ce n'est pas le moment de découvrir si ce qu'elle a vécu la semaine dernière était réellement un coup de foudre. Ou pas. Deux heures plus tard, la soirée se termine.

Comme l'autre fois, le boss est à la porte, saluant et remerciant chaque convive, tel un pasteur ses ouailles. Faustine s'arrange pour sortir en dernier. Lorsque son tour arrive de passer devant le « chef », elle se lance, le regardant droit dans les yeux :

– Qu'est-ce que vous faites après ? On peut aller boire un verre, discuter un peu ? Vous devez rentrer

tout de suite ?

– Euh, effectivement, mademoiselle, je dois rentrer.

Il ne la regarde pas, trop occupé à fixer un point au-delà de son épaule, comme s'il craignait un danger.

Faustine rétorque, déçue :

– Tant pis alors, au revoir.

– Par contre demain soir… oui… dit-il en chuchotant.

Aussitôt Faustine s'illumine.

– OK ! À demain alors ! Bonne nuit !

Et la jeune femme de s'enfoncer dans la nuit avec un drôle de pincement au creux de l'estomac.

Tu ne convoiteras point l'époux de ta voisine…

Si réponse il y a, c'est pour ce soir. Attendre, encore et toujours. C'est vraiment pénible à vingt ans quand on est pressée de croquer la vie à pleines dents. C'est dur aussi d'être seule, d'avoir tout loisir de s'ennuyer, de réfléchir, sans les moyens de se distraire. Faustine doit bien admettre, en son for intérieur, qu'elle craint un peu les jours à venir. La perspective de passer Noël seule n'est pas des plus agréables. Or, elle n'a pas eu la présence d'esprit de prévoir quelque activité, trop habituée jusqu'ici à compter sur les autres ; ses parents, un homme ou la chance. Tout cela indépendamment du fait que depuis qu'elle en est l'heureuse propriétaire, sa voiture lui pompe une bonne partie de son revenu.

Restons pragmatique. Rentrée très tôt ce samedi matin de sa virée au Pied Bleu, elle a dormi jusqu'à 14 heures. Quelques croissants, une thermos de café et un bon bouquin lui ont permis d'oublier l'heure jusqu'à la fin de l'après-midi. Passer nourrir les chats et nettoyer l'atelier l'ont amenée en début de soirée. Elle réchauffe trois nouilles, avant de passer aux choses sérieuses. Comme hier soir, valse des tenues et (longs) travaux de replâtrage – si maman la voyait ! – ont fini de remplir le sablier. Il est presque vingt-deux heures quand Faustine prend la route, vêtue comme la

veille à un foulard près, sous un ciel légèrement plus clément.

Et c'est reparti pour un tour. Cette fois, pas de blonde à l'entrée, juste une gamine d'à peu près son âge, qui se présente comme Nathalie, la fille du pianiste. Pascal, son chevalier collant d'hier soir, a manifestement oublié de venir. Ouf. Faustine s'installe à sa place habituelle, allume une cigarette. Cette fois, le meneur ne la quitte pas des yeux. Sans aucune pudeur, il joue de toute son âme et, franchement, il est magnifique dans son enthousiasme. Quelle énergie ! Tout son être rit, il distribue des clins d'œils à tout moment, bat la mesure et vit littéralement sa musique. De son côté, Faustine commence à repérer les manières de jouer du groupe. Le chef donne la mesure et le nom du morceau (rarement assez fort pour qu'elle l'entende), puis tout le monde commence le thème ensemble. Ensuite, chacun à son tour improvise. Faustine est bien incapable de dire si c'est juste ou pas, elle n'y comprend pas grand-chose, mais ce qu'elle apprécie le plus c'est le plaisir évident que les musiciens manifestent. Ils ont tellement l'air de s'amuser, de faire quelque chose qui leur plaît, à eux et d'abord à eux, que c'en est contagieux. *Caravan*. Faustine a réussi à surprendre le nom du morceau. Elle ne l'oubliera pas. Un trente-trois tours de Duke Ellington sera le premier disque de sa collection. Le batteur est extraordinaire. Il mouille littéralement sa chemise. Faustine est aux anges, c'est la plus belle mélodie qu'elle ait jamais entendue. À la fin du morceau, le chef présente son groupe. Claude, le pianiste, Jean le contrebassiste, Charles le batteur et enfin Roger, le trombone qui désigne le clarinettiste et clame : Maxime Manoukian !

Deux heures du matin. Le Pied Bleu s'est vidé.

Faustine, qui a attendu Maxime dehors, comme il le lui a discrètement demandé pendant la pause, fait quelques pas à ses côtés. Très vite il s'empare de sa main. Encore trois mètres et c'est leurs lèvres qui se joignent. Comme il va vite en besogne ! s'étonne Faustine qui n'a pas osé refuser le baiser, de crainte de passer pour une oie blanche. Mais Maxime réalise soudain qu'il est en train de flirter au beau milieu de la rue de son village. Il s'arrête net. Faustine propose alors de l'emmener faire un tour dans sa nouvelle auto, toute fière de lui montrer sa dextérité au volant. Près du Vieux Port de Cagnes, face à la mer, entre frein à main et levier de vitesse, en veine de marivaudage, ils font un peu mieux connaissance.

Maxime confesse qu'il est marié, père de deux petites filles adorables, et que sa femme, néanmoins charmante, est d'une jalousie maladive. C'est pour mieux le surveiller qu'elle vient l'aider au Pied Bleu, tous les vendredis soirs (obligée de rester à la maison le samedi, faute de baby-sitter). La superbe blonde qui a reçu Faustine hier soir, c'est elle. Pauvre Faustine qui sent une sueur froide lui parcourir l'échine à l'évocation de ce qui aurait pu se passer si elle avait posé sa question, style : J'ai des vues sur le chef, il est libre ou pas ? L'innocente l'a échappé belle, qui ignore encore bien des choses de la vie ! Surtout la discrétion et la stratégie. Elle n'a même pas remarqué qu'il porte une alliance, alors que n'importe quelle godiche l'aurait vérifié en premier. Pour elle, un homme adulte, beaucoup plus âgé, qui lui manifeste un intérêt aussi marqué, ne peut être que libre, non ? Vu la situation, Faustine n'a plus très envie de s'étendre sur son propre parcours. Elle évoque succinctement son travail, ses parents, son frère, puis, estimant qu'il est grand temps d'aller se coucher, elle

dépose Maxime après un baiser d'adieu. Le dernier en ce qui la concerne.

Un peu chamboulée, déçue, désappointée, Faustine reprend la route de Grasse. L'aventure est avortée avant même d'avoir commencé. S'il est une chose qu'elle s'est toujours jurée, c'est de ne jamais voler le mari d'une autre. Encore moins de détruire une famille. Il n'y a pas si longtemps, elle a lu *Back Street* de Fanny Hurst et ça ne lui a pas donné envie de vivre la même chose… du tout !

Par contre, elle refuse de renoncer à cette musique qu'elle apprécie tant. Après tout, ce n'est pas parce qu'une romance est impossible avec Maxime, qu'elle ne peut pas venir écouter la musique qu'elle aime, et rencontrer d'autres amis potentiels, maintenant qu'elle connaît l'endroit. Faustine se jure bien de ne jamais laisser quelque chose d'aussi trivial que l'amour interférer entre cette musique divine et elle ! Le club sera fermé les 24 et 25 décembre, le week-end de Noël étant dédié à La famille comme il se doit. Faustine reviendra le vendredi 31 pour le réveillon auquel elle s'est inscrite.

Le mardi suivant, Faustine est de piquet à l'atelier, quand le téléphone sonne. C'est Maxime qui souhaite la convier à déjeuner. À l'instar de tous les autres musiciens de l'orchestre, il exerce un *vrai* métier pour vivre ; ingénieur électricien. Son usine est située dans les environs de Saint-Jeannet, à une soixantaine de kilomètres de Grasse. En l'absence de sa famille, Faustine se sent très seule, elle accepte un rendez-vous pour le lendemain. Elle retrouvera Maxime dans une auberge, à mi-chemin entre Grasse et Saint-Jeannet. Mais qu'il ne se fasse pas d'illusions, elle n'entend pas aller au-delà de la simple camaraderie. Maxime comprend et accepte les réticences de

Faustine. Il lui explique sobrement que, pour lui, ce qui s'est passé l'autre soir est déconcertant pour lui. Si la jeune femme est d'accord, il aimerait bien percer le mystère de cette attirance irrépressible. Il n'a encore jamais trompé sa femme, et ne se trouvant pas particulièrement séduisant, il est surpris par ce phénomène. Pour lui aussi, c'est la première fois, et ce n'est pas anodin. Comme Faustine, il s'est posé des questions. En bon cartésien, il suppose que ce déjeuner leur permettra d'analyser la situation. Mettant les choses à plat, ils se rendront compte sans doute que tout ceci n'était qu'un caprice de leur imagination. Ensuite de quoi, leurs vies reprendront un cours normal, chacun pour soi. Faustine ne peut qu'agréer. Elle sait qu'elle ne risque rien. Chez elle, une sorte d'instinct de survie l'empêche toujours de s'investir affectivement lorsqu'il n'y a pas promesse de retour.

Malheureusement, rien ne se passe comme prévu. Quand ils se retrouvent dans la charmante Auberge de Tourrettes, devant un délectable rôti de porc aux pruneaux, les nouveaux amis se découvrent quantité d'affinités. D'emblée ils conversent comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Sans aucune gêne, ils comparent leurs goûts et leurs dégoûts, évoquent leurs qualités et leurs défauts (qui correspondent), discourent sur leurs rêves et leurs envies, leur besoin d'évoluer avec un compagnon aux aspirations similaires. Maxime a trente-cinq ans, il aime beaucoup son métier, qui le fait voyager souvent, mais c'est la musique qui le galvanise. Il a fondé le Pied Bleu dix ans auparavant. Il y invite des musiciens étrangers, américains le plus souvent, pour un soir, voire plusieurs semaines pendant l'été. Certains jazz bands viennent au complet, depuis Paris, la Suède, la Suisse

même ! Maxime est actif dans toute la région, répondant à la demande de restaurateurs ou de privés. Ainsi, il anime le Carnaval de Nice et participe également au Festival du jazz de Cimiez. Faustine l'écoute, impressionnée.

À voir sa fougue, la jeune femme en oublie qu'il a quinze ans de plus. Elle se sent ordinaire face à cet homme aventureux, dynamique, qui connaît tant de célébrités. Pourtant, quand elle répond à ses questions, elle réalise, à ses réactions, qu'elle le fascine tout autant. Faustine est indépendante, libre (au moins dans sa tête), entreprenante et fière. Ce qui rayonne d'elle n'est pas pour déplaire à un homme tel que lui. Hélas, le temps a filé comme l'éclair. Les deux comparses se rendent compte, en se quittant, qu'ils n'ont pas très envie d'en rester là. Maxime propose qu'ils se revoient, une toute dernière fois, toujours en tout bien tout honneur. Rendez-vous est pris, pour cette ultime entrevue, le mercredi suivant.

Le premier janvier, il part en vacances à la montagne avec sa petite famille. Loin des tentations, il est convaincu que les choses se tasseront d'elles-mêmes, tout naturellement. Avant de la quitter, Maxime suggère à Faustine d'annuler sa réservation du réveillon au Pied Bleu. Il invoque le « sixième sens » de son épouse, craignant de ne pouvoir cacher son attirance pour la jeune femme en sa présence. Faustine accepte, à condition de pouvoir continuer à venir les samedis, quand Madame sera absente.

Un clou chasse l'autre

Ce soir, c'est la veille de Noël.

Faustine fait quelques courses, puis rentre chez elle en passant par le garage. Si elle continue à rouler sur la réserve, elle va finir par tomber en panne. Après avoir fait le plein, elle taille une bavette avec Victor, le patron. Elle lui confie que ses parents sont partis, tous ses voisins aussi, et qu'elle s'apprête à passer la soirée seule, sans télévision ni radio. Victor compatit, il voudrait bien proposer quelque chose, mais le temps de s'exprimer, un jeune homme, qui buvait un verre avec des copains, se lève et s'approche. Il s'adresse à Faustine.

– Euh, bonsoir, j'ai entendu votre conversation… Nous (il désigne les gars) on va faire le réveillon chez ma sœur, ça t'intéresse de venir ? On sera juste quelques jeunes.

– Pourquoi pas ? c'est chouette de proposer, c'est loin ? J'apporte une bouteille ?

– La bouteille si tu insistes, mais on aura assez. C'est pas loin, à Cabris si tu connais, mais je viens te chercher ici si tu veux. À 20 heures ?

– Oui, avec plaisir. Et merci !

Sur un clin d'œil à Victor, qui lui fait un signe tu-peux-y-aller-je-les-connais, Faustine quitte la compagnie pour aller se préparer.

Effectivement, ils sont une bande de jeunes et ils

rigolent bien… entre eux. Les trois ou quatre filles présentes sont toutes aux petits soins pour leurs copains – attention pas touche ! – quant aux garçons célibataires ils sont timides et/ou acnéiques. Mais que fait Faustine dans cette galère ? Tout ça parce qu'elle avait peur d'être seule ? Elle n'a rien à partager, n'intéresse personne, et n'a pas non plus les mêmes goûts musicaux. Impossible de régater avec le jazz des années trente, ils ne savent même pas que ça existe. Ils n'en ont pas plus entendu parler que de Georges Simenon ou Maupassant. Son quota de patience épuisé, Faustine trouve un prétexte pour fuir cette galère, qui a tout de même eu l'avantage de la distraire un peu (et de la nourrir, au moins physiquement). Elle remercie, salue à la ronde et rejoint sa voiture. Qu'on est bien chez soi finalement !

Le mercredi suivant, Faustine, arrivée en avance à son rendez-vous avec Maxime, attend au soleil devant le restaurant. Il fait doux pour un mois de décembre. Maxime la suit de peu, dans un très beau coupé décapotable, gris métallisé. Faustine, toujours esthète, fidèle à ses origines italiennes, apprécie. La jeune femme se réjouit de ce dernier rendez-vous en tête à tête. C'est toujours intéressant de parler d'égale à égal avec quelqu'un d'expérimenté qui ne la connaît pas et ne la considère pas comme quantité négligeable. Lui au moins ne sait pas tout d'elle et comme ils ne se parleront plus jamais, de cette manière intime, elle peut en profiter pour s'exposer sans crainte. Et se confirmer au passage qu'elle n'a rien à regretter ? Que cet homme-là n'est pas « le bon ? ». Que de toute façon, ça n'aurait pas pu fonctionner entre eux ? Sur ce point, pour le moment, elle est troublée, intriguée et dans l'expectative la plus totale.

Cette fois, à sa demande, Maxime lui raconte son enfance. Il a ri (très jaune) quand Faustine lui a demandé s'il avait « fait » la guerre. Elle voulait dire *vécu pendant* ou *était déjà né au moment de* et sa langue a pris un raccourci. Mais oui, de fait, puisqu'il a vu le jour en novembre 1941. Il explique rapidement : sa mère, Angèle, est originaire de Saint-Junien, près de Limoges. Son père, Marcel, qui a fui l'Arménie en 1915, l'a rencontrée alors qu'il partait rejoindre son bataillon dans le Nord. Après l'armistice, ils se sont revus, aimés, mariés, puis ont rejoint Paris. Marcel est électricien. Plus tard il se mettra à son compte. Maxime est né. La guerre se prolongeant, la jeune maman redescend dans sa famille avec le bébé, loin des restrictions.

Maxime continue sont récit. Peut-être qu'Angèle aurait mieux fait de rester à Paris tout compte fait, tant le danger rôde partout en France. Ce 10 juin 1944, Maxime, trois ans, gazouille, bien arrimé sur le vélo de sa maman. Il fait beau, les oiseaux chantent et Angèle pédale vigoureusement, en direction d'Oradour-sur-Glane, pour se réapprovisionner en pain. Heureusement pour eux, ce jour-là, le vent souffle dans leur direction. À trois kilomètres du but, ils entendent des hurlements, des chocs et des craquements sinistres, qui ne laissent aucun doute sur la gravité de la situation. La jeune Angèle ne demande pas son reste. Elle fait marche arrière fissa. Faustine frémit ; si Zéphyr était venu depuis l'autre côté, Maxime ne serait pas là aujourd'hui.

Tout ça, c'est de l'histoire vivante pour Faustine, qui écoute intensément. Transmise par Maxime, c'est presque aussi intéressant que *La vache et le prisonnier* ou *La traversée de Paris*... À son tour, elle partage ce qui l'enthousiasme. Surtout sa passion des

voyages. Elle raconte son expérience sur les camions (évoque vaguement Bernard), de son désir de travailler à l'étranger – faire les vendanges, cueillir des olives ou des oranges –, de monter une entreprise avec l'homme de sa vie, éventuellement (comme papa-maman). Ça ne lui déplairait pas d'élever ses enfants tout en travaillant à la maison. Maxime approuve, et lui souhaite sincèrement de trouver son bonheur. L'heure du déjeuner a passé bien vite, encore une fois. Ils se séparent néanmoins – définitivement –, à regret, mais soucieux de respecter leur promesse, coûte que coûte. Faustine ne le vit pas trop mal, après tout, ne pas fréquenter le chef d'orchestre ne lui interdit pas d'aller l'écouter.

Alors que Faustine, retournant à l'atelier, fait un détour par chez elle, Mathieu, le fils de sa propriétaire, sortant de dessous sa voiture, l'interpelle.

– Salut Faustine ! Dis donc, je vais chez des amis, à Bologne, le 31 au soir, tu veux venir ?

– Salut Mathieu, ben non malheureusement : je suis de piquet à l'atelier, je ne peux pas partir comme ça. Désolée !

– Tant pis, ciao ! Bonne année !

– Ciao ! Bonne année !

Faustine n'a pas fait cinquante mètres qu'elle s'invective : quelle conne, mais quelle conne !

Depuis le temps que son œil attentif a repéré le jeune homme qui, jusqu'à aujourd'hui, timidité ? aveuglement ? l'ignorait totalement. Elle n'espérait qu'un signe de sa part pour faire un peu mieux connaissance, et voilà qu'elle laisse passer cette chance unique ! Ah, mais je vous jure, y en qui sont vraiment bouchées à l'émeri ! En plus, il a tout pour plaire. Fils unique, provisoirement célibataire,

travailleur ayant voyagé et parlant plusieurs langues, habitant chez sa mère qui lui léguera la maison, beau ténébreux comme elle les aime, brun, grand, mince doté (entre autres) d'une paire d'yeux magnifiques, avec un peu de chance il sera même intelligent…

Bon, comment faire pour rattraper le coup ? se dit la jeune femme, réfléchissant à une stratégie. Faut que j'appelle les parents. Aussitôt dit, aussitôt fait et, miracle ! elle parvient à les joindre dans leur bled des Grisons. Ils acceptent que Faustine parte deux jours à condition que M. Gérard (leur homme à tout faire) veuille bien la remplacer. Oh, que la voix de Faustine est douce (faux-cul va !) lorsqu'elle téléphone au brave homme qui donne son accord sans hésiter. Il ne reste plus à la jeune femme qu'à ravaler sa fierté pour relancer Mathieu. En priant qu'il n'ait trouvé personne d'autre dans l'intervalle.

– Ben toi, quand tu sauras ce que tu veux…

Faustine accepte volontiers le sarcasme, l'affaire est dans la poche ! Ne reste plus qu'à boucler son sac, trouver une bouteille de vin correcte chez ses parents et changer quelques francs en lires.

Alors qu'elle remonte de la cave avec la bouteille empruntée, le téléphone sonne à l'appartement. À sa grande surprise, Bernard, son « fiancé », qui n'avait plus donné signe de vie depuis sa visite du mois de mai, est au bout du fil.

– Salut, comment va ?

– Bien et toi, qu'est-ce que tu deviens ?

– Rien de spécial, je bosse, je bosse. Tu fais quoi pour le réveillon ?

– Ben, j'ai été invitée par mon voisin, on part en Italie ce soir.

– Ah. Dommage, je pensais descendre quelques jours.

– Euh, Benny, écoute, je suis désolée, mais… euh, j’ai rencontré quelqu’un…

– Je vois. Tant pis pour moi alors.

– Mais, ne le prends pas mal… et bonne année quand même !

– Bip, bip, bip, bip, bip.

Ainsi s’achève une belle histoire d’amour. Pendant un bref instant, Faustine se sent terriblement coupable. En même temps, le lavage de cerveau opéré par maman d’une part, et les nuits passées à pleurer de solitude, d’autre part, font qu’aujourd’hui son deuil est accompli, voire dépassé. Faustine n’y pense déjà plus, alors qu’elle court à la rencontre de lendemains heureux, elle a assez souffert, maintenant elle veut vivre !

De lourds nuages gris-noirs s’amoncellent sur la Méditerranée tandis qu’ils prennent la route, ce vendredi soir après l’turbin. Mathieu pense que pour faire les six cents et quelques kilomètres qui les séparent de Bologne, en roulant bien, ils devraient arriver vers 23 heures. Ils ont rendez-vous dans la périphérie, chez des amis qu’il a connus lorsqu’ils dirigeaient ensemble un restaurant à Berlin. Italiens d’origine, ils sont rentrés au pays, fortune faite, et viennent de faire construire un petit hôtel. Les travaux étant quasiment finis, ils ont invité Mathieu pour l’inauguration.

La petite BMW rouge fonce sur l’autoroute en direction de Vintimille. Faustine n’aurait pas pensé que ce serait un tel tape-cul. Pourquoi ont-ils enlevé les amortisseurs ? Vrai, on a l’impression d’être assis par terre à force de sentir chaque cahot. Même sa 4L est plus confortable. En plus, voilà qu’il se met à neiger à gros flocons. Une demi-heure plus tard, la tempête fait rage. Faustine, qui ne conduit pas,

admire la valse des flocons se précipitant à la rencontre du pare-brise. Dans la lumière jaune des réverbères qui se succèdent, c'est de toute beauté. Jusqu'au moment où Mathieu ne voit plus rien. Entre Turin et Parme, le pauvre garçon doit sortir du véhicule tous les cinq cents mètres pour dégager son pare-brise. Gentleman, il refuse l'aide de sa coéquipière. L'atmosphère est fantasmagorique. Il est tombé dix centimètres de neige en moins d'une heure. Les autres devaient être au courant, car, à part eux deux, il n'y a personne sur l'autoroute, ou alors ils se cachent dans le brouillard. Nos deux voyageurs mettent trois heures de plus que prévu pour arriver à Bologne. Dès qu'ils entrent dans la ville, Faustine exige qu'on s'arrête cinq minutes dans un troquet. Y a urgence ! Et là, la jeune femme se rend compte qu'elle est rattrapée par sa féminité. Merde, c'était pas prévu, ça ! Les cahots, le froid, la route, la fatigue et elle qui n'a rien pris pour faire tampon. Bon, elle se débrouille avec les moyens du bord, demain, elle avisera.

Les amis de Mathieu n'en sont plus à leur première bouteille quand Faustine et son compagnon de route arrivent enfin. Bonne Année ! Les présentations sont vite faites, deux couples, une laissée pour compte. Un bouchon saute, on réchauffe trois pâtes et nos vedettes n'ont plus qu'à traverser la rue pour prendre possession de leur chambre. Il est trois heures du matin.

Le propriétaire en personne les précède, leur ouvrant la porte de son hôtel flambant neuf. Faustine et Mathieu sont les premiers clients et les seuls.

– Hé Mat, vuoi due singoli o la suite nuziale ?*

– La nuziale.

Aïe !

* Hé Mat, tu veux deux single ou la suite nuptiale ?

Arrivederci amore !

La *camera nuziale,* spacieuse, lit immense, porte bien son nom, sauf qu'elle n'est pas tout à fait terminée. La tapisserie manque de raccords et des fils électriques pendent un peu partout. Mais les deux lampes de chevet sont fonctionnelles et il y a, Faustine tend l'oreille, manifestement de l'eau dans la salle de bains. Futée elle a laissé son tour à Mathieu, invoquant le temps qu'elle prendrait à sortir son bazar de son sac, puis à faire sa toilette. Elle a compris que si Mathieu se prétend expérimenté, il fonctionne tout de même selon des clichés relativement faciles. Une femme met du temps dans une salle de bains, point. Faustine en profite. Quand elle en sort enfin, ô surprise ! son compagnon dort à poings fermés. La journée, la route, le champagne, ont eu raison de lui. Ne reste plus à la jeune femme qu'à se réveiller la première et sa vertu sera sauve (disons ménagée), pour cette fois.

De fait, il roupille toujours, vers midi, quand Faustine ouvre l'œil. Elle se lève fissa, avant que le jeune homme songe à devenir sentimental. Bien emmitouflée, elle part à la recherche d'une pharmacie. Nous sommes samedi 1er janvier 1977, dans un faubourg très éloigné du centre de Bologne. Dans les ruelles désertes, de pharmacie point. Par contre, un *negozio generale*, tenue par deux matrones

dont le sourire s’élargit au fur et à mesure que Faustine tente, avec les mains et son italien-lavabo d’expliquer ce qu’elle veut, à savoir des tampons hygiéniques. Faustine doute qu’elle puisse en trouver ici. Or, non seulement les *mammas* en ont, mais en plus de différentes tailles de sa marque habituelle. Ses emplettes effectuées, Faustine rejoint l’appartement des amis de Mathieu. Il serait temps de grignoter un morceau. Dans la cuisine, elle est reçue comme un chien dans un jeu de quilles par deux jeunes femmes qui tentent d’en consoler une troisième en larmes. Munie d’une bonne tasse de café, priorité aux choses importantes, Faustine tente de comprendre le drame qui se joue.

Dans un mélange d’anglais-allemand-italien-français (manque plus que le grec), les deux hôtesses lui font comprendre que sa présence est indésirable. En effet, la pleureuse a vécu plusieurs années avec Mathieu, qui lui avait promis le mariage. Hélas, il l’avait rejetée après l’avoir (prétendument) abondamment trompée. Or, contre toute logique, la victime gardait l’espoir que son *Don Giovanni* lui retomberait dans les bras puisqu’il avait accepté l’invitation de leurs amis communs, sachant qu’elle serait là.

Faustine réalise subitement les motivations de Mathieu, et le pourquoi de son invitation. Elle lui sert tout bonnement de bouclier. Elle intègre en même temps qu’il semble jouer un peu facilement avec les cœurs de ces dames. Cela, ajouté à certains signes indubitablement machistes signe pour elle la fin de tout espoir d’alliance. Ils ne vieilliront pas ensemble. On parle du loup, et le voilà qui arrive, l’estomac dans les talons. Très vite, la jeune éplorée se reprend, cache ses larmes, va rafraîchir son maquillage, avant

de se mettre aux fourneaux avec ses deux comparses. Les amis, compagnons, époux, émergent à leur tour et tout le monde se retrouve à table. Spaghetti en entrée, piccatas milanaises, *zabaione* : le festin est mémorable. On boit beaucoup, bien sûr, pour arroser tout ça. Faustine, qui ne comprend pas grand-chose à ce qui se dit, en profite pour ausculter les visages et les attitudes. Elle a été impressionnée par la rapidité avec laquelle la *victime* de Mathieu s'est maîtrisée. Comme elle se domine bien ! Le jeu de séduction qui se met en place pendant le repas est vraiment intéressant. Une fois passée sa déception première, Faustine a désormais assez de recul pour apprécier la situation. Elle regarde avec fascination l'araignée tisser sa toile. Sa supposée proie, hésitant entre culpabilité et cynisme, esquive. Il fait déjà nuit quand la compagnie sort de table. Sans doute pour échapper aux fatigantes velléités de reconquête de son ex, Mathieu invite Faustine, ainsi qu'un pote célibataire venu les rejoindre en cours de repas, dans une discothèque. Là, enfin à l'abri des regards suppliants et des sous-entendus, on respire à nouveau. Les verres se succèdent ; Faustine a englouti le sien, puis en a commandé un second. Au milieu de la piste de danse déserte, son verre dans une main, une cigarette dans l'autre, elle danse. Les deux hommes se rincent l'œil, tout en discutant passionnément. Depuis le temps qu'ils se sont perdus de vue, ils ont des nouvelles à partager. Faustine tente d'attirer Mathieu pour un slow, rien à faire, ah, ces hommes, quels bavards ! Quand ils ont bu, il n'y a rien à en tirer, alors qu'elle, plus elle boit, plus elle se réveille et se désinhibe. Provocante, elle ose tout, elle évacue l'alcool en se donnant à fond, c'est sa manière de pratiquer l'aérobic avant l'heure. Tout le parterre est

à elle, c'est peu dire qu'elle en profite. Le bastringue, qui comprend plusieurs salles, est ultra moderne. Géniale la musique ! Le disc-jockey passe tous les derniers succès. Comment résister à Adriano Celentano (son surnom c'est *l'urlatore*), quand il hurle donc : *24000 baci* ? Et à Umberto Tozzi dans *Ti amo*, et à Alan Sorrenti qui murmure dans le creux de ton oreille : *Tu sei l'unica donna per me.* Oui, d'accord, c'est bien joli, mais à quand mon tour ? pense Faustine en reprenant un hic-sième verre. Ce soir, on dirait que l'alcool n'a pas plus d'effet que du lait ; à part de lui donner soif.

Ouh là là, je vais être malaaaade, pleure la jeune femme sitôt qu'ils arrivent à l'hôtel après cette soirée enivrante. Heureusement, la porte qui donne sur le balcon est ouverte et hop… elle baptise la façade. Et ce lit farceur qui tangue, n'arrange rien. Il faudra à Faustine deux ou trois allers-retours balcon pour calmer le jeu avant de s'écrouler définitivement. Je veux mouriiiiir ! Pour se ménager une fin de nuit à peu près tranquille, elle a posé sur l'oreiller de son ex-futur prince charmant l'emballage des tampons achetés ce matin. Le message devrait être assez clair. De fait, elle n'a rien revu, ou alors elle n'a rien senti, à part un sacré mal aux cheveux ce matin au réveil. Merci monsieur Alka Seltzer !

Le retour à Grasse, tout de suite après un copieux petit déjeuner, se passe infiniment mieux que l'aller. Toutes les tensions ont disparu. Faustine ayant abandonné la possibilité d'une éventuelle union, les enjeux sont périmés. Les deux jeunes gens deviennent des camarades, mieux, des complices. Faustine évoque à mots couverts son indisposition, remercie Mathieu de sa compréhension. Le jeune homme hausse les épaules :

— Si j’avais vraiment voulu… Il y a d’autres moyens de satisfaire un homme, tu sais.

Il a parlé sans la regarder. Faustine rit (jaune). Passant comme chat sur braise, elle le questionne sur la jeune italienne éperdument amoureuse de lui.

— Bah, elle en trouvera bien un autre. Elle était complètement cinglée de toute façon, d’une jalousie maladive, impossible de vivre avec.

Les péages se succèdent, Mat, qui a tout dépensé hier soir dans la boîte de nuit, n’a plus un sou, c’est Faustine qui paie – *pagare, pagare* –, chantent-ils en riant à chaque station. Faute de moyens suffisants, ils se passeront de déjeuner. La nuit tombe alors que les faubourgs de Grasse émergent à l’horizon. Faustine propose à son pilote de lui faire à souper, mais il refuse, préférant la cuisine de sa maman. De plus, demain, lundi 3 janvier, il travaille tôt.

Heureusement que Mathieu n’a pas accepté l’invitation de politesse de Faustine. Elle n’a plus rien à manger dans son studio ! Alors ce soir, une tisane, une bonne douche et au lit !

Lundi matin, Faustine retrouve sa famille avec plaisir. Stéphane a encore une semaine de vacances, ils se verront à midi. Par contre pour Faustine et ses parents, le chômage n’est pas de mise. Plusieurs magasins de cadeaux-souvenirs, dans les stations de sports d’hiver comme Andon ou les Arcs, ont passé des commandes de dernière minute. Faustine raconte *ses* fêtes (avec quelques omissions) en alignant les bandes de croquet, et maman fait de même derrière sa machine à coudre. Ils ont vu tonton Walti et tata Maria à Bâle, ainsi que le Pépé. Ensuite ils sont allés tous ensemble dans le petit appartement loué à Skuol dans les Grisons. maman a trouvé l’endroit génial. D’ailleurs il est réputé – et très fréquenté – pour ses

détaxes sur les bouteilles d'alcool fort. Ils ont passé d'excellents moments à jouer aux cartes, à siroter du whisky bon marché, et à se promener dans la neige. Les journées défilent, comme chaque fois qu'on travaille.

Faustine n'a plus croisé Mathieu. Sevrée de distractions, elle se réjouit de pouvoir retourner au Pied Bleu les samedis soir dès sa réouverture, fin janvier. En attendant, elle retourne chez ses amis Jeanne et Lucas. Jeanne entame le sixième mois de sa grossesse, elle est épanouie et magnifique, ça fait envie ! Lucas, lui, est heureux aussi, mais en tant que soutien de famille, il s'inquiète et se plaint du manque de travail dans la photographie. Avec l'arrivée du petit, il craint de devoir vendre le magasin. L'autre alternative serait de trouver un employeur qui lui garantisse un salaire mensuel, mais dans sa partie ce n'est pas gagné.

Faustine quitte ses amis, presque aussi soucieuse qu'eux. Que vont-ils devenir ? La situation économique n'est pas florissante sur la Côte d'Azur en ce moment. Comme d'habitude, ce sont les métiers artistiques qui pâtissent le plus de la conjoncture. De nos jours il vaut mieux être boulanger, ou plombier, que peintre ou photographe, tiens !

Un soir de la mi-janvier, Faustine termine sa journée quand maman la hèle :

– Stiiine. Téléphone !

– J'arrive ! Qui c'est ?

– Maxime !

Parenthèse

– Allô ?

– Bonjour ! c'est Maxime, tu te souviens de moi ? Ça s'est bien passé ton petit séjour en Italie ?

– !? Évidemment que je me souviens de toi ! Oui, ça s'est bien passé le réveillon.

– Écoute, je cherche partout la cassette de l'orchestre, c'est la seule qui me reste : est-ce que c'est à toi que je l'ai prêtée ?

– Non, désolée, tu ne m'as rien prêté. Mais si jamais tu la retrouves, tu pourrais me la copier ? Ça m'intéresse !

– D'accord, merci, et pardon de t'avoir dérangée.

– Pas de quoi.

Faustine raccroche. Rigolo ce coup de fil qui a tout d'un prétexte. Bah, n'y pensons plus ! Après les déceptions de ces derniers mois, la damoiselle s'est juré de fuir les tentations amoureuses. Elle a résolument décidé de s'étourdir au travail. Ainsi, empêchée de dépenser son argent, elle thésaurisera pour s'offrir un téléviseur. Limiter les sorties, éviter de retourner au Pied Bleu dans l'immédiat sera tout bénef.

Le soir, du courrier l'attend dans sa boîte aux lettres. La facture d'électricité la fait bondir. « Quoi ! Trois mille francs de chauffage pour ces trois derniers mois ? C'est impensable ! Ça représente plus d'un

mois de salaire ! » Une véritable catastrophe. Comment va-t-elle faire ? Faustine est sous le choc. Inutile de préciser que la nuit sera longue, peuplée de cauchemars. C'est la première fois de sa vie qu'une telle tuile lui tombe dessus. Elle est loin d'avoir assez de bouteille pour prendre ce genre d'aléa avec sérénité. Au matin, elle raconte en gémissant l'affreuse nouvelle à papa qui rigole.

— Voilà ce que c'est que de laisser le radiateur électrique branché toute la nuit à côté de son lit !

Faustine acquiesce sombrement. La leçon est ruineuse. Elle signifie, en plus d'un budget distraction restreint, plusieurs mois à se serrer la ceinture côté bouffe. Pour la télé aussi, tu peux marquer « dommage ». Heureusement que papa veut bien lui donner un coup de main, à la condition qu'elle révise son comportement dispendieux. Soulagée, Faustine promet illico de se transformer en fourmi, lui saute au cou, et… lui transmet la douloureuse.

À dix-sept heures, nouveau téléphone de Maxime. Cette fois maman persifle :

— Allons bon, deux coups de fil en deux jours, je croyais que c'était fini, vous deux ? Elle se replie dans sa cuisine (à portée d'oreille) pendant que sa fille répond.

– Allô ?

– Faustine ? Dis-donc, j'ai vu qu'un excellent quatuor de jazz donnait un concert à Nice, ce soir. Je suis célibataire pendant quelques jours, tu voudrais bien m'accompagner ?

– Et on ferait comment ?

– Tu connais le parking de la MJC (Maison des Jeunes et de la Culture) à Cagnes ?

– Oui, bien sûr.

– J'y serai à 19 heures, nous à Nice dans ma

voiture.

Faustine, sachant que sa mère entend tout et suppliant intérieurement que Maxime lui pardonne cette énormité, répond :

– D’accord, mais en copains alors !

– ?! … Euh, oui, bien sûr. À tout à l’heure !

– À tout à l’heure ! Ciao !

À la cantonade en direction de la cuisine :

– Maxime m’invite à un concert ce soir, je fonce prendre une douche et je le rejoins à Cagnes.

– Si tu veux vraiment y aller en copains, à ta place je ne prendrai pas de douche, ricane maman.

– OK ! Bonsoir, à demain !

Bonjour ! Bisou sur la joue ; Faustine (qui s’est douchée), joue le jeu. Copain-copain. Au moins jusqu’à ce qu’on lui donne l’occasion de démontrer qu’elle n’est pas l’hypocrite qu’elle paraît. En ce qui la concerne, les manipulations ne sont pas de mise, mais comment le faire comprendre ? Son surmoi (maman) d’un côté, son séducteur (Maxime) de l’autre, les dés sont pipés d’emblée. D’autant que Maxime semble vouloir jouer à fond la carte du pygmalion. Faustine monte dans sa belle voiture décapotable. Il a choisi un bistro romantique dans le vieux Nice. Nappes à carreaux, bougies, lumières tamisées, délicieux mets, musique douce, toute la panoplie y est, Faustine adore ça. Elle n’en a pas l’habitude, mais comment l’exprimer sans passer pour une cruche ? Maxime aussi observe les règles ; pas d’allusions déplacées, pas de sensiblerie importune. Côté conversation, comme les autres fois, c’est surtout lui qui parle. Il y va de son couplet sur l’amour et sa futilité, sur l’impossibilité pour un homme et une femme de développer une relation sentimentale équilibrée. Puisque, prétend-il : « Il y a toujours une

subordination dominé-dominateur entre eux » (et devinez qui est dominée ?). Il le démontre au travers de sa propre relation conjugale, où la banalité du quotidien a remplacé l'amour par une neutralité bienveillante. Sans doute s'écoute-t-il parler, mais cela Faustine n'en remarque rien. Elle est tout ouïe. Se promet bien de ne jamais en arriver là dans son couple. Après le repas, ils se rendent au concert. Ils écoutent un trio style Oscar Peterson, qui vaut le déplacement. Comme au Pied Bleu, Faustine boit la musique, la respire, vibre de tout son être. Tout à coup, le besoin irrépressible de partager son émotion s'imposant, elle glisse sa main dans celle de Maxime et ne la lâche plus. Maxime, heureux du cadeau, n'en profite pas pour autant pour briser l'enchantement que la musique provoque chez sa compagne. C'est en silence qu'ils rejoignent la voiture et prennent le chemin du retour.

Un dernier verre avant de se quitter ? Et pourquoi pas ? La bicoque est jolie, son compagnon agréable, disert et passionnant. Il lui sert un whisky. Installés devant la cheminée, ils écoutent Billie Holiday, Ella Fitzgerald, Louis Armstrong. *The man I love, Summertime, Comes love…* Des thèmes archiconnus qui font toujours mouche. Faustine, devient fleur bleue. Ça lui fait tellement de bien d'être courtisée, admirée, écoutée avec respect. D'être importante pour une fois. Sait-elle vraiment au-devant de quoi elle va, lorsque Maxime, sans malice ou presque, propose de lui faire visiter sa maison ?

Très vite, Faustine a l'impression de violer l'intimité familiale. Mais Maxime est si fier de lui montrer la chambre de ses filles (comme elles sont jeunes encore !), qu'elle n'ose lui refuser son admiration. C'est lui-même qui a construit leurs lits. Il

aime travailler le bois, faire des tables, des chaises, des étagères. La salle de bains, à mi-étage, est dans un désordre indescriptible, la voyeuse ne dit rien, mais n'en pense pas moins. Ils arrivent enfin dans la pièce du couple, dont la baie vitrée est ouverte sur la nuit. Faustine s'en approche pour siroter son verre en contemplant la vue, retardant l'instant de vérité. Que va-t-il se passer ensuite ? Quelles conséquences pour ses actes ? Même si ce n'est qu'une aventure d'une nuit. Après tout, la dernière fois qu'elle a fait l'amour, c'était en mai dernier avec Bernard. Loin, si loin, et, comme le chante Brel, *il faut bien que le corps exulte.* L'abstinence, ça va cinq minutes, surtout à vingt ans.

Faustine ne pense pas être amoureuse de Maxime. Faut-il vraiment être amoureuse pour faire l'amour ? La jeune femme se dit parfois qu'après tout, c'est une gymnastique comme une autre. Ensuite de quoi, on prend une bonne douche et rien ne s'est passé. Le corps est une mécanique formidable, l'amour physique n'y laisse pas systématiquement des traces.

Pendant qu'il la bascule tout doucement sur le lit, et s'occupe à la dévêtir, Faustine observe du coin de l'œil un petit nécessaire à couture abandonné sur la table de nuit. La femme de Maxime a vite recousu quelque chose avant de boucler les bagages pour partir en vacances, avec leurs filles. Manifestement, elle n'est pas prévoyante. Et puis, il n'y a pas que la salle de bain qui est en désordre, le reste de la maison n'est pas très bien rangé non plus. Ça rassure Faustine de voir que « l'autre » a des défauts. Elle se sent moins coupable de lui emprunter son mari quelques heures. Oh, et après tout flûte ! s'il était si heureux que ça, il ne la tromperait pas ! Dans sa tête ça reste *pour quelques heures seulement*. Pas question d'aller plus loin.

Maxime commence par lui retirer ses bottes et ses chaussettes (Faustine, soudain intimidée, aurait bien aimé finir son whisky). Le pantalon suit, le pull avec. Faustine remarque le trouble de son presque-amant et ses mains qui tremblent alors qu'il lui dégrafe son soutien-gorge, puis fait glisser son slip, lentement, le long de ses jambes. Il reprend son souffle. Faustine sent qu'il est incroyablement ému. Elle se laisse admirer, il embrasse avec une tendresse infinie chaque parcelle de son corps, prolongeant le baiser jusqu'à son intimité. Quand il la cueille enfin, elle s'offre sans retenue et l'entraîne dans une danse infiniment sensuelle.

Envoûté, il s'abreuve à sa source, ne se lasse pas de la submerger de caresses, d'éprouver, admirer et louer la douceur de sa peau, la perfection de ses formes, la beauté de ses courbes. Faustine de son côté constate que *pour un vieux*, il est vraiment très bien foutu. Elle aime la toison de sa poitrine, épaisse juste comme il faut. Elle aime son torse puissant, ses hanches étroites et ses fesses musclées. Tout est beau chez lui, même le bijou de famille qui s'emboîte si parfaitement dans son écrin. Faustine, sans aller à l'acmé de son plaisir, s'exprime. Un peu plus que nécessaire peut-être, pour ne pas décevoir son partenaire. Ça ne l'empêche pas d'éprouver un intense bien-être. Dans ses bras, elle se sent belle, indubitablement femme.

Elle aimerait tellement que cet homme qui la couve, qui la couvre, lui déclare ce qu'elle perçoit intuitivement, lui crie qu'il l'aime. Elle le lui demande, des larmes dans les yeux, tant leur fusion l'émeut, et aussi parce que ces deux mots justifieraient partiellement sa conduite. Seul un amour sincère, pourrait l'absoudre. Mais, en dépit des gestes et des

regards qui proclament l'aveu, les mots ne suivent pas. Ainsi iront-ils, implicitement, au bout de leur nuit, s'aimant sans trêve jusqu'à l'aube. Au moment des adieux, reniant tous leurs serments précédents, Maxime implore Faustine de le revoir au moins une fois. Touchée par ses supplications, elle accepte.

À six heures du matin, la Renault 4L a beaucoup de peine à démarrer sur le parking de la MJC. Il a fallu gratter les vitres et Maxime, en pantoufles, vieux falzar et haut de pyjama sous un gilet léger, les yeux en berne (il dit en trou de bite), a beaucoup de peine à mettre la Gertrude (c'est son nom de voiture) de Faustine en route. Presque autant que de voir s'éloigner celle, qui l'a rendu si heureux cette nuit-là, qu'il admettra bientôt en être tombé éperdument amoureux.

Phéromones vs œstrogènes

Dormir une heure avant d'aller travailler. C'est une grande première pour Faustine qui, d'ordinaire, revendique haut et fort son quota de sommeil. Bizarrement, elle est tellement survoltée que ça se passe plutôt bien. Elle s'attendait à pire. Même si bosser comme d'habitude, tout en jouant les innocentes, requiert une certaine maîtrise de soi. Maman étant la seule confidente de Faustine, faute de concurrence valable, il est difficile pour la jeune femme de conserver son jardin secret fermé en permanence. Elle meurt autant d'envie de raconter son grand bonheur, que de le garder bien au chaud en elle. Mais cette fois, Faustine est stoïque. Elle s'impose de tenir le coup au moins vingt-quatre heures. Pendant ce temps, elle est sûre que personne ne pourra salir son bonheur ni la submerger de recommandations pragmatiques.

Parfois, au détour d'un mouvement, l'odeur de Maxime s'échappe, la prenant par surprise. L'émotion est si violente alors, que Faustine rit toute seule, cachée derrière sa machine à coudre. Elle a bien fait de ne pas se laver ce matin. La nuit se prolonge par sa mémoire olfactive ; que c'est bon ! Penchée sur son ouvrage elle se souvient. Il ne lui a peut-être pas dit : « Je t'aime », mais à un moment donné, elle ne l'a pas rêvé, il lui a murmuré : « *Jouis, mon amour* ». C'est

presque aussi important non ? Dans ses bras, son amant renaissait, animé, spontané. Cette nuit, il s’est vraiment dévoilé… jouisseur, esthète, libertin. Et cette moue de petit garçon, la main dans le bocal de friandises, tellement émouvante. Encore un souvenir qu’elle ne partagera pas avec ses petits-enfants, pense Faustine avec tendresse.

Vers 16 heures, la jeune amante sent ses yeux se fermer. Il est temps de rentrer ! Maman étant chez son coiffeur, il n’y a pas de témoin de sa désertion. Faustine ferme l’atelier, rejoint son nid. Un quart d’heure plus tard, elle entre en catalepsie.

Vendredi matin. Maman inaugure sa nouvelle coupe de cheveux. Aujourd’hui, on reçoit les représentants, à commencer par M. Durieux, qui opère dans la moitié sud de la France. Agnès, en charge de la partie nord, viendra plus tard. Tout au long de la journée, le carnet de commandes se remplit, les deux commis voyageurs ont été efficaces. Ils transmettent les appréciations des clients, qui ne tarissent pas d’éloges. Jolies formes de vanneries, judicieux choix des tissus, excellent rapport qualité-prix, ils sont ravis. Prochaine étape : la fête des mères, le dernier week-end de mai. Il va y avoir du boulot ! Au vu de ce qui les attend, maman se fait inviter par papa chez Roger Vergé, au Moulin de Mougins. Histoire de fêter leur succès et de prendre une petite avance sur les efforts à fournir. Quant à Faustine, sitôt rentrée chez elle, séance de maquillage, trois petits tours dans la garde-robe et… *avanti !* Dernière soirée avec Maxime.

Cette fois, elle le retrouve directement chez lui (faire attention que personne ne la voie entrer), où il s’est mis aux fourneaux. L’occasion pour Faustine de constater qu’il ne craint pas de mettre la main à la

pâte. Son omelette est délicieuse, accompagnée d'une salade (il sait faire la sauce !), et d'un coup de rouge. Après quoi les deux amoureux se retrouvent devant le feu à savourer du jazz. Rien ne doit gâcher cette ultime nuit. Faustine veut la vivre comme une fracture temporelle. Une dérogation. Un cadeau de la vie. Elle répète à Maxime qu'il n'est pas question pour elle de briser son ménage, d'enlever un père à ses enfants, de trahir une consœur. Pauvre cloche ! Pour ce dernier serment, il est bien trop tard. La trahison s'est mise en place, indéniablement, depuis leur premier regard au Pied Bleu. Va pour les autres fantasmes ! Maxime agrée, uniquement préoccupé par ce qui va suivre, puisqu'elle est venue jusqu'à lui. Et le miracle se reproduit comme deux jours auparavant. Une entente si parfaite qu'elle en est inexprimable. Au petit matin, Maxime s'étonne fasciné : « Qui es-tu Faustine, ange ou démon ? »

Une chose est sûre, il refuse désormais de s'arrêter là. Peu importent les risques, les conséquences, les dégâts. Il supplie (encore !) sa maîtresse de lui accorder un sursis. De le laisser décider quand le jeu s'arrêtera. Il la traite de sorcière, se plaint d'être envoûté. Pour un peu il la ferait brûler en place de Grève. À d'autres moments, au cours de cette longue nuit, il se sent piégé. Paniquant à l'idée de rompre le charme. Sans doute que si, à ce moment-là, Faustine lui avouait qu'elle n'a pas goûté au nirvana, tout en simulant le contraire, peut-être bien que l'enchantement aurait été rompu. Seulement voilà, Faustine a son sens de l'éthique. Une vraie femme, qui respecte son mâle, et sait à quel point il est vulnérable, ménage son orgueil. C'est tout. Une manière de faciliter les rapports. Mettre de l'huile dans des rouages fragiles. Alors, Faustine sourit, se

tait et accepte de venir au Pied Bleu, samedi prochain ; sans condition.

Au petit matin, elle accompagne Maxime à l'aéroport. Il monte chercher sa petite famille à Paris. Après des adieux tendrement pudiques, elle s'en retourne chez elle, la tête farcie de questions. Qu'est-ce qu'elle est en train de faire ? Où est le bien ? Où est le mal ? Comment ça va finir tout ça ? À supposer qu'ils poursuivent leur relation, vont-ils pouvoir la garder secrète ? Éviter le scandale, les ravages ?

Allons, Faustine ! Pourquoi te tourmenter ? Le soleil brille, tu viens de passer une nuit extraordinaire, tu es jeune, jolie, libre, et ce n'est pas toi qui prends les risques ! Laisse-le donc assumer la responsabilité de votre histoire. Tu penseras aux choses sérieuses plus tard. Vois la nature qui sort de l'hiver, la mer qui moutonne et le printemps qui pointe, à grandes envolées de mistral. N'est-ce pas fabuleux tout ça ? Ça oui, c'est formidable, se dit Faustine en entrant dans sa boulangerie préférée.

– Six croissants s'il vous plaît !

Dès le lundi suivant, sans quitter des yeux la longue bande de tissu qui défile sous ses doigts, Faustine se renseigne :

– Maman, c'est puni par la loi de sortir avec un homme marié ?

– Pas que je sache. Ni de rentrer non plus. C'était bien ?

Wouah ! Là, maman a marqué un (gros) point. Faustine est épatée par sa largesse d'esprit. Elle aurait pu penser pourtant qu'en tant que femme mariée elle-même, elle aurait éprouvé une certaine empathie pour l'épouse trompée, mais non. Faustine répond donc :

– Euh, oui.

– C’était donc ça, ces silences, ces rires sous cape et ces téléphones ? C’est le gérant du Pied Bleu, n’est-ce pas ? Il a des enfants ?

– Oui, c’est lui, et oui, il a deux enfants.

– Je te préviens juste de deux choses, fifille.

– Lesquelles ?

– Amuse-toi comme tu veux, aussi longtemps que ça te plaira. Sache seulement que, malgré ce qu’on prétend, il est très rare qu’un père de famille divorce. S’il le faisait quand même, reconstruire un couple sur les cendres du précédent est loin d’être évident. Même dans un cas de divorce *réussi*, il subsistera un problème de confiance entre vous. Le fait qu’il ait divorcé pour toi, ressortira un jour ou l’autre. Soit il te le fera payer d’une manière ou d’une autre, soit tu craindras qu’il te remplace par une plus jeune dès que tu mettras quelques rides.

– Je comprends, mais rassure-toi, nous n’en sommes pas encore là, maman ! Pour moi, il est hors de question qu’il divorce. Nous nous apprécions beaucoup, c’est tout.

– Essaie quand même de garder la tête froide, fillette, si tu ne veux pas trop souffrir.

Samedi soir au Pied Bleu, Faustine débute dans l’apprentissage de son rôle de maîtresse clandestine. Elle regarde à peine Maxime, et pour donner le change aux autres musiciens, va s’asseoir d’entrée à côté d’un vieux beau qui est venu tout seul, manifestement en quête d’aventure. Une qui n’est pas dupe, c’est Nathalie (la fille du pianiste), qui lui fait comprendre à la pause qu’elle a tout deviné. Très vite, les deux jeunes femmes deviennent de parfaites complices. Nathalie explique à mots couverts à Faustine que son papa vit la même situation, ayant été jusqu’à installer sa maîtresse dans un studio à deux

pas d'ici. « Elle n'est pas venue ce soir, mais si tu veux on ira lui rendre visite samedi prochain ».

Après la soirée, Faustine sortie première du Pied Bleu, attend Maxime dans l'encoignure d'une maison voisine. Elle espère avoir le temps de l'embrasser, avant de rentrer à Grasse. Pas de galipettes ce soir, c'est le batteur qui ferme la boutique. Maxime promet une solution pour la prochaine fois, il a sa petite idée. Peu importe, en attendant ils se retrouveront, si Faustine est d'accord, du côté de Saint-Jeannet le mercredi suivant. Maxime a encore le temps de dire à la jeune femme à quel point elle lui a manqué ces derniers jours. Sans cesse, il pense à elle, elle hante ses jours comme ses nuits, il doit se retenir de hurler son nom quand il remplit ce qui est devenu un *devoir* conjugal. Désormais, il vit chaque minute dans l'attente de leurs prochaines retrouvailles. Il la quitte en lui donnant une adresse où lui envoyer du courrier. Écris-moi…

Personnel et confidentiel

Il y a la morale, la bonne volonté, l’intégrité et puis, il y a la jeunesse, la vie, les sentiments, l’insolence et l’esprit frondeur. Faustine n’est pas à l’abri des contradictions paradoxales. Et puis, des deux, ce n’est pas à elle d’être la plus raisonnable, n’est-ce pas ? Comment ne pas se laisser séduire ? Maxime est à la fois un artiste talentueux, un bûcheur infatigable, un bricoleur de génie, un aficionado du système D, non dénué d’humour et d’espièglerie. Faustine, dans son genre, n’a pas froid aux yeux et apprécie toutes les astuces permettant d’agrémenter la vie. Les subterfuges, combines et stratagèmes divers qui requièrent un peu de jugeote et de malice, elle adore ça. Dans une France qui clame : « On n’a pas de pétrole, mais on a des idées… » et qui applaudira le dix mars suivant l’évasion spectaculaire d’Albert Spiaggiari du palais de justice de Nice, elle n’est pas la seule à préférer les voleurs aux gendarmes.

En outre, la pomme n’est pas tombée loin de l’arbre. Un jour, Faustine apprendra que sa très chère maman, à une certaine époque, s’était spécialisée dans le cambriolage de villas, avec son mari et leur meilleur ami. Le trio, dont les deux garçons s’étaient formés dans un cirque, opérait sans effraction. Souples et filiformes, les coquins passaient partout.

Les propriétaires dépouillés, mettant des lustres avant de réaliser qu'il leur manquait des billes (et donc de porter plainte), le trio sévira plusieurs mois en toute sérénité. Quand il sera pris, parce que tout finit par arriver, maman ne devra qu'à sa grossesse de ne pas écoper de plusieurs mois de prison ferme. La mention « née en prison » aurait tout de même fait tache sur le curriculum vitae de Faustine ! Son père n'aura pas cette chance, qui sera condamné (mais prendra la fuite au Canada). Avec un tel pedigree, il n'est pas impossible que Faustine ait, sans le savoir, hérité de quelque gène facétieux ainsi que d'un sens moral relativement élastique. À l'occasion, elle ferait bien de se lancer dans l'étude de la psychogénéalogie afin de comprendre le pourquoi du comment.

En attendant, quand elle retrouve Maxime au Pied Bleu, Faustine applaudit (mentalement) lorsqu'il lui raconte qu'il a retardé les aiguilles du réveil posé sur sa table de nuit, et qu'ils ont deux bonnes heures devant eux. Un autre samedi, après la soirée, Maxime lui demande de fermer les yeux et la guide à travers les ruelles du vieux Cagnes, jusqu'à une ravissante petite maison, habillée de glycine. Il sort une clé de sa poche et y entre sans façon. Faustine s'étonne :

— Tu la tiens d'où cette clé ?

— De ma belle-mère. Elle fait le ménage ici. Je me suis procuré un double de ses clés à toutes fins utiles. Sympa hein ?

Maxime l'appelle *la maison suisse.* Les propriétaires sont des Genevois qui y mettent rarement les pieds. C'est un logis superbe, incroyablement luxueux, joliment décoré. Faustine trouve l'aventure terriblement excitante et romantique. Elle aime imaginer qu'elle est chez elle, pendant ces heures volées.

Qui veut voyager loin marche à l'ombre ! Maxime prend l'habitude d'assurer ses arrières. Il laisse toujours, sur le siège avant de sa voiture, un paquet de biscuits et un journal. Cela lui permet de justifier une éventuelle sortie, pour le cas où son épouse lui ferait *la surprise* de venir à sa rencontre en taxi. De plus, comme elle s'assure tous les soirs qu'il n'a pas dépassé le kilométrage effectif entre son bureau et leur domicile, il débranche systématiquement les fils du compteur. Pas de comptes à rendre, pas d'explications, pas de mensonges.

Les deux amants ne manquent pas de ressources pour se voir à la sauvette. Au moins une fois par semaine, ils déjeunent ensemble. À Tourrettes-sur-Loup, ou dans les bois de Saint-Jeannet. Quand il fait assez chaud pour pique-niquer Faustine prépare une salade de pommes de terre, agrémentée d'un morceau de fromage. Elle sera suivie d'une amandine en guise de dessert. Cette dernière, délicieuse tartelette aux amandes et à la confiture, devient très vite incontournable. Que ce soit dans l'un ou l'autre endroit, les amoureux trouvent toujours un sous-bois ou un terrain dégagé, à l'abri des regards, avec le soleil comme seul témoin de leurs ébats.

Il arrive que Maxime soit envoyé dans la succursale de Montpellier pour une journée. Au lieu de prendre l'avion du soir, comme il le laisse entendre chez lui, il rejoint Faustine à la Marigarde et passe la nuit chez elle. Elle se fait une fête, alors, de lui préparer une dînette. Tenir un homme par l'estomac est un adage qui n'est pas tombé dans l'oreille d'une sourde. Le lendemain, exténué, comblé et avide de recommencer, Maxime repart à l'aube. ♬ *Ça plane pour moi* ♬ , chante Plastic Bertrand.

Bien entendu, le samedi soir est consacré au jazz.

Faustine et Nathalie s'en donnent à cœur joie au Pied Bleu. Sirotant la sangria maison à volonté (un peu trop peut-être), dansant des be-bops endiablés au premier étage avec d'autres jeunes passionnés, interrompant parfois la soirée par une visite à Valérie, la maîtresse du pianiste. Valérie, qui, moins passionnée de musique que ses deux complices, préfère attendre son amant chez elle. Elle se déplace depuis Marseille pour le voir deux heures par semaine, voilà qui laisse Faustine pantoise. Le plus marrant c'est que pendant que le pianiste retrouve Valérie en ville, il prête sa propre clé à Faustine et Maxime. Architecte de métier, il possède une magnifique maison sur le toit de laquelle il a fait aménager une piscine. La chambre d'amis ouvre dessus. Devinez qui profite des joies d'une baignade au clair de lune ?

Comme il le lui a demandé, Faustine écrit à Maxime plusieurs fois par semaine. Elle envoie les enveloppes libellées « Personnel et confidentiel » directement à son bureau, sûre qu'aucune secrétaire ne se permettra de les ouvrir. Maxime répond dès que son travail lui en laisse le loisir. Il écrit bien. Il aime cela, et très bientôt sa relation avec Faustine s'enrichit de ces échanges épistolaires. À des missives souvent courtes et efficaces, Faustine répond par des romans-fleuves. Se risque-t-il à élaborer des poèmes à la Prévert, elle répond *à la manière de* Baudelaire. Presque chaque soir, une missive attend la jeune femme dans sa boîte aux lettres. Au papier elle confie tout. Ses craintes pour leur non-avenir, ses coups de gueule, ses passions, ses questionnements. Elle partage les livres qu'elle lit ; en ce moment *E=mc2* de Patrick Cauvin (alias Claude Klotz), qu'elle vient de découvrir. Il s'en amuse et lui propose Hervé Bazin :

Qui j'ose aimer, *Le Matrimoine*. Elle fait connaissance avec la vraie misogynie, qu'elle devine mais ne démasquera que bien plus tard. En attendant elle se révolte. Prétend qu'elle ne deviendra jamais, au grand jamais, la *mèragosses* tant méprisée de Bazin (et des autres). Elle saura rester, elle, envers et contre toutes, une compagne, une maîtresse, une complice. Lui se moque : « Tant qu'il t'arrivera de lire *Nous deux* ou *Confidence*, tu ne vaudras pas mieux que la Germaine modèle courant, la ménagère de moins de cinquante ans ». Elle rétorque avec des arguments tirés de *Cosmopolitan,* qu'il a vite fait de démolir en riant. Elle oublie qu'il a quinze ans d'avance sur elle en matière de cynisme !

Jusqu'au jour où elle tombe sur le dernier Benoîte Groult : *Ainsi soit-elle*. Elle lui en fera sacrément baver avec celui-là. Pendant des semaines et des semaines, lui demandant des comptes à lui, comme s'il portait sur les épaules l'entier de la duperie masculine, depuis que l'homme marche sur deux pattes. Il se défend comme un beau diable, démolissant une par une les assertions de son joli procureur. Il n'empêche ; ils apprennent à se connaître, à se construire, pire, ils s'attachent, lentement mais sûrement. Avec cette différence que si lui est encore aveuglé par ses hormones, elle pense déjà mariage, famille et *home sweet home*. Nonobstant ce léger détail, il prétend qu'elle le rend meilleur, qu'elle lui donne envie de se surpasser, *et cetera desunt.*

Avril à Paris

– Début avril je monte à Paris pour le boulot, tu veux venir avec moi ?

Faustine est ivre de joie. C'est son tout premier voyage en avion ! Pour une fois maman a donné son feu vert sans objecter. À l'atelier, les commandes sont assurées, et l'entre-deux saisons s'annonce plutôt calme. Que Faustine en profite. Sitôt sa journée terminée, la jeune femme se rue à la maison. Elle complète son léger bagage, accorde un soin particulier à sa toilette ainsi qu'à son maquillage et « en avant toute ! » dans sa petite auto, direction l'aéroport Nice-Côte d'Azur. Maxime lui a conseillé de se poser sur le parking longue durée, c'est le moins cher. Quand elle y arrive, elle a de la chance, il reste des places. L'aérogare n'est pas si loin que ça, renonçant à attendre la navette, elle franchit la distance à pied. Tous les deux mètres elle rigole et se dit : « J'arrive pas à y croire, je vais prendre l'avion ! ». Bien entendu, une fois sur place, quand elle retrouve Maxime, elle fait sa grande qui en a vu d'autres, et baisse son enthousiasme d'un ton. Son ami n'est pas dupe, mais évite de se moquer, il aime bien sa spontanéité et accompagne d'autant plus volontiers Faustine dans ses découvertes qu'il en est l'instigateur.

Première (légère) déception : il faut cheminer sur

le tarmac jusqu'à l'avion, puis grimper les marches. Ça se mérite ! Faustine pensait ce temps-là révolu. Les films n'étaient-ils pas en noir et blanc où l'on voyait des célébrités descendre jusqu'au tapis rouge ? À l'arrivée cependant, le salut et le sourire de l'hôtesse récompensent son effort. Comment font-elles pour répéter cent soixante-quinze fois la même chose en gardant ce visage aimable ? Installée près du hublot, Faustine, fébrile, observe les bagagistes qui font des prouesses au-dehors. Côté couloir, la Caravelle d'Air Inter accueille en continu le flot de passagers dont elle s'apprête à partager le sort. Pendant que l'avion, en bout de piste, attend l'autorisation de décoller, l'hôtesse y va de son petit laïus au milieu de l'indifférence générale. Faustine écoute, c'est son baptême de l'air tout de même ! À Nice, la piste a été construite dans une zone partiellement gagnée sur la mer, que l'avion survolera un court instant, avant de remonter vers le nord. Cela justifie les démonstrations concernant les gilets de sauvetage en plus des masques à oxygène. Faustine regarde, fascinée, serrant très fort la main de son amant, au moment du décollage. Waouh ! Comme elle aime cette accélération, le cœur qui descend dans l'estomac, le saut dans l'espace qui fait soudain sentir le vide sous la carlingue. On devient oiseau, c'est magique ! Faustine admire sans réserve le spectacle offert par la Baie des Anges, la large embouchure du Var et l'arrière-pays niçois. Elle se retient d'applaudir ; se donne une contenance en allumant une cigarette. L'hôtesse passe, propose un choix de boissons. Encore un cadeau ! Décidément, on sait vivre dans ces avions ! Plus tard, Faustine visite les toilettes. Comme elles sont astucieusement agencées ! On n'arrête pas le génie humain, pense-t-elle, en

inspectant tout ce qui peut l'être.

Ils se sont posés à Orly Sud en un rien de temps. Maxime, un peu fatigué ce soir, a préféré prendre un taxi plutôt que la navette qui relie Orly à l'Esplanade des Invalides. Le chauffeur les laisse place Saint-Michel, devant la fameuse fontaine. Max a réservé à l'hôtel d'Albe, situé à l'angle des rues de la Harpe et de la Huchette. Il y a ses habitudes. C'est un très beau bâtiment, un peu rustique, comme il les apprécie. Les chambres sont spacieuses, la tuyauterie est bien un peu bavarde mais l'isolation reste correcte et le service impeccable. Le temps qu'il s'inscrive et récupère les clés de la chambre, il demande à Faustine de l'attendre dehors. Discrétion oblige. Il montera leurs deux bagages, puis viendra la chercher quand la voie sera libre. Faustine s'installe sur une borne devant l'hôtel. Aussitôt un jeune homme l'aborde, lui proposant un café. Malgré son refus poli, elle a quelque peine à s'en débarrasser. Elle supplie mentalement Maxime de faire vite. Enfin il arrive, la soirée peut commencer ! Tout d'abord, il veut lui montrer leur chambre. Manque de bol, la taulière veille au grain et déserte son comptoir pile au moment où Faustine se lance dans l'escalier. « Bonsoir mademoiselle ! » lance-t-elle tonitruante et sévère. Faustine murmure un « bonsoir » timide, en évitant son regard, et monte en courant.

Max emmène son amie dîner C*hez Pop Hot,* un minuscule bistro, ouvert depuis peu, où l'on sert des côtes de bœuf *comac* ! Assis au bar, le couple a quasiment le nez sur la viande qui grésille ; c'est dire s'il profite à fond de tous les parfums. Coup de rouge, côte de bœuf, patate au four, p'tite salade verte et, enfin, tarte tatin à se relever la nuit. Au moment de la digestion, Faustine est rattrapée par la fatigue. Les

émotions de la journée, son premier voyage en avion, ont eu raison d'elle. Heureusement, le trajet de retour jusqu'à leur lit est court. En passant devant le Caveau de la Huchette, Maxime guigne sur le programme, pour voir qui joue demain soir, puis ils vont se coucher sans demander leur reste. Cette fois, le gardien ne prête aucune attention à la jeune clandestine, qui se glisse dans les draps, illico. Un gros câlin célèbre leur première nuit parisienne ; ils s'endorment entrelacés !

Le lendemain, dès six heures Maxime se lève pour aller au boulot. Faustine n'étant pas du genre à laisser son homme partir tout seul, le suit (elle a faim !). Ensemble, ils vont prendre leur petit déjeuner au Notre-Dame, plus bas sur les quais. Deux tartines beurrées et une piscine de café. Puis, après avoir fixé un rendez-vous à dix-huit heures, Maxime rejoint la première station de métro. Il en a expliqué le fonctionnement à Faustine dans les grandes lignes, mais bien sûr, elle n'a pas écouté, trop occupée à le regarder lui (une habitude qui lui posera quelques légers problèmes à l'avenir). À sept heures, Faustine, abandonnée à elle-même devant la Fontaine Saint-Michel désertée, hésite sur la direction à prendre.

Beaucoup plus tard, la jeune femme transpire dans ses belles bottes, trop chaudes pour la saison. Elle a commencé par faire le tour du quartier, marchant entre les flaques laissées par les éboueurs, seuls travailleurs dehors à cette heure indue. Après leur passage, les trottoirs sentent bon le propre. L'eau profite aux herbettes qui poussent entre les pavés. Comme elles, Faustine lève la tête à la recherche du ciel et du soleil. Nez au vent, elle admire le haut des bâtiments aux architectures sobres. Immeubles haussmanniens, balcons en fer forgé, les verrières surtout. Ateliers d'artistes ? Elle s'imagine,

bourgeoise, vivant dans ces appartements, ces maisons, ces hôtels particuliers. Elle aimerait bien savoir ce qui se trame derrière les portes fermées, qui sont ces humains, quelle est leur histoire ; comment se sent-on quand on vit dans un si bel édifice ? Des gens lui passent devant, appuient sur un bouton. Une porte s’ouvre, sous un porche imposant, débouchant sur l’ombre d’un mystérieux corridor. Dans le fond, un rai de lumière ; elle a juste le temps d’entrevoir une porte vitrée, un jardin, des fleurs, des orangers en pot… en plein cœur de Paris !

Faustine commence par suivre les quais de la Seine. Elle traverse un pont superbe (Alexandre III, dit le panneau). La voilà rue de Rivoli. Elle entre dans un magasin estampillé BHV (Maxime lui dira : « C’est le *Bazar de l’Hôtel de Ville*, une des plus vieilles quincailleries de Paris »). Faustine inspecte tous les rayons, s’attardant un bon moment dans celui des articles de cuisine. Ensuite, changeant carrément de direction, elle poursuit jusqu’à la Place de la Concorde, puis remonte les Champs Élysées en direction de l’Arc de Triomphe qu’elle aperçoit au loin. Là, elle veut traverser, direct, en dépit des voitures. Ça se passe bien jusqu’au milieu du rond point, mais tout à coup, les conducteurs se mettent à klaxonner tous en même temps. Elle ne triomphe plus du tout la Faustine, qui ne peut ni avancer ni reculer. Enfin, un chauffeur un peu plus tolérant freine, pour se débarrasser d’elle sans doute, et elle se retrouve saine et sauve sous l’Arche. Alors qu’elle admire la tombe du soldat inconnu, un touriste chinois qui a tout vu de son périple lui dit : « Ti dois plendle le passage soutellain, là-bas… »

Au retour, quai de la Mégisserie, elle se promène dans un marché empli d’oiseaux, d’animaux et de

fleurs. Maintenant il y a du monde partout. Les magasins se remplissent, les premiers touristes *clic-claquent-kodakent* à qui mieux mieux. Elle se perd deux ou trois fois, tourne en rond avant de se retrouver devant l'hôtel, épuisée, affamée. Prévenue par Maxime qu'ils sortiront tard ce soir, elle monte dans leur chambre faire une longue sieste réparatrice. Elle se passera de manger ; ses moyens se limitent à quelques paquets de cigarettes et sa paie n'a pas suffi à rembourser son billet d'avion. Heureusement, Maxime lui a fait crédit. Ce n'est pas qu'il refuse de l'inviter, mais il ne faudrait pas que sa femme constate un trou trop important dans leurs comptes. Un peu avant dix-sept heures, Faustine se réveille en sursaut, se refait une beauté, puis attend son amant qui ne tarde pas à rentrer. Dès qu'il s'est rafraîchi à son tour, ils ressortent.

Que de peuple dans la rue ! Comparé à Grasse où tout est désert après sept heures du soir, Paris ne dort jamais. Ils remontent le Boul'Mich jusqu'au boulevard Saint-Germain, puis redescendent de l'autre côté. Cette fois, Maxime l'introduit dans un univers prodigieux : Gibert Jeune et Gibert Joseph. Les deux librairies les plus importantes. Faustine ne sait plus où donner de la tête. Elle nage dans les livres à perte de vue, à ne plus savoir qu'en faire. Des piles d'ouvrages neufs surmontées de leurs copies, d'occasion cette fois. Quel bel exemple de gestion intelligente ! Faustine ne sait plus où, mais son œil a surpris dans une petite pièce, un homme vidant une valise entière de livres sur une table. Il était sans doute en train de les vendre. Pourquoi est-ce qu'on ne fait pas ainsi partout ? Fascinée, la jeune femme parcourt tous les rayons, touche à tout, ouvre les volumes, respire les encres, les reliures, les colles,

regarde, admire ces gens qui ont la chance de vivre ici, d'y venir tous les jours, si tel est leur bon plaisir. Un jour, elle sera riche, un jour elle vivra ici, un jour elle s'achètera *tous* les livres dont elle aura envie !

Vers 20 heures, tous les magasins ferment. Il est temps d'aller se sustenter. Maxime a décidé de montrer le mythique Café Procope à sa jeune amie. C'est le plus ancien de Paris (1686), un rendez-vous d'intellectuels, philosophes, écrivains et poètes. Rousseau, Verlaine et Diderot, entre autres, l'ont fréquenté. Maxime s'y sent un peu chez lui ; après tout, c'est un Arménien qui a fondé l'établissement ! Faustine est épatée, quel endroit superbe ! Des banquettes confortables, des miroirs et des dorures partout, ainsi qu'un plateau de fruits de mer dont elle se souviendra d'autant plus que c'est encore une *première* pour elle. Pendant tout leur dîner, elle raconte sa journée à Maxime ; ses découvertes et ses émerveillements. Elle y met un tel enthousiasme qu'il se surprend à redécouvrir sa ville à travers les yeux de sa compagne. Quand ils s'en vont, c'est pour se diriger vers le Marais. Encore un quartier de Paris fascinant. Ce soir, Maxime veut montrer à Faustine un endroit très particulier, le Petit Opportun, rue des Lavandières de Sainte-Opportune. Il a pris sa clarinette. Il devance son amie dans les escaliers très raides qui mènent à la cave. En bas, quelques poufs (des sièges, pas des nanas), pas mal de monde et un petit quatuor : contrebasse, batterie, guitare, saxo. Les musicos sont sympas, la musique et bonne, l'assistance généreuse en applaudissements. Maxime s'éclate. Il est plus de minuit quand ils rentrent à l'hôtel bras-dessus, bras-dessous. Cette nuit, les ressorts du sommier chanteront pour nos amants la mélodie de l'amour heureux, et Faustine, jazz, huîtres

ou champagne ? rencontrera enfin l'acmé de son plaisir.

Les deux jours suivants, la jeune femme poursuit sa découverte de la capitale. À force de fouler le sol de cette ville, si belle, si riche d'histoire et de culture, elle le sent vibrer sous ses pieds, comme un cœur qui palpite. Elle préfère (de loin !) les grands magasins aux musées, et les singes du jardin des Plantes à celui de l'Élysée.

Après l'effort, le réconfort. Les soirées seront, comme de bien entendu, saturées de bonne bouffe et de jazz. Maxime lui présentera encore le Caveau de la Huchette (avec Ignace, son célèbre barman), le Slow Club, ainsi que le Petit Journal Saint-Michel. Ils n'y restent pas très longtemps, mais ils y reviendront, promet l'amant. Il y a encore tant à voir et à explorer ! Au terme de son escapade, Faustine est radieuse, comblée par ces cinq journées débordantes de nouveautés, autant que par ces quatre nuits passionnées. Il est temps de remettre les pieds sur terre.

Perte de contrôle

– Mesdames et messieurs, nous abordons notre descente sur l’aéroport de Nice Côte-d’Azur, la température au sol est de 16° Celsius, le vent sud-sud-est fort à modéré. Le commandant de bord et son équipage vous remercient d’avoir choisi Air Inter et vous souhaitent un agréable séjour à Nice. Veuillez vous assurer de n’avoir rien oublié dans votre compartiment à bagages ou sur votre siège.

Faustine et Maxime, munis de leurs seuls bagages à main suivent, à la queue leu leu, le flot des passagers. Avant de sortir de la travée, Maxime a embrassé sa compagne et murmuré un « à bientôt ? » dans le creux de son oreille. Puis elle l’a laissé prendre les devants, attendant que plusieurs passagers les séparent. Dans la navette ils font semblant de ne pas se connaître et dans le terminal Faustine se dépêche de traverser, baissant la tête, se faisant transparente, pour le cas où l’Épouse serait venue inopinément attendre son mari.

En récupérant sa voiture quelques minutes plus tard, Faustine ressent un certain vertige. La vision de ce qui l’attend, si elle continue dans cette voie, s’impose soudain. Marcher à l’ombre. Se cacher, toujours et partout. Dans les aéroports, les avions, les hôtels, les restaurants. Invariablement, elle sera la *salope*, la *créature*, la *voleuse*, *l’autre*. Interdits la

lumière, les éclats de rire, le bonheur honnête, mais pas que. Oubliés en vrac les envies de maternité, les vacances en famille, la crèche de Noël, les colliers de nouilles de la fête des mères. Tout cela sachant que le moment de répudiation venu (des rides, une peau moins ferme, un ventre moins plat, des seins qui tombent), il sera trop tard. N'est-ce pas un peu cher payer quelques moments de plaisir, pris à la sauvette ? Pour couronner le tout, Faustine sent qu'elle est en train de s'attacher. Il est temps de se reprendre en main. Toute à ses rêveries, elle ne voit pas le camion qui lui coupe la route. Pour l'éviter, le coup de frein est brutal, longtemps elle tremble comme une feuille sur le bas côté, étonnée d'être encore en vie. Il ne lui en faut pas plus pour qu'elle décide, en embrayant, d'éviter toute décision immédiate. Elle se bornera à vivre l'instant présent, dans le souvenir des heures enchantées qu'elle vient de connaître à Paris. Demain est un autre jour.

Côté cour, les deux semaines qui suivent sont bien occupées. Les commandes de la fête des mères étant livrées, il s'agit désormais d'honorer celles de l'été. Côté jardin, entre Faustine et son amoureux la routine reprend. Trois ou quatre échanges de lettres, un cinq-à-sept impromptu, et le samedi soir au Pied Bleu, quand la voie est libre. Le premier mai prochain, on fête *lou Mai* dans le vieux Cagnes. Maxime propose à Faustine d'y venir. Il y aura de la musique partout, on dansera, on mangera dans la rue, il faut absolument que Faustine voie ça ! Qu'elle vienne accompagnée, impérativement, afin de ne pas éveiller les soupçons de Madame. Faustine va y réfléchir, se trouver un *faux* chevalier servant.

Une nuit, Faustine dort profondément quand un tic-tic-tic continu au carreau de sa chambre la

réveille. Un insecte ? Un oiseau ? Nue, intriguée, elle allume sa lampe de chevet. Le temps d'entrevoir une forme, vite, elle éteint, se recouvre de son drap ! Ce n'est pas un animal, c'est José, son voisin de palier, agile comme un singe malgré sa cinquantaine bien sonnée, qui est passé de sa fenêtre à celle de la jeune femme, dont les volets sont restés exceptionnellement ouverts. Il est assis sur le large rebord. Faustine, drapée dans son drap de lit, furieuse, se rapproche.

– Ça va pas la tête ! Tu m'as fait peur, qu'est-ce que tu veux ?

– Ouvre ! Je dois te parler.

– Jamais de la vie ! Tu peux me parler d'ici, je t'entends très bien !

– Non, ouvre ! j'ai quelque chose d'important à te dire.

Faustine pressent qu'elle ne doit surtout pas obtempérer. Elle réfléchit à toute allure, ce qui n'est pas facile quand on sort des bras de Morphée et qu'on a très envie d'y retourner. Enfin, jaillit l'idée salvatrice :

– Écoute, je veux bien t'ouvrir, mais fais le tour et passe par la porte, c'est plus pratique. Retrouve-moi de l'autre côté.

José s'exécute. Sitôt qu'il a quitté le rebord de sa fenêtre, Faustine ferme ses volets, puis rejoint sa porte d'entrée. Celle-ci est composée de deux parties : une porte vitrée, ouvrant sur le studio, puis une autre en solide persienne donnant sur l'extérieur. Elle ouvre la première, se garde bien de faire pareil avec l'autre qu'elle sait verrouillée à double tour.

– Franchement, José, tu t'imaginais que j'allais coucher avec toi ?

– Ben… oui !

– Mais tu sais bien que j'ai quelqu'un dans ma vie,

non ?

– Et alors ?

– Alors ? Alors tu vas retourner gentiment chez toi, te recoucher auprès de Magali, et m’oublier, sinon je hurle et je réveille tout le quartier, ta femme en premier, c’est clair ?

– …

– Bonne nuit, José !

Le premier mai, Faustine se fait accompagner par Pascal, un copain rencontré au Pied Bleu, qu’elle reconduit souvent chez lui, dans les faubourgs de Cannes. Faustine étant pour l’instant la seule de son petit groupe d’amis à posséder permis et voiture, elle officie fréquemment comme taxi. Elle aime tellement conduire qu’il lui arrive d’emmener des auto-stoppeurs jusqu’à leur domicile. Au château (dans le vieux Cagnes), ils retrouvent Nathalie et son pote Dominique venus à pied de leur côté. Le quatuor rejoint la rue de Maxime où des tables sont dressées pour le banquet du soir. Un orchestre sur son estrade invite à la danse. Juste en face, Maxime est assis sur les marches de sa maison, sa femme, Hélène, à ses côtés. Nathalie salue tout le monde, qu’elle connaît bien ; Faustine, de loin, opine du chef tout en s’accrochant à Pascal. Elle se met à danser langoureusement, offrant l’image d’une relation torride. Au bout d’un moment, elle demande à Pascal d’inviter Hélène. Celui-ci s’exécute et, pendant ce temps, Faustine, l’air de rien, s’approche de Maxime. Or, au moment où elle va l’inviter, une farandole fait irruption sur la petite place, prend la main de Nathalie, celle de Faustine et les entraînent dans une course folle.

♪♫♪ *Emportée par la foule* ♫♫♪ Faustine est bien obligée de suivre. Bien vite, elle arrive tout en haut du

village, essoufflée, au bord de l'évanouissement. La voyant trébucher, le groupe la lâche, elle tombe par terre, étourdie. Trois secouristes la récupèrent, l'éloignent de la cohue et l'étendent sur une couverture à l'ombre d'une tonnelle. Faustine tente de reprendre son souffle. Maxime, apparaissant soudain, demande aux sauveteurs ce qui se passe, et, en attendant que ceux-ci lui répondent, glisse à l'oreille de sa maîtresse :

– Rejoins-moi à la maison suisse dans cinq minutes !

Puis il s'en va. La jeune femme reprenant ses esprits, s'esquive. Quelques secondes plus tard, la porte familière s'ouvre sur son amant. Dehors, la musique, la foule, la frénésie, la poussière, la chaleur intense. Dedans la fraîcheur, le calme, le silence, brisé seulement par leurs soupirs. Ils sont si bien, si heureux que le temps n'existe plus. Ce n'est que deux heures plus tard qu'ils reviennent à la raison. Vite ma culotte ! Vite ma chemise ! Adieu ma mie, mon tendre amour. Sors d'abord, je te suis, je refermerai derrière toi.

Quand Faustine quitte le havre de paix, elle est happée par le bruit, la chaleur, l'excitation ambiante. Sonnée, elle monte sur la place du château, à la recherche de ses amis. Ils sont là-bas. Du plus loin qu'ils l'aperçoivent, ils accourent vers elle.

– T'étais où, bon Dieu ? On t'a cherchée partout !

– Ben, occupée.

– Non mais t'es complètement folle ! Hélène vient juste de repartir, elle a parcouru tout le village pendant deux heures à la recherche de Maxime. On a eu toutes les peines du monde à la calmer. Elle tenait les filles, Anaïs et Daphné, par la main, elles pleuraient toutes les trois, c'est la cata, tu t'rends pas

compte. Vous êtes inconscients !

Maintenant, c'est sûr, elle se doute qu'il y a anguille sous roche. Si elle te voit elle te tue !

– C'est bon, j'ai compris. Allez, on fout le camp !

Et le quatuor de filer vers le parking de la MJC. Une heure plus tard, Faustine, qui a ramené chacun chez soi, se rince la tête à l'eau froide. Ce qu'elle voit dans son miroir n'est pas vraiment beau. Rien que d'imaginer cette pauvre femme en larmes, traînant ses deux gamines derrière elle, à la recherche de leur père, son époux… c'est moche, c'est très, très moche. Il faut que ça cesse, et vite ! Faustine, épuisée par toutes ces émotions, termine son week-end au lit, prostrée. Heureusement, à son âge on récupère vite. Lundi matin déjà la vie lui semble moins sinistre. Elle se réjouit de retourner au boulot, histoire de renouer avec la vraie vie.

Chez Muller & Cie, décorateur en vannerie, les affaires sont florissantes, au point que papa accorde à sa fille une prime substantielle. Faustine peut désormais s'offrir le téléviseur de ses rêves. Est-ce le printemps ? Tout le monde est joyeux en ce moment, et le concerto pour clarinette K 622 de Mozart, que Stéphane prépare pour le concours d'entrée du Conservatoire de Grasse, ne doit pas être étranger à la chose.

Le même soir, Faustine, dans l'unique magasin de radios & télévisions de Grasse, choisit une bonne occase, aidée par Jean-Claude, le patron. L'appareil étant un modèle assez lourd, il passera chez elle après la fermeture, pour l'installer. Il n'est pas vraiment séduisant, constate Faustine, mais quel beau sourire.

Ne me quitte pas…

– Et voilà, bougez l'antenne encore un peu !

– Comme ça ?

– Non, plus vers la droite. Stop ! c'est parfait !

– Formidable ! Merci ! Il ne me reste plus qu'à m'acheter le programme TV et fini les soirées ennuyeuses à mourir !

– Oui, mais ne vous faites pas trop d'illusions, quand même : d'ici vous ne capterez que deux chaînes et, si par miracle le ciel est clair, peut-être Télé Monte-Carlo.

– C'est déjà trois cents pour cent de plus, comparé à avant. Je vous sers un verre ?

– Ce n'est pas de refus !

Faustine écoute Jean-Claude, le propriétaire-gérant-installateur de l'unique magasin électro-ménager-radio-télévision grassois, lui raconter sa vie. Elle a besoin de toutes ses ressources d'empathie. Le pauvre garçon vient en effet de se faire plaquer par sa femme, partie rejoindre un autre homme. Bien sûr, elle a emmené leur fils ; Jean-Claude ne voit donc plus son petit garçon que de sept en quatorze. L'enfant lui manque beaucoup. Comme si cela ne suffisait pas, un soir, rentrant du boulot, il a trouvé leur appartement vidé, sauf pour un lit, une table et deux chaises, même le PQ avait disparu, ainsi que le contenu du frigidaire. Fallait-il qu'elle soit en colère, pense Faustine, bien

qu’elle considère cette attitude comme étant le summum de la mesquinerie. Elle compte bien ne jamais vivre cette situation. Si un jour elle devait quitter son mari, elle n’exigera pas de pension, c’est sûr ! Jean-Claude lui montre un pauvre sourire désabusé, mais il se reprend aussitôt, et positive : au moins elle lui a laissé son matériel de photographie et de développement. Il est vrai qu’elle n’aurait pas su qu’en faire.

Après qu’il a pris congé, Faustine s’amuse avec sa télé toute neuve. Ça fait du bien d’avoir un peu de compagnie, elle se sent déjà moins seule.

Le lendemain matin, Maxime lui téléphone :

– Bonjour mon amour, ça va ?

– Couci couça. Toi ?

– Pas génial. Depuis dimanche Hélène n’arrête pas de me faire des scènes de jalousie, elle devient complètement parano. Figure-toi qu’elle veut que je t’appelle un soir à ton boulot pour t’entendre dire qu’il n’y a rien entre nous. Tu veux bien répondre et jouer le jeu ?

– Euh, oui. D’autant que je pense qu’il vaut mieux, en effet, qu’il n’y ait plus rien entre nous.

– Noon ! Pourquoi ? Pourquoi Faustine ? On est heureux, prends patience, ça lui passera.

– Ben, toi peut-être que ça te convient, mais en ce qui me concerne, j’ai horreur de ce rôle de coupable que tu me fais jouer. Ce qu’on a fait le jour de la fête : s’envoyer en l’air alors qu’elle te cherchait partout en pleurant, c’est abject. Tu ne t’en rends même pas compte. Moi, je ne veux plus jamais revivre ça !

– Tu n’as pas le droit de me quitter ! Je tiens trop à toi, je ne supporterai pas que tu me quittes, j’ai besoin de toi !

– Peuh, tu parles ! Tu ne m’as pas dit une seule

fois que tu m'aimais, en quatre mois ! Tu as besoin de moi ? Eh bien, choisis et divorce alors !

– Tout de suite les grands mots ! Tu sais très bien que je ne peux pas lui faire ça ! Ça la détruirait.

– Tu vois, quoi qu'on fasse, on détruit. On n'était pas partis pour ça. Vraiment, je préfère souffrir un bon coup maintenant et briser là. Ça vaudra mieux pour tout le monde. Tu verras, tu m'oublieras très vite.

– Certainement pas, mais si c'est ce que tu veux, il faudra qu'on se revoie pour que tu me rendes mes lettres. Et aussi, j'ai un voyage prévu en Suisse au mois de juillet. Je veux que tu m'accompagnes.

– Je veux, je veux ! Dans tes rêves ! T'as pas encore compris, j'ai dit NON !

– Faustine, tu dois me donner mes huit jours ! N'importe quel balayeur y a droit !

– Il n'en est pas question !

– On en reparlera, mais tu dois me rendre mes lettres !

– D'accord, quand ?

– Mercredi soir, rendez-vous à 20 heures sur le parking de la MJC. Sinon, fais attention quand tu sors de chez toi. Hélène a un frère flic à Cagnes. Elle m'a dit qu'ils viendraient t'arranger le portrait un de ces jours.

– Charmant ! Je confirme, il est temps qu'on arrête de se voir.

Faustine raccroche, à la fois triste, inquiète et soulagée. Elle ne s'attendait pas à ce que ce soit si facile. Par contre, cette menace qui plane n'augure rien de bon. Il va falloir être prudente et ouvrir l'œil. Elle a eu raison d'avoir arrêté la machine infernale avant que les dégâts ne soient irréversibles.

Les jours qui suivent, la jeune femme se lance à

fond dans le travail. Fin mai c'est la fête des mères ; il faut emballer et expédier les commandes fissa. Elle bosse de 7 heures à 19 heures sans autre pause que le repas de midi. Maman est ravie, la frénésie de Faustine lui permet de baisser la pression. À quarante-deux ans, elle commence à sentir la fatigue, d'autant que la saison a été bien remplie.

Un jour, en sortant du parking, les parents repèrent une voiture qui descend l'avenue au pas. Un homme est au volant, une blonde à ses côtés, portant lunettes noires, scrute attentivement les alentours. D'après leur description, Faustine pense qu'il pourrait s'agir d'Hélène, sans doute avec son frère policier. Une chance qu'elle ne soit pas sortie !

Un soir, Jean-Claude téléphone à l'atelier. C'est la Fête du Cinéma à Grasse, est-ce que Faustine accepterait de l'accompagner ? Et pourquoi pas ? Cette année, le seul film qu'elle a réussi à voir au Festival de Cannes, c'est *Iphigénie*. Elle a bien aimé, même si elle aurait préféré *La Dentellière,* avec Isabelle Huppert. Ce dernier n'étant pas encore sorti dans les salles, Jean-Claude propose *Annie Hall*, de Woody Allen. Un film formidable selon lui. Va pour Woody. Restaurant, cinéma, la soirée est très agréable. Faustine fait un peu mieux connaissance avec Jean-Claude qui s'avère gentil, attentionné et prévenant. Drôle aussi, quand il oublie ses malheurs. De retour chez elle, Faustine s'étonne ; elle vient de passer quatre heures sans penser à Maxime, c'est la première fois depuis longtemps.

Le mercredi prévu pour l'ultime rencontre avec son futur ex-amant, Faustine essaie en vain de démarrer sa voiture. Les lettres de Maxime sont posées côté passager. Elle lance le moteur. Une fois, deux fois, trois fois ; rien à faire. Il est noyé. Oh non !

Pas ce soir, s'il te plaît, pas ce soir. Allez, on attend, on recommence et rebelote, mort. Et merde ! La grosse poisse ! Alors que la conductrice s'énerve, sa vision périphérique capte le José qui rentre chez lui. Ah mais, c'est qu'il a une voiture lui !

– José ! Je dois absolument aller à Cagnes ce soir, je suis en panne, prête-moi ta voiture, s'il te plaît !

– Pas question ! Je ne la prête jamais !

– Ah bon, pourquoi ?

– Elle est spéciale, elle n'obéit qu'à moi, tu ne sauras pas la conduire.

– Elle a un moteur, quatre roues et de l'essence ?

– … oui…

– Alors je la conduirai très bien !

– Non, je te dis. Non, je ne la prête pas. Jamais !

– Je vois. Et si j'allais raconter à Magali ce que tu faisais sur le rebord de ma fenêtre, l'autre soir. Pire, que tu m'aurais fait si je t'avais laissé entrer, tu crois qu'elle apprécierait ?

– Tu me fais un chantage ?

– Appelle ça comme tu veux.

– Bon, ça va. Je te la prête, mais seulement cette fois hein !

– Bien sûr ! Merci José !

Faustine n'a jamais conduit seule une autre voiture que la sienne. Si elle a bien réussi à démarrer, par contre elle a un peu de mal avec le levier des vitesses. Au moment où elle est face à la dérupe la plus raide de Grasse pour rejoindre la route qui mène à Tourrettes, alors qu'elle veut passer en première, par on ne sait quel maléfice elle se retrouve en marche arrière ! Et flûte ! Elle essaie de changer la donne, s'acharne sur le levier, rien à faire. Finalement, comme il n'y a pas un chat à l'horizon, Faustine, en désespoir de cause, monte la pente… à

reculons ! Coup de bol, arrivé en haut le carrosse tressaute sur une bosse, et le levier, miraculeusement, reprend tout seul la bonne position. Consciente que la vieille Ami 6 ne redémarrera pas si elle a le malheur de s'arrêter, la neoconductrice effectue d'une traite les 30 km jusqu'au parking de la MJC de Cagnes, sans jamais caler, priant le Seigneur et ses saints pour que tous les feux soient verts. Arrivée à destination, elle aperçoit Maxime qui l'attend. Échangeant à peine un baiser maladroit sur la joue, elle lui tend ses lettres, il lui rend les siennes, puis l'entraîne dans une rue transversale. Il s'est muni d'un briquet, mais ce soir le mistral est violent. On ne voudrait pas risquer un incendie. Alors, lentement, patiemment, une à une, ils déchirent leurs missives, en morceaux si petits qu'on pourrait les confondre avec des confettis. Songeurs, tristes, ils regardent les preuves de leur romance s'envoler, puis disparaître au soir tombant.

– Tu es sûre que tu ne changeras pas d'avis ?

– J'en suis sûre. Tu es sûr que tu ne divorceras jamais ?

– Oui.

– Alors, je n'ai plus rien à te dire. Adieu Maxime.

– Adieu Faustine, tu me permets de t'écrire, de temps en temps ?

– Je ne peux pas t'en empêcher, mais je préférerais que tu ne le fasses pas.

Une vie toute simple

À l’aube de ses 21 ans, Faustine ignore encore que la vie ressemble à une auberge espagnole : on y trouve ce qu’on y apporte. En conséquence, il lui incombera, comme à chacun, de percer le mystère de l’utilité, subséquemment de la finalité de son passage sur terre. Toutes les années à venir y suffiront-elles ? D’autant qu’elle manque singulièrement d’ambition. En clair, elle ne sait ni qui elle est ni ce qu’elle pourrait faire de son existence. Elle n’a pas été élevée en vue de servir ses propres intérêts. Faire ses choix ? Réaliser des rêves ? Concrétiser des désirs ? Pour quoi faire ? Est-ce que la vie ne se charge pas de vous canaliser ? De faire de vous ce que bon lui semble ? Quel libre arbitre ? Ne lui a-t-on pas assez dit qu’il était limité ? Des parents, un mari, un employeur, des enfants : une voie toute tracée. Oh, après tout, ils ont bien raison, tous autant qu’ils sont. Pourquoi s’obstiner à nager contre le courant quand il suffit de se laisser porter sans trop réfléchir ?

À ce stade, Faustine, aussi jolie, éveillée et spontanée soit-elle, n’a pas encore appris à s’aimer. Comment le pourrait-elle, tant qu’elle est en dépendance affective ? Souvent, depuis qu’elle est rentrée de Suisse, elle a regretté de s’être laissé manipuler par sa mère. Elle s’en est tellement voulu d’avoir succombé à cette trouille viscérale – résidu

d'abandonnisme de sa toute petite enfance – qui lui a fait prendre le train du retour, alors qu'elle aurait dû choisir l'amour de Bernard, peu importait son prix. Résultat : n'ayant plus aucune confiance dans son aptitude à s'émanciper, Faustine attend impatiemment le tiers providentiel qui l'y aidera. Si elle a pour elle un petit sens des valeurs tout personnel : gagner sa vie à la sueur de son front, accoucher dans la douleur, ne pas voler, ne pas mentir, la demoiselle oscille encore trop au gré des rencontres. Elle se laisse choisir, vite satisfaite d'une vague illusion d'acceptation ou de décision. Son projet de vie ? Voyager autant que faire se peut de par le vaste monde, aller à la rencontre des autres, les regarder vivre, c'est tout ce qui l'intéresse.

Il est un peu tard pour entreprendre des études d'hôtesse de l'air. Il va falloir trouver un autre moyen, le cheval adéquat, le tremplin idéal. Elle sait qu'elle ne peut pas compter sur ses parents qui n'ont aucun intérêt à la laisser prendre son envol, ils l'ont assez prouvé. Et du côté de Jean-Claude ? L'espoir d'une vie différente ? Comme tous ceux qui ont souffert, qui souffrent encore, il réfléchit, sans doute plus qu'elle-même, au sens de sa vie, sauf que pour l'instant il est obnubilé par l'idée de récupérer son fils, ce qui laisse peu de place à la romance. Et la photo ? Les rallyes ? Est-ce que c'est suffisant si on n'a pas de projet de couple un peu plus ambitieux (travailler ensemble, exposer les images, participer aux courses) ? Faustine s'interroge.

Ce dimanche, elle répond à l'invitation du déjeuner en famille. L'accueil est chaleureux. Manifestement la matriarche souhaite voir son petit dernier casé, et Faustine, fille de commerçants, pourrait être un choix acceptable. Les frères, sœurs,

beaux-frères, belles-sœurs, cousins, cousines et assimilés n'osent pas contredire, même s'ils le trouvent un peu rapide. Déjà on entend au loin sonner les cloches du mariage.

Dans cette maison, la terrasse est posée sur le toit. Faustine apprécie l'ombre bienfaisante, dispensée par la glycine, autant que le festin offert ! Pissaladières, pizzas, ravioli, cannelloni, papardelle. Et cette sauce tomate extraordinaire ! De sa vie la jeune femme n'en remangera de pareille ! Pendant tout le repas, les qualités de son compagnon sont vantées. Travailleur, sérieux, fidèle, aimable, mais aussi artiste de talent. Cherchez l'erreur, pense la nouvelle venue. Un peu trop beau pour être vrai tout ça, et pourquoi qu'elle l'a plaqué, l'autre ? Pourtant, se dit Faustine, ça serait si séduisant de se laisser convaincre, si facile, si bon de s'abandonner. Imaginez : épouser un héritier, porter ses enfants, l'aider à tenir le commerce. Plus que tout : éprouver le sentiment d'appartenance inhérent à l'intégration d'une grande famille installée dans la place depuis plusieurs générations. Quel changement, quelle attrayante promesse de stabilité !

Faustine et Jean-Claude sortent de plus en plus souvent ensemble (mais ne rentrent pas encore !). Son nouveau camarade a introduit Faustine dans le monde des rallyes. Munie d'un bel appareil et d'une poignée de pellicules, elle fait le pied de grue au bord d'une route cantonale pour capter le passage de Michèle Mouton, déjà plusieurs fois championne de France et d'Europe. Ça plaît bien à Faustine ce monde de l'automobile. Il y règne une ambiance virile assez particulière, un esprit de solidarité et de partage. Quand la course est terminée Jean-Claude, en tant que photographe supplétif, a accès au salon de

réception privé, ce qui permet à Faustine d’approcher l’idole du jour. Si Faustine aime conduire, elle n’est pas forcément fondue de mécanique ni grande stratège. Par contre, elle admire les femmes qui font « autre chose » que de l’attendu dans leur vie. Michèle Mouton fait partie de celles-là. Sans pour autant lui faire vivre une vie par procuration, de tels exemples stimulent Faustine, en lui donnant accès à des projets de vie différents. Même si, pour le moment, elle procède surtout par élimination.

Dans le domaine des photos artistiques, Faustine est déjà plus à son aise. Son éventuel futur compagnon lui ayant demandé de poser pour lui, elle s’est dit : « Pourquoi pas ? », sans aller jusqu’à se projeter en centerfold de Playboy. Après tout, elle n’a rien à cacher et puis, c’est une expérience, non ? Et si elle ne la vit pas à son âge, à soixante ans elle aura loupé le coche, c’est sûr ! Ainsi soit-il. Pour commencer, quelques portraits *potiche* sur fond de méditerranée, avant de passer aux poses sérieuses. Jean-Claude vient de recevoir un objectif *spécial nuit* et meurt d’envie de l’essayer ; de fait, les tirages qu’il lui montre sont vraiment superbes. Convaincue du côté artistique du prétexte, Faustine accepte de se déshabiller (un peu) dans le grand appartement vide. Là aussi, les formes (et pas que les siennes) sont respectées. Faustine se rend compte, au vu des négatifs, que le jeune homme excelle dans l’art de capter la lumière sur un grain de peau. Il joue sur l’ombre et la clarté sans jamais rien dévoiler d’équivoque. Montrer sans trivialité, ni vulgarité, voilà le secret.

Faustine rentre chez elle, seule. Ce n’est pas qu’elle veuille jouer les prudes effarouchées, mais elle a besoin d’un temps mort pour se retrouver après

« l’affaire » Maxime. Instinctivement aussi, elle sent bien que son éventuelle future belle-mère, la matriarche, ne supporterait pas une autre fille facile auprès de son fils. Si elle souhaite effectivement s’établir définitivement à Grasse et s’intégrer, Faustine a tout intérêt à obéir aux règles de la bienséance.

Un soir, en rentrant du boulot, Faustine trouve un courrier de Maxime dans sa boîte aux lettres. Elle lui avait pourtant demandé de ne plus la contacter. Une autre aurait-elle eu le stoïcisme de jeter la missive sans l’ouvrir ? Hélas pour elle, Faustine n’a jamais su respecter une enveloppe fermée.

« Je reprends le boulot ce matin (explique la missive), j’avale consciencieusement les petites pilules d’amitriptyline censées m’aider à t’oublier. L’autre jour, tu as bien voulu te plier à cette mascarade humiliante consistant à m’insulter au téléphone pour bien faire comprendre à ma femme – tenant l’écouteur – qu’il ne pouvait rien y avoir entre nous. Le stratagème a fonctionné, j’ai eu droit à des excuses larmoyantes et à de nombreuses compensations en nature pour cause d’accusations mensongères. Tu vois, les dépressions peuvent avoir leurs bons côtés. Même si ça n’a pas suffi à t’extraire de mon cerveau, encore moins de mon cœur (au Moyen Âge on t’aurait brûlée pour sorcellerie), je tenais à te remercier, pour ça et pour tout le reste, avant de disparaître définitivement de ta vie. Je ne sais pas comment je vais continuer à exister (si on peut appeler cela ainsi), sans toi. Je pense que ça serait plus facile si tu voulais bien me laisser te téléphoner de temps en temps. Au moins j’aurais la preuve que tout n’a pas été pour rien, qu’il y avait vraiment quelque chose entre nous, et que tu me

conserves un minimum d’amitié. Réponds-moi vite. Maxime ».

Les moulins de mon cœur

Le blé est à mi-hauteur dans le champ derrière la bergerie. Sous la fenêtre de la cuisine, le petit canal gazouille. Le mistral ébouriffe les branches de l'auguste olivier penché sur l'eau. Cigales et grillons s'éclatent au soleil, ça sent l'été et pourtant on n'est qu'en mai. Quand Faustine a bouclé sa télé, après l'émission du soir, elle enfile sa petite laine et prend sa voiture. Parfois elle descend carrément à Cannes. La ville lui fait moins peur la nuit. Elle aime pratiquer la conduite quand il n'y a plus personne à part peut-être quelques prostituées en attente de clients. La plupart du temps, Faustine se contente du point de vue de Cabris. De là, son regard plonge d'un côté vers la vieille ville de Grasse, de l'autre en direction du lac de Saint-Cassien, par-dessus Peymeinade. Plus loin, la Méditerranée renvoie son image à la lune. Des effluves de farigoule, lavande et romarin s'offrent à la nuit. Presque imperceptible, la voie lactée scintille. Tous les sens en éveil, Faustine se relie à l'infini puis, imprégnée de beauté, rentre chez elle, se glisse dans ses draps et s'endort comme un loir.

Depuis que Maxime l'a recontactée, la vie n'est plus aussi simple. Répondre ? Ne pas répondre ? Elle n'a pas encore eu le temps d'y réfléchir qu'un énorme bouquet de fleurs est livré route de Cannes, suivi par un autre trois jours plus tard et un troisième la

semaine suivante. Un soir, un mystérieux paquet l'attend à son domicile de la Marigarde. C'est un trente-trois tours dédicacé par Maxime Saury, que Faustine a croisé à Paris en avril alors qu'il jouait au Slow Club. C'est bien, au moins je ne l'empêche pas de travailler ni d'aller faire le bœuf avec ses copains, pense la jeune femme, touchée malgré tout par le présent. Après les cadeaux, sonnent les coups de téléphone. Papa, en bon macho, ne concevrait pas qu'une femme refuse de répondre à un homme, fut-il Maxime. Il lui prête son bureau le temps de l'appel. Résignée, Faustine prend l'appareil. Quasi muette, elle laisse Maxime s'exprimer.

– Faustine, je vais crever. Je dors plus, je mange plus, je suis une loque. Ça fait trop mal. Viens à Glion, tu me dois mes huit jours je te l'ai déjà dit. S'il te plaît !

Faustine refuse, résiste plusieurs semaines. S'accroche à ses résolutions premières.

Pour bien faire, là, maintenant, tout de suite, il faudrait qu'elle puisse prendre la fuite. Il y a assez de chalets de montagne dans son pays qui engagent des serveuses pour l'été. Elle pourrait s'y cacher, tout quitter, disparaître de la circulation sans laisser d'adresse, même ses parents ne sauraient pas où elle est. Mais comment faire ? Elle ne sera majeure que dans trois mois et sa mère refuse obstinément de la laisser partir. Faustine l'entend d'ici marmonner : « Qu'elle se débrouille pour sortir de son merdier, après tout elle n'a que ce qu'elle mérite ! ». En ce qui la concerne, il est hors de question qu'elle se prive de son unique employée, elle n'aurait jamais le temps d'en former une autre avant la saison d'été.

Faustine fulmine. Quelle égoïste ! On dirait que ça l'arrange qu'elle reste la maîtresse de cet homme que,

par ailleurs, elle ne cesse de critiquer. Une nuit, Maxime vient rôder autour de son studio, gratter à sa porte. Elle fait celle qui dort ou qui n'est pas là. Mais les larmes de son ex-amant, jour après jour, finissent par avoir raison de ses fermes résolutions.

Elle repense à leurs premiers rendez-vous, les bons moments qu'ils ont passés ensemble. C'est vrai qu'ils avaient esquissé une belle histoire. Ils ont beaucoup en commun. Sont sur la même longueur d'onde, et ce n'est pas que physique. Cinq sur cinq ils se comprenaient, partageaient le même sens de l'humour. Si Maxime aime rire, il sait être très tendre et affectueux. Alors, qu'importe si, comme le scorpion de son signe, il lui arrive de se retourner brusquement pour piquer sa proie ? C'est sa nature, dit-il, et il sait si bien se faire pardonner. Avec Faustine, il est généreux, gentil, passionné. Peu à peu elle en oublie les mauvais pressentiments, les points négatifs. Il commence à lui manquer, vraiment. Ah, s'il n'était pas marié ! Peut-être que ce petit voyage à Glion, après tout, serait déterminant à défaut d'être rédhibitoire, non ?

Lors d'une conversation téléphonique pourtant, dans un baroud d'honneur, elle confie à Maxime qu'elle va revendre sa voiture pour s'acheter un appareil photo (plus de bagnole égale plus de Pied Bleu, plus de rencontres et donc la paix). C'est du bluff, bien sûr, mais au moins elle aura tout essayé pour se débarrasser de lui. Hélas, trois fois hélas, il lui écrit dès la semaine suivante : « Ne vends pas ton véhicule ! Ne te prive pas de liberté. Accepte de me revoir, juste une fois, je t'apporte l'appareil de tes rêves ».

C'en est trop, cette fois Faustine craque. Après le boulot elle invite maman à boire l'apéro au bistro des

Casernes et, devant trois décis de vin blanc, lui expose la situation. Le Jean-Claude qui s'impatiente et qui aimerait bien « conclure », le Maxime qui la harcèle, et ne demande que ces quelques jours à Glion pour cadeau de rupture. Faustine se demande si… pourquoi pas… après tout, accepter l'invitation, que Maxime soit content et lui fiche la paix, puis, au retour, s'engager pour de bon auprès de Jean-Claude, non ? Si ?

Maman ne voit pas pourquoi ça ne serait pas possible. Que Faustine prenne donc cette semaine de vacances, elle peut le lui permettre et ça lui fera du bien. Ensuite, en ce qui la concerne, sa fille peut bien avoir autant d'amants qu'elle le souhaite, elle ne lui jettera pas la pierre. Chouette ! exulte Faustine, épatée une fois de plus par la largesse d'esprit de sa mère. Alors, dès demain j'annonce la nouvelle à Maxime. Elle met beaucoup du temps à s'endormir ce soir-là, bizarrement surexcitée à l'idée de le revoir.

Au matin, papa convoque Faustine dans son bureau. Il a sa mine des mauvais jours. « Tu sais, maman m'a rendu compte de votre conversation d'hier soir, et je dois te dire que je ne suis absolument pas d'accord avec elle. En tant qu'homme, je n'apprécierais pas du tout que la personne que je courtise ait mené une vie de bâton de chaise. Faustine, il faut maintenant que tu réfléchisses à ce que tu souhaites vraiment. Que tu choisisses, une fois pour toutes, et que tu t'y tiennes. Si tu fréquentes Jean-Claude, tu ne pars pas avec Maxime, même cinq jours. Si tu pars avec Maxime, tu romps proprement avec Jean-Claude, c'est clair ? ». Faustine, au pied du mur, se remet une nouvelle fois en question. Les paroles de son beau-père ont servi d'électrochoc. Elle s'interroge sincèrement. En vérité, où balance son

cœur ? Elle doit bien se l'avouer… vers Maxime, sans contestation.

Faustine rentre chez elle sans passer par l'atelier, assez d'émotions pour aujourd'hui et pas envie de se justifier auprès des parents. Sans compter que maintenant il va lui falloir se libérer de Jean-Claude. Qu'est-ce qu'elle va bien pouvoir lui dire ?

Quand Faustine le retrouve pour lui imposer sa décision, il la regarde tristement.

– À la façon dont tu repoussais mes avances, et refusais d'aller plus loin, j'avais bien compris que tu n'étais pas tout à fait libre, malgré tes allégations. Alors c'est lui qui a gagné en fin de compte ?

– Pas le choix, il voulait se suicider.

– Vraiment ? Je comprends. Dommage, je t'aurais bien prise dans mes bagages.

– Comment ça ?

– Mon ex est partie à Montauban avec son nouveau mec. J'ai trouvé un magasin là-bas, je suis super-heureux, je vais revoir mon fils. Si tu avais voulu on partait ensemble.

– Je ne pense pas que mes parents m'auraient laissée partir plus facilement avec toi qu'avec Maxime !

– C'est vrai ! En attendant, tu avais promis de m'accompagner au rallye ? Ça tient toujours ? j'ai besoin de toi pour la logistique. Un cadeau d'adieu en quelque sorte.

– Encore ! (qu'est-ce qu'ils ont tous avec leurs fichus cadeaux !) OK, je viendrai, mais tu sauras que je pars tôt le lendemain, je ne pourrai pas servir le café toute la nuit, ni venir à la réception.

– Ne t'inquiète pas, on s'arrangera.

Il ne reste plus à Faustine qu'à récupérer les

pellicules des photos *artistiques,* mais néanmoins compromettantes, qu’elle a eu l’imprudence de laisser chez le jeune homme. Pour gentil qu’il soit, la confiance de la jeune femme est mesurée ; elle préfère limiter les risques. Profitant d’un jour où il est au boulot, elle s’introduit discrètement chez lui (la clé est sous le pot de fleurs à côté de l’entrée), et subtilise les preuves par trop reconnaissables de sa beauté légendaire. Très vite, elle trouve les deux rouleaux développés en attente de tirage. Elle vérifie que rien d’autre ne traîne, remet la clé à sa place et s’en retourne chez elle. Au-dessus de l’évier, elle craque une allumette, c’est surprenant ce que ça crame bien cette matière.

La semaine suivante, Faustine rejoint Maxime sur le parking de Tourrettes. Elle entre dans sa voiture, referme la portière, et n’a pas le temps d’attacher sa ceinture qu’il se met à rouler droit devant lui à tombeau ouvert. Il pleut ce jour-là, la route est glissante. On dirait qu’il cherche à provoquer un accident, qu’il a perdu la tête, décidé de les « suicider » tous les deux. Faustine est terrorisée, mais elle serre les dents, se retient de hurler. Au bout d’une éternité, il semble changer d’avis, freine, se gare sur un petit promontoire, passe son bras derrière la jeune femme, s’empare d’un étui posé sur la banquette arrière. Dedans, l’appareil photo promis. Un beau Minolta.

– Tiens, voilà, il est presque neuf, je l’ai nettoyé.

– Merci. Tu l’as trouvé où ?

– Figure-toi que la semaine passée, j’étais en déplacement à Paris pour ma boîte. Quand je suis descendu payer ma note, il y avait cet amerloque, juste devant moi, qui faisait un barouf du diable pour une connerie. Il avait laissé son appareil sur le

comptoir. Il gueulait comme un putois. Vraiment odieux et méprisant, traitant les tauliers pire que des chiens. J'ai posé mon imper sur le bidule, me restait plus qu'à l'emballer.

– Mais c'est du vol !

– Non, c'est de la justice ! Et c'est à toi maintenant.

– Merci ! Il est très beau. Tu sais, j'ai bien réfléchi, si tu veux toujours de moi, je vais pouvoir venir à Glion finalement.

– …

– Tu ne dis rien ?

– J'ai peur de comprendre.

– Mais, y a rien à comprendre, j'ai choisi, c'est tout !

– Ah ! Laisse-moi deux secondes pour m'habituer à l'idée. Hé ! J'ai faim, et toi ?

– Moi aussi !

– On n'a plus le temps d'aller au restaurant, on se rattrapera un autre jour. Va pour un sandwich ?

– Va pour un sandwich, approuve Faustine avant que Maxime se jette sur elle pour l'embrasser, comme un marin longtemps sevré.

Plus tard :

– Faustine mon amour, tu ne peux pas savoir combien tu me rends heureux. Et s'il y a une chose que j'ai comprise ces dernières semaines, c'est que je ne veux plus jamais, jamais, te quitter, tu entends ? Je ne peux pas vivre sans toi. Je te veux pour la vie. Je veux vieillir à tes côtés te voir rire, manger, marcher, chanter, t'écouter tous les jours et passer mes nuits à te regarder dormir après t'avoir fait l'amour. Je te jure, aujourd'hui, de toute mon âme, que je ferai tout pour me libérer. Laisse-moi juste un peu de temps pour trouver une solution afin de le faire sans blesser

celles qui m'aiment. Hélène et les filles ne sont pas responsables de ce qui nous arrive. Elles ne méritent pas de souffrir. Je voudrais qu'elles vivent ma disparition avec un minimum de traumatismes (je crois avoir ma petite idée que je t'expliquerai plus tard). Surtout, je ne veux pas que tu prennes des balles perdues.

Faustine, surprise, ne sait pas quoi répondre. Elle ne s'attendait pas à un tel revirement. Persuadée, comme maman le prétendait, qu'un homme marié ne divorçait jamais, voilà qu'elle tombe sur le seul contre-exemple ! Mais l'heure n'est pas aux regrets, comme il le lui chante sur tous les tons en la raccompagnant à sa voiture, dans quelques jours ils partent en « voyage de noces ! »

La main au collet

Quand Faustine, mûrissante, se retourne sur cette période bien particulière de sa vie, c'est à ce vieux film d'Alfred Hitchcock qu'elle pense. Il suffirait d'échanger la Grande Corniche contre la route Napoléon, et le Negresco pour un palace suisse, mais tout le reste y est. La belle décapotable, la Riviera, la mer, le ciel désespérément bleu et cette atmosphère de vacances toujours. Comment peut-on *perdre* sa vie à la gagner alors que tout incite au *farniente* ? Mais revenons à nos moutons.

Il est dix-neuf heures ce vendredi, quand Maxime dépose Faustine au petit parking qui surplombe Grasse, en la gratifiant d'un : « Ciao, à un de ces quatre ! ». Elle a la tête qui tourne. Pas seulement parce qu'ils viennent de parcourir la route Napoléon à une allure démentielle, Max doit à tout prix rejoindre l'aéroport, avant l'atterrissage de l'avion qu'il était supposé prendre, mais à cause des événements qui se sont déroulés ces dix derniers jours.

La Grande Parade du jazz de Nice, pour commencer, avec sa brochette d'invités d'honneur. Cette année les vedettes sont Dizzie Gillepsie, Count Basie et Dave Brubeck. Maxime, encombré de sa femme, a fortement encouragé Faustine à y aller de son côté, si elle en avait la possibilité, sachant qu'elle n'aura plus l'occasion d'écouter de telles pointures de

sitôt. Faustine a demandé à Jean-Claude, de bien vouloir l'accompagner, au moins une fois. Sur place, pendant qu'il photographiait à tout-va, elle s'est allongée dans l'herbe, savourant le tube jazzistique du siècle, *Take Five*, pour ne pas le nommer. Dave Brubeck se donne à fond, au centre des arènes de Cimiez. Il faut avouer que le cadre s'y prête à merveille. Les jardins plantés d'oliviers pluricentenaires, les vieilles ruines respectables, toutes tendances confondues, accueillent sans distinction de race ni de couleur les chorus les plus audacieux. Longtemps, Faustine a écouté Gillespie depuis les gradins, terriblement impressionnée par son extraordinaire vitalité et son humour fabuleux.

Le lendemain soir, comme elle le lui avait promis, elle a accompagné son pote Jean-Claude au Rallye d'Antibes. Ils ont servi cafés et jus de fruits aux équipiers, mécaniciens et participants. Jean-Claude, vengeance ? négligence ? n'a pas tenu sa promesse de ramener Faustine chez elle à une heure raisonnable, si bien qu'elle est à bout de forces lorsqu'elle retrouve Maxime pour leur escapade.

Les deux amants prennent la route de Castellane. Au bout de quelques kilomètres, Faustine demande grâce. Peut-elle s'allonger à l'arrière afin de dormir un moment ? Mais bien sûr ! s'exclame un Maxime compréhensif, qui ira jusqu'à rabattre la capote de la Peugeot. À Sisteron, la jeune femme se réveillant, Maxime décide de s'arrêter. Main dans la main, ils se baladent le long de la Durance. Au loin, on perçoit les flonflons d'une fête foraine. Cédant aux suppliques odorantes des saucisses grillées, les tourtereaux n'écoutent que leur bon cœur et leur estomac. Repus, ils continuent leur chemin, échappant aux barbes à papa, peu pratiques dans une voiture ouverte. Gap,

Grenoble, Chambéry, Aix-les-Bains à gauche, lac d'Annecy à droite et, tout soudain, la douane de Genève. Une petite heure encore et ils se garent devant l'Hôtel Victoria, sur les hauts de Montreux. Faustine attend discrètement dans l'auto que Maxime s'enregistre. Mauvaise surprise, sa dévouée secrétaire n'a réservé qu'une chambre simple. Fort opportunément, malgré la période estivale et le Festival du jazz imminent, on peut leur en proposer une autre, avec vue sur le lac. Maxime est ravi. Bousculant sa chérie sur l'immense plumard, il exulte : « La chance sourit aux amoureux ! ».

Première chose à faire, après le lit, essayer la piscine ! Totalement inconscients des règles de la bienséance, les amoureux descendent, vêtus de leurs seuls maillots de bain, oubliant leurs peignoirs, pourtant fournis avec les chaussons. Sans aucun égard pour les mémères *emperlificotées,* assises sous la tonnelle, ils font la course avant d'aller se jeter à l'eau.

C'est parti pour une semaine de réjouissances ! Enfin, pour Faustine, parce que Maxime, lui, va à la mine – si on peut appeler cela ainsi dans ces conditions –, tous les matins. Il est ici pour présenter plusieurs papiers dans le cadre d'un congrès sur la compatibilité électromagnétique, sa spécialité. Pendant ce temps-là, sa maîtresse se prélasse dans le luxe. C'est qu'on s'y habituerait vite ! Sitôt son amant éloigné, elle termine tranquillement son petit déjeuner avant de plonger dans un bain moussant. Puis, assise sur le balcon qui domine le Léman, elle se fait les ongles face au paysage le plus époustouflant qui soit. Un peu plus tard, habillée, pomponnée, elle emprunte le funiculaire qui relie Glion à Montreux, se promène au bord du lac, guigne dans les jardins du

Palais des Congrès pour tenter d’apercevoir Maxime. Personne en vue. Poursuivant sa route, elle repère quelques magasins et s’enquiert des cadeaux que son ami lui a demandé de dénicher. Un coucou suisse pour les filles, un carré de soie pour sa femme, du chocolat pour la secrétaire. Le métier de *favorite,* s’il n’est pas de tout repos, n’a pas que des côtés scabreux. Indépendamment de toute considération morale, Faustine adore acheter des cadeaux ! Pour le coup, elle sait désormais où sont les objets convoités. Ce soir elle fera son rapport au commanditaire, demain, munie d’espèces carillonnantes, elle viendra chercher le coucou.

Sitôt libéré de ses obligations, Maxime remonte à l’hôtel. Il est content, le congrès se passe bien, il a rencontré des gens intéressants, qui pourront peut-être servir plus tard, dit-il sans dévoiler ses projets pour autant. Le temps de se changer, il embarque sa dulcinée dans le cabriolet à la recherche d’un petit bistro sympa. Faustine allume une cigarette. Quand celle-ci, vent et vitesse conjugués, lui échappe et tombe dans son décolleté, la brûlant cruellement, elle comprend enfin le pourquoi des mises en garde contre les dangers du tabac ! Maxime a dû s’arrêter sur le bas-côté pour permettre à sa mie de se récupérer. Une fois tout danger écarté, il commente en se retenant charitablement de rire : « hé bien toi, quand tu dis noooooon ! ça s’entend ! » je ne l’oublierai pas ! Faustine, vexée, range son paquet de clopes. Bien vite, oubliant ses malheurs, elle se laisse charmer par le paysage. Maxime la promène au ralenti, par la petite route qui serpente au milieu des terrasses du Lavaux, pendant que l’autoradio diffuse Louis Armstrong et Ella Fitzgerald chantant en duo : *« Comes a headache, you can lose it in a day, comes a*

toothache, see your dentist right away, comes love, nothing can be done ! ». En gros : mal à la tête, ça passera dans la journée, mal aux dents, vois ton dentiste, l'amour te tombe dessus ? t'es foutu !

À mi-chemin, ils s'arrêtent devant un restaurant. Installés à l'ombre des marronniers, face aux Alpes françaises, ils commandent une bouteille de Dézaley, sans conteste un des crus les plus prestigieux du canton de Vaud. Les filets de perche qu'ils dégustent ensuite exhaussent la dimension paradisiaque de l'instant. Comblés, totalement désinhibés, les amants retournent à l'hôtel terminer la nuit de la plus belle manière qui soit.

La deuxième journée se déroule plus ou moins comme la première. Dûment confirmée dans son mandat, Faustine a acheté les présents repérés la veille. Maxime, n'ayant qu'une seule intervention, a terminé tôt. Il a pensé qu'après une petite agape rapide, ils pourraient aller visiter la Fondation du Réarmement moral, dont un ami niçois lui a parlé. Celle-ci occupe un vieux palace entièrement rénové dans les hauts de Montreux. On le reconnaît facilement, Walt Disney s'en est inspiré pour son Château de Blanche-Neige. Son compagnon raconte à Faustine que le projet de la fondation émane d'un pasteur américain, Franck Buchman, dans le but de réunir les élites politiques, économiques et intellectuelles des nations du monde pour favoriser la paix. En 1938, l'objectif était, face à la course aux armements et à la montée des risques de guerre, de « rallier les forces positives de tous les pays » pour éviter le conflit. Faustine trouve un peu contradictoire, voire maladroit, d'utiliser le terme armement, fut-il moral pour prôner la paix.

Dans le hall d'entrée, sur un présentoir, Maxime

s'empare d'un imposant prospectus. Faustine lit par-dessus son épaule : « Après la guerre, nonante-cinq familles, toutes conditions confondues, persuadées de l'importance de faciliter la réconciliation en Europe, ont mis leurs épargnes en commun pour sauver le bâtiment de la destruction. C'est de là que partiront plusieurs tentatives de reconstruction d'une Europe unie. D'aucuns y chercheront aussi une plus grande justice à l'échelle internationale ». Douce illusion.

Faustine est épatée par tous ces efforts visant à sauver le monde. Pour dérisoire que cela paraisse face aux enjeux économiques contraires, elle admire l'engagement de ces humains de bonne volonté. Elle a lu par ailleurs que les groupes d'Oxford – antérieurs au projet de réarmement moral, mais également créés par le pasteur Buchman –, ont inspiré en 1935 le mouvement des Alcooliques Anonymes. C'est leur succès qui est à l'origine de la création des thérapies de groupe par des thérapeutes anglo-saxons. Une forme de thérapie qui pourrait bien être une des inventions sociales les plus importantes du XXe siècle ! Dûment renseignés et documentés, nos deux amis rejoignent leurs pénates, non sans un petit détour au bord du lac pour un ou deux, ou trois, derniers verres. La nuit sera belle !

Les soirées qui restent sont consacrées au jazz. Maxime a été informé d'un orchestre : le *Old School Band,* qui joue dans une cave des environs. Pendant qu'il fait le bœuf, il en profite pour les inviter au Pied Bleu l'automne suivant. Faustine écoute, enchantée, sa musique préférée en sirotant des long-drinks avec les autres femmes de musiciens. Est-ce que ce sera sa vie un jour ?

Le séjour se termine. Ce vendredi matin, Maxime effectue une dernière prestation au centre des

congrès. C’est donc Faustine qui se colle aux bagages, il faut qu’elle soit prête à midi, repas à emporter compris. Malheureusement après sa lecture, Maxime doit répondre à de nombreuses questions ; il a une bonne heure de retard quand il rejoint enfin sa douce, afin de prendre la route en direction du sud. Officiellement, Maxime est supposé embarquer à Cointrin, sur le vol Genève-Nice qui atterrit à 19 h 50. Inutile de dire que le chemin du retour a été légèrement plus tendu que celui de l’aller. C’est surtout après qu’ils eurent quitté l’autoroute et pendant la descente de la route Napoléon que Faustine a serré les dents pour ne pas dire plus. À la vitesse où Maxime conduisait, elle a craint plusieurs fois pour sa vie. Dans une décapotable, on se sent d’autant plus vulnérable que les ceintures de sécurité sont inexistantes. Pas question non plus de demander un arrêt pipi ou de hurler sa trouille. Elle a la tête qui tourne, mais aussi les larmes aux yeux, quand il la largue sur le parking, sans tendresse superflue ni démonstration de gratitude. Ne pensant qu’à préserver ses fesses, il n’a même pas suggéré l’éventualité de se revoir.

Ou pas.

De fil en aiguille

Quelques jours après leur échappée, Faustine apprend que tout s'est bien terminé en définitive. Maxime est arrivé en même temps que l'avion qu'il était supposé prendre. Il a pu se glisser dans le parking, rebrancher son compteur, rejoindre les arrivants du vol Genève-Nice sur le tarmac, courir retrouver son épouse qui l'attendait avec les filles. Quelle gymnastique ! Ce n'est pas de tout repos d'être infidèle. En plus, personne n'a remarqué qu'il avait pris un coup de soleil, ni que le capot de la Peugeot était chaud-bouillant, alors que le soleil était déjà bas sur l'horizon.

Faustine a eu tort de s'inquiéter. Dès le lundi suivant, une correspondance quasi quotidienne reprend entre les amoureux. Depuis leur rupture en mai dernier, Maxime a payé pour comprendre l'importance d'une communication ouverte permanente. À aucun prix il ne doit laisser à son oiselle l'occasion de s'envoler, voire de se faire happer par un autre matou. Rester présent mentalement, quand ce n'est pas physiquement, est sa seule garantie de contrôle sur l'objet de sa flamme. Ainsi, quoi qu'il fasse, où qu'il aille, il use de trésors d'imagination pour lui faire parvenir ses missives, ou plus rarement des livres de poche, faciles à glisser dans une boîte. Après *Les chemins de Katmandou*, de

René Barjavel, il passera à *L'Astragale* d'Albertine Sarrasin. Il prétend que Faustine, avec ses cheveux courts et son esprit frondeur, ressemble beaucoup à Albertine. En clair, Maxime ne sort plus jamais sans un morceau de papier, un stylo, une enveloppe et un timbre. Parfois il les planque sous la semelle de sa chaussure, son siège auto, voire, une cabine téléphonique proche.

Dans sa première longue missive après leur escapade, Maxime félicite son amie pour son courage extraordinaire au cours de leur descente périlleuse. Faustine rit, en aparté. Jamais il ne saura combien elle a dû prendre sur elle pour serrer les fesses, ne pas hurler de terreur. Et encore, la plupart du temps, elle a été sauvée par sa myopie. N'appréhendant le danger que *a posteriori,* elle n'avait tout simplement pas le temps de crier ! Faustine poursuit sa lecture ; Hélène a adoré le foulard qu'elle lui a choisi, et les filles ne quittent plus des yeux leur coucou suisse monté dans la soirée. Elles sont en train d'apprendre à lire l'heure à la vitesse grand V. Sur plusieurs pages ensuite, Maxime, entre deux odes à la douceur de sa peau et à sa grâce sensuelle, lui confirme sa volonté de faire le nécessaire pour vivre avec elle le restant de ses jours.

À l'atelier, maman écoute sa fille raconter les péripéties de son voyage à Glion.

– Alors, vous vous êtes dit adieu ? Tu tiens le coup ?

– Non. Pas du tout. Au contraire, c'est devenu sérieux, nous deux, comme papa et toi.

– Ne mélange pas tout, ça n'a rien de comparable ! Papa et moi nous nous aimons !

– Maxime et moi aussi ! Il tient vraiment à moi, il me l'a dit et répété, il veut quitter sa femme.

Comment ? Je ne sais pas encore, il doit s'organiser, mais c'est sûr on partira ensemble !

– Ma pauvre fille, tu débloques complètement, tu ne te rends pas compte qu'il se moque de toi ? Quelle cruche naïve tu fais ! Je t'aurais crue plus sensée, tu me déçois beaucoup. Tu n'as pas encore compris que cet homme te manipule ; qu'il te jettera sans hésiter ? Tu as eu de la chance qu'il t'offre de jolies vacances comme cadeau d'adieu, mais ne t'attends pas à davantage !

– C'est ce qu'on verra.

– C'est ça ! Va détruire un mariage en plus. Tu le regretteras toute ta vie !

Faustine, ne faisant confiance qu'à son instinct, n'a pas l'intention d'intégrer quelque discours raisonnable que ce soit. Après tout, elle sait sa mère prête à n'importe quoi pour garder le contrôle sur son employée de fille. Si Faustine s'en va, il lui faudra perdre une année à former quelqu'un d'autre qui coûtera plus cher. En plus, il y aurait de la jalousie là-dessous que ça ne l'étonnerait pas. Elle se demande : à quoi servait de la laisser le suivre à Montreux, si c'est pour démolir Maxime maintenant ? Elle prend la décision de garder ses futures confidences pour elle.

Les amants se voient peu au cours des semaines qui suivent. Le Pied Bleu reste fermé pendant tout le mois de juillet. Maxime, après une semaine de déplacement à Montpellier pour le boulot, part quinze jours en vacances avec les siens. Hélène a loué une maison à l'île d'Oléron. Il aura les filles, Daphné et Anaïs, dans les pattes toute la journée, à faire du vélo et du voilier, mais il fera son possible pour donner des nouvelles. Il sera très heureux si Faustine lui répond *poste restante.* Fin juillet, en rentrant de l'île, il déposera les petites chez leurs grands-parents avec

lesquels elles passeront le mois d'août, probablement en Corse. « Mon père est un grand spécialiste d'histoire napoléonienne » précise-t-il. Hélène et lui rentreront aussitôt à Cagnes pour préparer leur maison à accueillir dignement Gene "Mighty Flea" Connors, un fabuleux musicien de jazz américain, invité d'honneur du Club, pendant tout le mois d'août. Maxime se désole du fait que cette présence l'empêchera de voir Faustine en sortant du Pied Bleu, les samedis soir. Il ne pourra pas non plus prétexter des déplacements à Montpellier pour passer la nuit chez elle ; il leur faudra attendre septembre pour cela. En même temps, ajoute-t-il, malicieux, il ne pouvait pas deviner, quand il a invité Mighty Flea, qui vit actuellement à Copenhague, qu'il allait croiser sur sa route une petite chipie qui chamboulerait sa vie !

Faustine est triste de cette première longue séparation, mais elle sait que c'est le destin des maîtresses (lire ou relire *Back Street)*, alors elle est bonne joueuse. Comme l'an passé, elle garde la boutique pendant que ses parents et Stéphane – qui a brillamment réussi son concours d'entrée au conservatoire de Grasse – iront rendre visite au pépé, en Suisse.

Bonheur ! Depuis que sa 4L l'a lâchée, papa en a acheté une autre, en bien meilleur état, sur le compte de la maison. Faustine n'aura plus à investir tout son salaire dans des frais de garage démentiels. Alors, entre deux visites aux grossistes de la zone industrielle de Nice pour renouveler les stocks de paniers, elle se promène dans l'arrière-pays niçois, visite les Gorges du Verdon, passe de longues après-midis à la plage ou à la piscine.

Au mois d'août, le Pied Bleu est ouvert tous les soirs. Maxime travaille le jour à Saint-Jeannet, et joue

la nuit. Les amoureux retrouvent leurs déjeuners du mercredi à l'Auberge de Tourrettes. C'est là que devant une bouillabaisse exceptionnelle, Maxime expose à Faustine le plan qu'il a peaufiné pendant ses vacances, pour se libérer de ses chaînes conjugales, sans fracas ni douleur.

– Tu vois, le mieux, pour faire le moins de mal possible, c'est que je disparaisse. Mais avant cela, il faut que je « prépare » Hélène.

– Et comment tu vas faire ça ?

– Il y aura plusieurs étapes. D'abord, rendre Hélène autonome en devenant moi-même fragile et vulnérable. Quand j'ai eu mon hépatite virale, elle a parfaitement su reprendre les rênes. Question de survie. Le tout est de la réhabituer à le faire. Je vais donc, insidieusement, devenir distrait, incapable, impuissant. Parallèlement je vais l'inciter à passer son permis de conduire, ce qui lui donnera de l'assurance. Quand j'estimerai qu'elle est prête, je disparaîtrai, purement et simplement. C'est très facile. Des milliers d'individus le font chaque année. Une voiture de location, accélérateur bloqué avec un morceau de sucre, démarrer en direction de la mer, dans le port de New York par exemple, sauter du véhicule en marche, et hop ! le bonhomme a disparu de la surface de la terre. Un corps de plus qu'on ne retrouvera jamais.

– Et il n'y pas plus simple : un divorce ?

– Si je pars pour une jeunette, je la démolis, et les enfants avec, par ricochet. Parce qu'elle se laissera couler. Non, crois-moi, j'ai bien réfléchi. En tant que veuve, elle touchera mon assurance-vie, aura son avenir assuré. Pas besoin de chercher du travail, elle gardera la maison, sera toute contente d'être débarrassée de moi.

– Et toi ? Ta nouvelle identité ? Tu connais quelqu’un qui fait des faux papiers ?

– Prévu aussi ! En tant que « patron » de club, j’ai accès aux actes de naissance des musiciens. J’en ai conservé. Si je signale un vol de carte d’identité, m’en fait refaire une autre à partir de cet acte officiel, j’obtiens d’authentiques faux papiers qui me permettront de recommencer ma vie n’importe où, sous un autre nom.

– Ne restera plus qu’à te trouver du travail !

– Oui, et pour ça je compte sur toi. Tu m’aideras à trouver des filons, et tu me serviras de boîte aux lettres. Il existe des journaux du type « Coopération » dans lesquels paraissent des offres d’emploi. On recherche des ingénieurs dans le monde entier. J’y répondrai, tu recevras les réponses des intéressés, et quand je voyagerai pour ma boîte, je me débrouillerai pour intégrer des entretiens d’embauche à mon emploi du temps. Je finirai bien par trouver un job, même s’il est moins bien payé qu’ici. Je ne dis pas que ce sera simple ni rapide, mais on y arrivera ! Alors tu penses que ça tient la route ? Tu es partante ?

– Partante ! répond Faustine, subjuguée par tant d’intelligence, d’ingéniosité et de persévérance.

– That’s my girl !

À la mi-août… tous les chats sont gris

Au début du mois d'août, les parents sont rentrés de leurs vacances en Suisse et le travail a repris à la Muller & Cie. La saison bat son plein, les Parigots ont investi les plages goudronnées, payant au prix fort la location de cabanes de jardin. Maman rouspète : « Chaque année c'est pareil ! Tu paies le double partout. Certains commerçants se fichent vraiment du monde, et après on s'étonne que les gens préfèrent les grandes surfaces ! ». Geneviève, la fille naturelle de papa est descendue de Zurich où elle réside, avec ses deux enfants. Elle loge chez des amis, se laissant inviter à droite et à gauche. Faustine savoure le comique d'une situation qui veut que Stéphane, son demi-frère, se trouve être l'oncle de deux enfants plus âgés que lui, issus de cette autre demi-sœur. Élevés à la suisse allemande, c'est-à-dire pas du tout.

Quand il n'y a pas trop à faire à l'atelier, Faustine prend congé, et accompagne tout ce petit monde à la plage. Geneviève, la quarantaine peroxydée, voyante-cartomancienne-par-téléphone, sculptrice, artiste touche-à-tout-dilettante, est toujours entourée d'une bande de parasites, prétendus *amis* qu'elle collectionne au gré de ses pérégrinations. Ces messieurs, plein de dévotion, n'hésitent pas à proposer leurs services dans divers domaines : réapprovisionner la troupe en glaces à l'eau ou en

amandes grillées, enduire les dames, mais surtout Faustine, de crème solaire – c'est la mode des seins nus –, voire emmener cette dernière en balade à moto dans l'espoir de la détourner du droit chemin. Raté ! Non seulement la *petite* se pommade toute seule, mais elle fait vite savoir qu'elle est en mains. Fort heureusement, Geneviève, ne supportant aucune concurrence, se débrouille toujours pour monopoliser l'attention de son auditoire. Faustine n'a jamais connu qui que soit possédant un tel débit de paroles. Maman lui a confié, sous le sceau du secret, que sa *belle-fille* ne s'arrête jamais, allant jusqu'à laisser la porte des toilettes entrouverte, quand elle y va, afin de gloser à flux continu.

Le bien nommé week-end meurtrier du quinze août, cette année-là, s'étend sur trois jours. Pas de chance pour certains, il n'y aura pas de pont. C'est ce dimanche qu'on fêtera les 21 ans de Faustine au restaurant, puisque lundi tout sera fermé pour cause d'Assomption. Comme elle s'y attendait, on ne lui a laissé le choix ni du resto, ni de la compagnie. Mais quelle importance ? Faustine, reléguée en bout de table, passe totalement inaperçue. Pas la plus petite allusion à sa fête. Pourtant, la journée devrait faire date puisqu'elle est enfin majeure ! Pas pour tout le monde, apparemment. Geneviève, à nouveau, envahit l'espace sonore, au grand dam de maman cette fois, qui, jalouse de ses prérogatives, a bien du mal à la supporter. Sont-elles pathétiques, ces lionnes qui se disputent l'attention du mâle dominant ! Faustine rit intérieurement et compte les points. Malgré tout, elle est heureuse, car demain elle croisera peut-être Maxime à la « *Marina Baie des Anges* ». Depuis la berge elle l'observera apprenant à ses filles à piloter leurs dériveurs. Elle a emprunté les précieuses

jumelles de papa exprès pour ça.

Le lendemain, Faustine, installée sur les rochers à proximité des évolutions des apprentis navigateurs, tente d'apercevoir Maxime et les filles. Subitement, aïe ! une pièce des jumelles tombe à l'eau. La maladroite se lamente, c'est vraiment l'histoire de sa vie ! Chaque fois qu'elle touche à quelque chose de fragile, tu peux être sûr qu'à ce moment-là précisément il s'ébréchera, se cassera ou se perdra. Le tourne-disque des parents par exemple : vingt-cinq ans que le diamant n'a pas bougé, Faustine fait mine de le faire fonctionner et hop, foutu ! Tout pareil avec l'aspirateur et le toaster. Les occurrences ne se comptent plus ; à croire qu'un sort lui est jeté ! Avec, bien entendu, les habituelles punitions, ou plutôt mesures de rétorsion, maintenant qu'elle est plus âgée. Aujourd'hui, c'est la catastrophe. Ces jumelles Zeiss valent une fortune même si elles ont allègrement dépassé trois quarts de siècle. Impossible de rentrer à la maison sans la pièce manquante. Pendant que Maxime s'imagine une Faustine admirative, attentive à son investissement paternel, la pauvre est en train de fouiller désespérément le sable, entre les grosses pierres. Mille fois elle croit apercevoir la pièce fugueuse, mille fois la réfraction solaire l'envoie sur… rien. L'après-midi arrive à son terme, quand, à la mille et unième tentative, sa main agrippe enfin l'objet perdu. Ouf ! Sauvée ! Elle est tellement soulagée qu'elle en chanterait presque sur le chemin du parking. Tellement joyeuse d'avoir échappé à une longue et pénible leçon de morale sur le soin à porter aux affaires des autres, qu'elle ne se rend pas compte qu'elle va foncer dans Maxime et sa petite famille de retour de leur séance de voile. Un quart de seconde pour réagir, faire demi-tour, se

mettre dans l'ombre, le pire est évité ! Alleluia !

Cher Maxime, qui, dans son prochain courrier, pensant qu'elle a pris des risques insensés juste pour le plaisir de l'admirer pendant des heures et le croiser deux secondes, la félicite pour sa patience et son courage ! Heureusement qu'il ne la voit pas rougir. Quelques jours plus tard, il s'annonce route de la Marigarde. Il est tellement mystérieux au téléphone qu'il ne fait aucun doute qu'il cache une surprise. Et ça ne manque pas. Il sort deux énormes cartons de son coffre. Faustine déballe... sa première platine tourne-disques ! Maxime la lui installe, la branche, et essaie les disques qu'il a apportés en prime. Duke Ellington, Sydney Bechet, Ella Fitzgerald. Dès qu'elle pourra se le permettre, Faustine y ajoutera Franck Sinatra, Artie Shaw, Michel Legrand, Billie Holiday and so on. Cigarettes, whisky, soirées musicales et dansantes, la jeune femme ne craint plus de s'ennuyer !

Le reste du temps, accaparé par Mighty Flea, son invité tromboniste, qui joue tous les soirs d'août au Pied Bleu, Maxime a beaucoup de mal à se libérer. Faustine, qui s'ennuie de lui, le lui fait bien comprendre. Pour compenser, il décide de faire *usine buissonnière*. Il demande à sa jeune maîtresse de se libérer tel jour à telle heure et de se tenir prête avec un pique-nique. Il passera l'enlever. La surprise est de taille. Alors qu'ils arrivent dans le port de Cannes, un marin venu à leur rencontre leur tend une clé. Celle d'un vieux bateau de pêche (un *pointu)*, loué pour l'après-midi. Formidable ! Sur la mer, personne ne pourra les croiser inopportunément, encore moins les trahir. Faustine est heureuse. Elle adore naviguer ; la mer est d'huile, le soleil bien présent, ils mettent la bouteille de listel gris au frais, sortent les sandwiches

au roast-beef et les tartelettes aux amandes. Quel festin ! Ils l'ont à peine terminé que : teuf teuf teuf pchiiiiit ! Le moteur s'arrête. À deux cents mètres de la côte. Flûte et zut ! La suite de l'après-midi ? Elle le passe en plein soleil, sans protection aucune, pas même un souffle de mistral, dans des odeurs de gas-oil à vous donner la nausée. Le rosé n'aide pas ! Elle assiste de son mieux son pauvre amour, qui, les mains dans le cambouis – allons, allons, il adore ça ! –, tente de réparer le rafiot. Levant la tête inopinément, Faustine surprend, au loin, un couple faisant l'amour à l'abri d'une corniche ; et dire que… Finalement, le moteur veut bien toussoter, démarrer et ramener nos deux héros à bon port. Juste à temps pour éviter un retard. Sauvés, une fois de plus !

Pour son malheur, Faustine ne sait pas se taire. Grâce à maman, qui a si bien su faire le vide autour d'elle, la jeune femme n'a aucune amie intime à laquelle confier toutes ses petites histoires. Dès lors, et pour cause, c'est dans l'oreille maternelle qu'elle déverse ses confidences à peine censurées. Il va sans dire que maman apprécie modérément le machiavélisme de Maxime. Elle le trouve, au mieux immature, au pire irresponsable et pervers.

Écho que Faustine transmet fidèlement à l'intéressé qui, dans un courrier, finit par se révolter « Alors, si je divorce en détruisant une femme qui ne m'a rien fait, j'ai des couilles, par contre, si je tente une solution moins traumatisante pour la ménager ainsi que mes enfants, je suis un ignoble lâche, c'est ça ? Franchement je ne comprends pas l'attitude de ta mère ! Quoi qu'il en soit, tu sauras que la machine est lancée. Je veux vivre avec toi et je ne reviendrai pas sur ma décision. Si c'est trop te demander d'attendre, reprend ta liberté. Je ferai ce que j'avais prévu de

faire, et quand je serai libre, je te retrouverai ».

Continuant sur sa lancée : « Tu sais, Faustine, les causes perdues, ça me connaît. Alors que je travaillais chez Dassault, j'ai pris des cours de pilotage – les pilotes d'essais se faisaient un peu plus de blé, et nous on avait des prix. Sitôt que j'ai eu mon brevet, un ami m'a donné un vieux coucou en me disant que si j'arrivais à le réparer, il était à moi. Pendant des mois, sans débander, je l'ai reconstruit soir après soir dans ma cave, à la lueur des bougies. Un matin, à Vélizy, j'étais prêt ; j'ai actionné la manivelle, il a fonctionné et j'ai volé avec ! »

« Dans un tout autre domaine : Hélène, ma femme, était mannequin. Moi qui ne suis pas vraiment beau, j'ai mis le temps mais j'ai réussi à la conquérir. Mine de rien, c'était une belle victoire ! Elle aurait pu avoir bien mieux, et surtout beaucoup plus riche que moi, alors que jusqu'à présent elle n'a fait qu'essuyer les plâtres. Je l'ai épousée, enceinte, contre l'avis de nos deux familles. C'était en mai 1968. Le jour même nous sommes descendus dans mon avion jusqu'à Nice. J'avais 900 F en poche et pas de boulot. Sache qu'en quelques mois j'ai trouvé un travail qui payait bien, puis la maison du Vieux Cagnes et enfin, j'ai ouvert le Pied Bleu… à une époque où tout le monde annonçait le déclin du jazz et prédisait ma faillite. Les causes perdues ? Ça ne me fait plus peur ; tu seras la plus belle, Faustine, et je vais te gagner ! »

Play it again Max

Sitôt les vacances scolaires finies, la souris danse ! Après sa saison au Pied Bleu, le tromboniste Gene Connors est enfin retourné à Copenhague. Faustine renoue avec les déjeuners hebdomadaires à l'Auberge de Tourrettes et les *deux-à-quatre* du samedi soir dans la chambre secrète du Vieux Cagnes. Les *deux-à-quatre :* cela signifie que Faustine se débrouille pour rester éveillée jusqu'à minuit, première performance. Ensuite elle se vêt, se maquille, puis roule jusqu'à Cagnes. Là, elle se planque dans une encoignure de porte, à proximité du Pied Bleu (où elle est désormais interdite de séjour), attendant que Maxime en sorte. Ensemble ils parcourent les vieilles rues jusqu'à la *Maison Suisse* (pour mémoire : une maison dans laquelle sa belle-mère fait le ménage, et dont il s'est procuré un double des clés). Après leurs galipettes, elle fait le chemin en sens inverse, vers quatre heures du matin. S'ajoutent à cela quelques soirées, prétendument passées par Maxime à la filiale de Montpellier, mais en vérité à la Marigarde, dans le nid douillet de Faustine. La pension est bonne : noix de veau, filets de bœuf, gratins dauphinois, tartes aux pommes feuilletées ; ici on connaît le langage de l'estomac aussi bien que celui de l'amour charnel. Surtout, le prix de la viande en France n'a rien de comparable avec celui pratiqué

en Suisse, et les *expatriés* peuvent enfin s'en donner à bouche-que-veux-tu !

Fidèle à son plan, Maxime avance ses pions et fourbit ses armes. Il étudie scrupuleusement le tableau des offres d'emploi à l'interne, dans son usine de Saint-Jeannet. Il achète tous les journaux utiles concernant les possibilités à l'étranger, à charge pour Faustine de les éplucher sommairement. Il se renseigne également sur les conditions à remplir pour un employeur étranger qui souhaiterait engager un travailleur immigré français. Aux États-Unis par exemple, un tel entrepreneur doit commencer par recruter dans son propre pays, démontrer qu'il ne trouve personne de compétent pour le job concerné, avant d'obtenir un permis provisoire. Dans le magazine *Coopération*, Maxime a trouvé plusieurs petites annonces intéressantes. À son usine aussi, on recherche du monde pour certaines filiales américaines. Ça lui permettrait de rester dans la même boîte, de conserver les acquis, points d'ancienneté, de retraite, etc. Mais ce cas de figure signifie qu'il sera impossible de changer de nom, donc de *disparaître* corps et biens ! Ce ne pourra être qu'un dernier recours. Dans un premier temps, Max s'est forgé un *curriculum vitae* en béton qu'il enverra un peu partout, sitôt acquis ses nouveaux papiers. Vers la fin de ce mois, il ira déclarer le vol de sa carte d'identité. Il en demandera une nouvelle au nom de François Maréchal. Ledit François, qui vit toujours, à l'autre bout de la France, a joué au Pied Bleu autrefois, et Maxime, à cette occasion, a eu accès aux détails de son état civil. Grâce à quoi, il va pouvoir se faire envoyer un extrait d'acte de naissance, indispensable à toute demande de carte d'identité. *François Maréchal*, Faustine trouve que ça sonne

bien. *Faustine Maréchal* aussi c'est joli, on peut rêver !

Quelques jours plus tard, coup de tonnerre dans le ciel de la Marigarde ! En *faisant le ménage*, mais surtout en préparant sa fuite ; c'est-à-dire en subtilisant discrètement certaines photos-souvenirs qu'il ne veut pas laisser derrière lui, Maxime est tombé sur une enveloppe collée au dos d'un tableau. Et dans cette enveloppe, il a découvert le rapport d'un détective privé niçois. Il y est écrit que monsieur Malikian ne s'est pas présenté seul à l'hôtel Victoria de Glion-sur-Montreux, fin juin début juillet. Qu'il y était avec une femme. Qu'il a, pour cette raison, exigé qu'on lui échange sa chambre simple contre une suite double. Les accompagnantes n'étant pas tenues de présenter leur passeport, le portier de l'hôtel n'a pu donner plus ample information sur l'identité de la femme en question. Ah ! Cette coquine d'Hélène ! Utilisant l'argent du ménage, elle a envoyé un privé en Suisse pour tenter de le coincer.

Tout ça parce que Maxime ne s'est pas assez méfié. Aussi, comment aurait-il pu imaginer que sa secrétaire – par ailleurs grande amie de son épouse –, le trahirait sur une bête question de location de bagnole (forcément puisque Faustine et lui sont montés avec la sienne). Mis au pied du mur, sommé de se justifier, il a prétendu avoir préféré s'en occuper lui-même auprès de la filiale Hertz de Cointrin, pour éviter de tomber sur un veau, comme la dernière fois. La secrétaire s'est vexée, Hélène a tiqué, mais comme il était trop tard pour vérifier sur la liste des passagers d'Air Inter si son époux avait bien pris ce vol, elle a carrément envoyé un détective en Suisse. Faustine ignore encore aujourd'hui comment Maxime s'y est pris pour se disculper, prouver que ce rapport

n'était que foutaises et billevesées. Fausse facture Hertz ? Faux billets d'avion ? Demande de contre-expertise, corruption du mouchard. Toujours est-il qu'il est réapparu triomphant, totalement blanchi grâce à un peu de colle blanche et une paire de ciseaux. « C'est fou ce qu'on peut faire avec un photocopieur » a-t-il encore précisé en riant. Faustine est épatée. Avec un tel homme, comment craindre l'avenir ?

Le *tel homme* en question ne ménage pas sa peine, malgré les critiques acerbes et sceptiques de maman Muller, qui tombent à chaque nouvel incident, comme autant de pierres dans son jardin. Patiemment, obstinément, dans ses courriers tri-hebdomadaires, Maxime noircit des pages justificatrices. Il a intérêt à convaincre sa belle qui commence à en avoir sérieusement marre de servir de punching-ball entre sa mère et son amant. Défendre la cause de l'un contre les attaques de l'autre est loin d'être agréable. D'autant qu'elle ne sait toujours pas se taire et manque singulièrement d'expérience dans le domaine de l'argumentation. Elle trouve bien les mots imparables, mais toujours quand plus personne ne peut les entendre, c'est vraiment pas de bol !

Par ailleurs, Maxime a l'art de faire passer la pilule : « Et si tu venais avec moi à Stockholm, en octobre ? ». Bien sûr ! jubile Faustine, sachant déjà que maman, connaissant l'addiction de sa fille pour les voyages, n'opposera pas son veto. Elle a tout juste le temps de mettre un peu d'argent de côté pour son billet d'avion, sachant que ce qui manquera, elle le remboursera au retour. Maxime lui a de nouveau expliqué qu'il ne peut pas se permettre de sortir de trop grosses sommes de son compte. Si Faustine accepte de l'accompagner, elle paie son voyage, lui-

même se chargeant de l’hôtel (payé par sa boîte) et de la nourriture. Faustine trouve cela tout naturel, après tout elle gagne sa vie. Elle tient beaucoup à montrer qu’elle n’est pas vénale surtout depuis que maman, l’empoisonneuse, a proféré : « Quel radin ce type ! S’il te veut, il n’a qu’à payer ! ».

Fin septembre, Maxime parcourt les USA. Membre de la commission qui fixe les normes *IEEE* (Institute of Electrical and Electronics Engineers) au niveau mondial, il doit présenter plusieurs documents. Entre deux congrès, il a agendé des entretiens, au nom de François Maréchal, auprès de plusieurs sociétés d’électronique. Il décrit à Faustine depuis Boulder dans le Colorado, les gymnastiques insensées qu’il a exécutées : commenter un papier à Denver, interview à Rochester le soir ; à New York en fin de matinée *et* le lendemain, retour à Boulder enfin pour assister à une dernière réunion avant de s’envoler pour l’Europe. Il ne sait pas trop ce que ces ballons-sondes pour du boulot vont donner, mais il n’est toujours qu’au commencement de ses recherches. Il poursuit avec ses aventures de bourlingueur : une des compagnies aériennes a fait du surbooking et vendu sa place ! Il râle, bien sûr. En compensation, on lui propose 100 dollars de dédommagement, une voiture gratuite pour rallier un aéroport intermédiaire, à 120 km de là. Il pourra y attraper une nouvelle correspondance. Maxime est épaté, ces *Ricains* sont vraiment doués en affaires ! Il ajoute : un soir, au cours de ses déambulations, il s’est retrouvé dans une sorte de *no man’s land*, perdu entre les pistes d’un aéroport gigantesque. Il s’est senti si petit et insignifiant. Il a pensé : bel endroit pour s’évaporer dans la nature !

Chez lui, suivant scrupuleusement le plan érigé

pour dégoûter sa femme, Maxime joue les hypocondriaques, devient distrait, maladroit, vulnérable. Sa virilité n'est plus ce qu'elle était ; manque de libido qui suscite parfois un léger mépris. Hélène prend de l'assurance. Paradoxalement, il constate, avec plaisir, qu'après s'être fait renvoyer dans les cordes pour manque de confiance flagrant, autant qu'injuste, elle tente de se faire pardonner le coup foireux du détective privé. Elle aligne les bons petits plats, s'est acheté des dessous sexy et regorge de gentillesses. Seule déception, elle a raté son examen théorique, ce qui retarde d'un bon mois son accès au permis de conduire et à l'autonomie résultante.

Comme prévu, maman a accordé congé et autorisation pour Stockholm. Ignorant si Hélène accompagnera son mari à l'aéroport, Faustine s'est équipée en conséquence. Elle a demandé à sa mère de lui prêter sa nouvelle perruque rousse. La jeune femme prend un plaisir fou à se déguiser, se maquiller, se transformer. C'est impressionnant comme l'anonymat peut vous désinhiber. Presque autant que l'alcool dont Faustine se sert pour calmer les angoisses qui la taraudent régulièrement, depuis l'adolescence. Ce soir, c'est la seconde fois qu'elle prendra l'avion. Elle est à la fois surexcitée et anxieuse. Deux bonnes raisons de ne pas boire de l'eau de source. Pour ne pas trop penser, elle s'occupe. Maxime lui a demandé de passer à Saint-Jeannet pendant la pause de midi pour récupérer quelques documents. Faustine s'y rend, *déguisée en pute,* dit-elle en éclatant de rire. Maxime approuve, mais lui conseille tout de même deux ou trois atténuations : un peu moins de rouge sur les joues et les lèvres, de noir sur les yeux. Parfait ! Personne ne

la reconnaîtra ce soir. Il lui donne ensuite le billet d'avion qu'il s'est procuré pour elle, lui recommandant bien d'aller se faire enregistrer dès l'ouverture, afin qu'ils ne se retrouvent pas ensemble devant le guichet.

Faustine franchit les portes de l'aéroport Nice Côte d'Azur, une bonne heure avant l'horaire prévu. Elle aime tellement cette ambiance des départs, cette fébrilité anticipatrice, qu'elle s'immerge totalement. Pour elle, ça fait partie de l'aventure, peut-être plus encore que le séjour lui-même. Comme Maxime l'a exigé, elle n'a pris qu'un *baise-en-ville*. Quelle horreur cette expression ! Elle en a été choquée la première fois qu'elle l'a entendue, mais Max s'est tellement moqué de sa *pudibonderie* qu'elle s'est renfermée dans sa coquille. Faustine déteste ce qui est grivois et salace, de même que tous ces bruits incongrus, rots et pets, qui font tant rire la gent masculine.

Sitôt l'ouverture des guichets, elle est allée s'enregistrer, puis, après avoir déambulé entre les boutiques et les kiosques à journaux, elle s'est rendue au bar. Là, malgré l'heure indue – mais en est-il une pour boire, really ? – elle commande un whisky. Ce n'est pas qu'elle aime vraiment ça, mais elle sait d'expérience que c'est encore le plus efficace en cas de stress. Un homme, ni beau ni laid, juste souriant, s'installe à ses côtés, entame une conversation en anglais. « May I introduce myself, my name is James, how do you do ? » Faustine répond de son mieux, profitant de son déguisement pour faire la coquette. Se rend-il compte de l'usurpation ? Non, il lui sort le grand jeu. Lui offre un second, puis troisième verre, quémande son numéro de téléphone, tente de la faire rire, voudrait savoir à quel hôtel elle descend à Stockholm. Faustine boit, joue, rit, s'amuse, papillote,

jusqu'à ce que son œil perçoive, dans le lointain, l'inimitable démarche de Maxime. Aussitôt dégrisée, elle remercie James bien bas, lui dit good bye sans scrupule, va prendre sa place dans la file, à quelques mètres de Max. Elle se sent bien un peu ridicule sous le regard narquois de l'hôtesse, mais elle retrouve vite le sourire en s'asseyant aux côtés de Maxime dans le fond de l'avion. Avant de l'embrasser au risque de lui *en mettre partout*, elle décide d'enlever les couches de maquillage qui commencent à la démanger. Elle a prévu une grosse boîte de crème N. bien grasse, la seule qui convient à son type de peau, ainsi qu'un paquet de mouchoirs en papier. Sa ceinture est attachée, l'avion attend le feu vert en bout de piste. Faustine, perruque rousse sur les genoux, cheveux châtains bouclés courts sur la tête, s'épluche le minois consciencieusement, jusqu'à retrouver sa couleur d'origine. Elle termine son nettoyage laborieux, désormais reconnaissable entre toutes. C'est alors que, levant les yeux de son miroir de poche, elle surprend, droit devant, un regard stupéfait.

James ! Ça, pour une surprise !

Laisse les gondoles à Venise

♪♫Doubidoubidou♪♫ Ladies and gentlemen we're now landing in Arlanda International Airport.

L'été indien commence à peine en ce début octobre, lorsque, trois heures environ après avoir quitté Nice, Faustine et Maxime atterrissent à Stockholm. À l'occasion de son second déplacement en avion, la jeune femme confirme son engouement. Tout lui plaît dans le voyage : l'anticipation, la préparation, le trajet en soi ; vraiment, elle est conquise. Sans parler de la magie de ces ailes immenses qui vous emportent dans les airs par la grâce d'une force de propulsion irrésistible, pour vous déposer, quelques instants plus tard, à des milliers de kilomètres de votre point de départ. Pour elle, tout ce qui précède, tout ce qui suit, car elle aime bien rentrer chez elle aussi, pensant déjà au voyage suivant, est presque plus important que le séjour lui-même. Partir, revenir, quitter, retrouver. Fuir la monotonie, le quotidien, la famille, à moins que ce ne soit elle-même ?

Chiens et loups sont rentrés, il fait déjà bien nuit, quand nos deux comparses grimpent dans la navette qui relie l'aéroport à la Venise du Nord, patrie de Greta Garbo, Ingrid Bergman et tant d'autres. Pas de petit hôtel sympa cette fois, mais un bloc Sheraton, aussi impersonnel que banal, dont le seul avantage est

d’être au bord de l’eau. Mais qu’est-ce qui ne l’est pas à Stockholm, la ville aux mille îles ? Au moins l’hôtel est-il situé juste en face de Gamla Stan, la vieille cité aux ruelles piétonnes si caractéristiques où se trouvent, notamment, le palais royal et le musée Nobel.

Après avoir déposé leurs sacs dans la chambre, Maxime propose à Faustine de tester le sauna de l’hôtel, ce qu’elle accepte avec joie. Ils investissent une cabine libre, où ils transpirent consciencieusement pendant les vingt minutes que dure la session. Que ça sent bon l’eucalyptus ; que ça détend bien ! Maxime rajoute de l’eau sur les pierres, fait monter la température à 70° . Faustine apprécie la sensation de se réchauffer jusqu’à la moelle épinière, elle est ravie de cette nouvelle expérience. Après le bain de chaleur, les deux amants s’installent sur les seules couchettes restantes de la salle de repos. Toutes les autres sont occupées par des hommes d’affaires bien gras. Ceux qui ouvrent les yeux en les entendant arriver se fendent d’un sourire à l’intention de la donzelle. Faustine, est la seule femme (nue) dans la pièce, mais elle a l’habitude des camps de naturistes, où elle est allée souvent avec son oncle et sa tante. Par ailleurs, elle sait la Suède réputée pour son libéralisme, ça ne l’étonne pas plus que ça. Elle est en passe de s’endormir quand, tout à coup, une tornade blanche déboule. La préposée du sauna, l’ayant aperçue, manifeste bruyamment sa désapprobation, en suédois ! Des hommes rient, un client explique en anglais : L’endroit est réservé aux messieurs, Faustine n’a rien à faire là ! Bien vite, l’employée recouvre la coupable d’une épaisse serviette de bains avant de lui montrer la sortie, d’un geste impérieux. Si Maxime n’était pas intervenu pour

signaler qu'elle est avec lui, elle l'aurait dénoncée pour racolage ! Manquait plus que ça ! En pouffant de rire, les fautifs s'excusent, et s'enfuient dans leur chambre. Mmmm que c'est bon l'amour avec une peau toute douce ; Maxime ne s'en lasse pas. Ces derniers mois de sevrage ont été longs, il a du manque à rattraper. Le lendemain matin, comme lors de leur premier séjour parisien, son ingénieur d'amant se levant tôt pour aller au turbin, Faustine le suit. Bien obligée, si elle veut manger ! Son copieux petit déjeuner avalé, elle remonte se coucher, sans vergogne. Encore épuisée du voyage et de la courte nuit, elle dort jusqu'à ce que les femmes de chambre l'obligent à vider les lieux. Le temps de s'habiller, de mettre son bouquin, une carte de la ville dans son sac, et là voilà dehors. Droit devant, elle traverse le Vasabron (pont Vasa), qui mène à Gamla Stan, et baguenaude longuement dans les ruelles. Comme à Bâle, comme à Paris, Faustine *respire* la ville dont elle sent le pouls battre sous ses pieds. Toute velléité poétique mise à part, peut-être que le métro y est aussi pour quelque chose. Faustine passe plus de temps le nez en l'air qu'à visiter des monuments. Ce n'est pas qu'elle néglige l'Histoire, non, simplement, elle lui préfère les gens, la vie, le quotidien des individus. Pour elle ils sont plus importants que les vieux cailloux, sauf le respect qu'elle leur doit. Elle ignore tout encore du *métier* de touriste. Le *Guide du Routard* ? Connaît pas. Pas plus qu'elle n'a eu l'idée de *préparer* son voyage en consultant des cartes. Elle préfère apprendre sur le tas, par immersion. Observer les autochtones, rechercher les magasins d'alimentation, se promener dans les marchés, ouverts ou couverts, quand il y en a. Faustine, à cette époque, est bien plus intéressée par ce que mangent

les habitants d'un pays, par le prix des produits, des aliments, des vêtements, que par les vitraux ou les gargouilles.

Le premier jour, elle a encore sur elle trois francs six sous, et peut se permettre un croque-monsieur dans un café. Depuis longtemps, elle entre seule dans les restaurants, n'imaginant même pas que ça n'a pas toujours été autorisé aux femmes. Il arrive qu'on l'observe avec curiosité, mais elle n'en a cure et se choisit une place dans un endroit bien éclairé. Elle n'a pas oublié son livre, longuement et minutieusement choisi. Un rituel qui fait partie intégrante du plaisir de voyager. Peu à peu, elle en adaptera l'épaisseur à la durée du déplacement, au temps d'attente dans les aéroports ou les gares, aux après-midis à patienter que la conférence ou le séminaire de Maxime se termine. Elle sélectionnera toujours des livres de poche, légers et maniables, même en *pavés*. À Stockholm, elle a emporté *Lolita* de Vladimir Nabokov. En le lui conseillant, Maxime lui a révélé que l'auteur est décédé à Lausanne, le deux juillet dernier, juste avant qu'ils viennent à Glion. Faustine est captivée par ce livre sulfureux. Elle n'oubliera jamais le passage dans lequel l'auteur décrit la maman de Lolita courant poster la lettre de dénonciation qu'elle vient d'écrire au juge. Elle y déclare avoir surpris son tout nouveau mari en position scabreuse avec sa propre fille. La pauvre femme est renversée par une voiture, devant la boîte aux lettres. Morte sur le coup !

Le lendemain, Faustine n'a plus d'argent ; n'osant encourir son mépris, elle ne l'avoue pas à Maxime. Il y a des moments comme ça où elle se sent un peu seule. Comme son homme rentrera relativement tard, qu'elle prévoit de beaucoup marcher, et ne souhaite pas

dépérir, cette fois elle s'organise. Hier, elle a constaté que les plateaux de petit-déjeuner attendant dans le couloir le bon vouloir des filles d'étage, étaient souvent bien garnis. Alors, ce matin, elle se remplit un petit sac avec les viennoiseries et les petits sandwichs sous cellophane qu'elle trouve. Voilà qui fera bien l'affaire ! Ce n'est pas qu'elle pense tout le temps à manger, non, souvent elle oublie d'ailleurs, préférant une cigarette, mais les petites réserves la rassurent.

Aujourd'hui, Faustine a choisi de commencer sa journée en visitant le centre commerçant de la ville. Stockholm est une ville moderne, aérée, avec de larges avenues entrecoupées de places majestueuses. Ce qui frappe la visiteuse, c'est le silence sinistre qui règne partout. Pas de cris, pas d'interpellations. Tout le monde marche sans bruit. On dirait que les gens sont punis. Ou dépressifs. Elle ne croise pas d'enfants non plus, ni de mamans poussant landaus. Personne ne court, personne ne rit, ni ne chante, comme c'est le cas chez elle, à Grasse, ou encore en Italie. Franchement, on dirait une ville morte. Écrasée par tant de sérieux, Faustine s'enfuit pérégriner ailleurs. En poursuivant sa route vers l'est, elle arrive sur l'île de Djurgården. Elle monte sur la colline de Skansen, espère voir le zoo : « fermé le matin », alors elle tente Grona Lund, le parc d'attractions, pareil, elle est venue beaucoup trop tôt. Tant pis ! Longeant le bord de mer, elle refait tout le chemin en sens inverse, passe par Gamla Stan et aboutit à l'ascenseur Katarina, une autre attraction de la ville. Là non plus, pas de chance, elle n'a pas les trois couronnes nécessaires pour monter au sommet ! Basta ! Il est plus que temps d'aller faire une petite sieste.

Ce soir, quand Maxime débarque, il a tout un programme. Pour commencer la visite du musée Vasa.

Il explique à Faustine : le Vasa, c'est un vaisseau suédois qui a chaviré puis sombré, à un *mile* (1,6 km) du port, lors de son voyage inaugural. La faute incombait à la structure du bâtiment : trop lourd dans les hauts et pas assez lesté ; le roi n'arrêtant pas de donner ordres et contre-ordres et les pauvres menuisiers essayant de composer avec les bois déjà coupés qui, pour finir, ne correspondaient plus aux plans de l'architecte naval. Dans le musée, on peut lire, en anglais bien sûr, qu'en 1961, lors du renflouage du navire, il a été retrouvé des milliers d'objets. Vêtements, vaisselle, armes, outils, pièces de monnaie, mais aussi des aliments et des boissons, ainsi que les restes d'au moins 25 personnes. Dans une salle immense, on peut admirer les petits artefacts scellés dans des conteneurs en plastique, remplis d'une atmosphère inerte à base d'azote pur. L'importance de la somme énorme de connaissances collectée par les historiens sur les techniques de guerre et de constructions navales, ainsi que sur la vie quotidienne en Suède, dans la première moitié du XVIIe siècle, est longuement soulignée sur les documents proposés aux visiteurs.

Les deux amis pénètrent alors dans la salle principale du musée Vasa. Pour faire face au problème de la dégradation inévitable du navire, celle-ci est maintenue à une température de 18-20 °C ainsi qu'un niveau d'humidité de 55 %.

Maxime raconte à Faustine qu'en 1961, tout le monde a été surpris par l'excellent état du Vasa, malgré un séjour de 333 ans au fond de la mer.

– Et tu sais pourquoi ?

– Non.

– Parce qu'il n'y pas de tarets – ces petits mollusques qui s'attaquent aux bois immergés – en

mer Baltique, mais aussi et surtout parce que l'eau du chenal était si polluée jusqu'à la fin du XXe siècle, que même les micro-organismes les plus résistants avaient du mal à survivre. En plus, le bateau était tout neuf, donc moins facilement attaquable.

Il fait faim après la visite ! Maxime aimerait bien tenter une adresse de resto transmise par un de ses contacts. C'est un tout petit boui-boui, juste à côté du palais royal, où on sert un frichti assez spécial. Des légumes revenus au beurre, coupés en tout petits dés, accompagnés de lardons, sur lesquels on a cassé un œuf. Faustine ne connaît pas encore les fameuses boulettes suédoises (celles qu'elle mangera chez Ikea bien des années plus tard) avec une sauce aux airelles. Il n'empêche, malgré – ou à cause de ? – sa simplicité, le repas est hors de prix. La vie en Suède est affreusement chère, apprend Faustine ; on dit que les Suédois paient beaucoup d'impôts, grâce à quoi ils bénéficieraient de soins médicaux gratuits, entre autres avantages. Mais il se murmure qu'il y a beaucoup de dépressions au pays de la liberté sexuelle.

Le lendemain, pour leur dernier soir, Maxime emmène sa jeune maîtresse dans les caves d'un vieux château. Ils y mangeront de la chasse, accompagnée de ces petites pâtes spéciales, qui ressemblent aux *spätzlis* suisses et de confiture d'airelles. Et comme boisson ? De l'eau. Le vin est si cher, la bière si fade, que Maxime préfère se passer de l'un comme de l'autre. Les Suédois et l'alcool, c'est une longue histoire. Les spiritueux sont vendus hors de prix dans les magasins d'État. Les autochtones ont la réputation de boire sans limite quand ils le font. S'ils n'ont pas vécu la grande époque de la prohibition, comme aux États-Unis, ils y sont passés très près, et nombreuses

sont les restrictions. Pas d'alcool en dessous de vingt ans, ni en public, etc.

Après leur excellent repas, Maxime et Faustine déambulent dans la vieille ville à la recherche d'une cave à jazz qu'on a signalée au clarinettiste. Quand enfin ils la trouvent, la soirée a déjà bien commencé. Maxime n'a que le temps de monter son binou avant d'être appelé sur la scène. Tous parlent un anglais approximatif, compensé par des gestes et grands renforts de notes. Gentils, mais un peu sceptiques, les autres musiciens attendent de voir ce que le nouveau a dans le ventre. Lorsqu'ils réalisent qu'il n'est pas trop manche à la clarinette, la soirée évolue à la satisfaction de tous ; les musiciens s'amusent, le public est conquis. Faustine écoute le groupe tout en observant les clients. Si on lui a mis dans les mains un verre plein d'une lavasse insipide, appelée bière, les autres ont presque tous un petit sac brun laissant passer un goulot qu'ils biberonnent allègrement. Pas de partage au pays de l'alcool dispendieux, chacun pour soi !

Bien plus tard, le niveau des flasques au minimum, vu l'enthousiasme grandissant de la foule, tout le monde s'est décoincé d'un coup. Les applaudissements fusent, le taux de décibels explose. Après plusieurs rappels, le morceau final avoisine le délire ! Au moment de la séparation, tous les gars de l'orchestre embrassent Faustine, promettant de se revoir très bientôt, à Stockholm, Nice ou Paris.

Friser le code

La perspective de recommencer le boulot, au retour d'une semaine idyllique à Stockholm, n'a absolument rien de stimulant. Comme à chaque fois qu'elle retombe dans la routine, après avoir vécu des moments exceptionnels, Faustine a beaucoup de peine à rester de bonne humeur. Qu'elle ait envie d'être partout sauf ici s'entend très fort dans son mutisme. Ce n'est pas ce qui se passe dans le reste du monde (le suicide collectif des membres de la bande à Baader par exemple), qui va l'en distraire. Heureusement, elle sait désormais que la monotonie de son travail à la Muller & Cie aura une fin. Elle se raccroche à la certitude qu'un de ces quatre matins, elle s'enfuira avec l'homme de sa vie. Ils iront vivre à l'étranger, libres et heureux enfin !

Depuis qu'elle a lu *Le Lys de Brooklyn*, Faustine a très envie d'émigrer aux États-Unis, ce pays décrit comme celui de la liberté. D'ailleurs, ils en ont beaucoup parlé avec Maxime, dans les ruelles de Gamla Stan ou dans les restaurants – dans leur chambre ils avaient autre chose à faire ! Quoi qu'il en soit, pour Maxime aussi, les USA ressemblent à la Terre Promise. C'est un pays assez grand pour y disparaître sans bruit, et la pénurie d'ingénieurs compétents y est grande. La seule inconnue, c'est qu'il ne sait pas s'il aura trouvé un emploi avant d'y

arriver et, en principe, c'est *la* condition pour demander un permis, à moins de se résigner à toujours travailler au noir. Pour Faustine les inconnues sont nombreuses aussi. Tant sur le plan professionnel que personnel.

Dans sa tête tout est simple pourtant : elle veut se marier, avoir des enfants et travailler. Pas forcément dans cet ordre, mais c'est l'idée, dans tout ce qu'elle a de peu original, n'en déplaise à son aventurier d'amant. La dernière option, travailler, reste facultative. Elle dépendra de la présence et du nombre de leurs enfants. De son côté, au cours de leurs conversations, Maxime essaie de faire passer un autre message dont : « Ne gravons pas nos noms au bas d'un parchemin » serait l'antienne. Pour les enfants, il a déjà donné, merci ! Un péremptoire : « Nous valons mieux que ça ! », coupe court à toute aspiration de vie popote. Si Faustine n'était pas convaincue – la folle, l'inconsciente ! – de pouvoir le faire changer d'avis, elle partirait en courant tant leurs objectifs divergent.

Quant à savoir quel boulot sera à sa portée avec son médiocre diplôme d'artisan décoratrice en vanneries, bien malin qui pourra le lui prédire. Elle craint fort d'en être réduite aux tâches de femme de ménage ou employée de cuisine, tant elle se voit mal monter une filiale de la Muller & Company aux States. Et pour cause – simple paresse ? peur de la concurrence ? – ses parents se sont bien gardés de lui enseigner les bases de la comptabilité, ainsi que de lui transmettre le secret des fabrications maison. Résultat, elle est désavantagée pour monter sa propre entreprise. Il vaudra mieux chercher ailleurs.

Au téléphone, Maxime la tient au courant de l'avancement des travaux.

– Ça y est ! J’ai mes vrais faux papiers !

– Génial ! François Maréchal me voilà ! Comment ça s’est passé ? Bien, on dirait, puisqu’ils ne t’ont pas gardé.

– Facile ! J’ai appelé la préfecture la semaine passée et dit que j’étais un peu pressé. Du coup j’ai esquivé le commissariat.

– T’as raison, c’est mal fréquenté ces endroits-là. Et ?

– Ils m’ont donné un rendez-vous pour passer directement chez eux.

– Comme ça ?

– Oui, mais, prudence quand même : avant d’entrer j’ai planqué toutes mes affaires personnelles à la consigne de la gare des cars. Après quoi, je me suis pointé au rendez-vous avec une enveloppe adressée à *François Maréchal* sous le bras, histoire de faire illusion. La secrétaire m’a reçu très gentiment, on a rempli ensemble les dernières formalités. Le seul moment où j’ai eu la trouille, c’est quand elle est allée faire signer les papiers au Préfet. Il est sorti de son bureau, s’est dirigé vers moi. Là, j’avoue que je ne savais pas si je devais partir au courant. Mais non, c’était juste pour me serrer la pince !

– Ouf ! Oui, je comprends, t’as dû avoir chaud !

– Ouais ! Tu peux me féliciter maintenant ! Bon, reste plus qu’à passer ouvrir un compte au Crédit Lyonnais. Dès que j’aurai un carnet de chèques, je commencerai à nous constituer un trésor de guerre, puis je chercherai une piaule à louer. On pourra y mettre, petit à petit, ce qu’on voudra déménager. Nous aurons bientôt notre pied-à-terre à Nice, très chère, qu’est-ce vous en dites ?

– J’en dis bravo et hourra ! Je suis fière de toi !

– Merci ! Ah, mais je ne t’ai pas dit…

– Quoi ?

– Je vais à Dubrovnik fin novembre, ça t'intéresse ?

– Oui, bien sûr, mais je ne vais pas avoir les moyens de venir, sans compter que la mère…

– Pose-lui la question quand même, et je verrai comment je peux t'aider. Sinon, j'ai un voyage prévu à New York et Washington début février prochain, d'ici là le trésor de guerre sera peut-être assez renfloué pour t'offrir une partie du billet. Par contre, il y a un truc que tu vas devoir faire.

– Lequel ?

– Faudra que t'obtiennes de la Reine Mère qu'elle te fasse une lettre au nom de sa société pour demander un visa « indéfini » d'entrée aux US.

– Elle doit faire comment ?

– C'est très facile : il faut juste qu'elle écrive qu'à partir de janvier 1978, tu voyageras souvent aux USA pour l'entreprise et qu'ils veuillent bien te fournir le visa adéquat, c'est tout !

– OK, je vais lui en parler.

– Oui, fais-le, ça serait vraiment bien que tu l'aies, ce visa, parce que ça nous évitera des tracasseries par la suite.

Mais quand Faustine évoque le sujet à l'atelier, c'est une autre chanson.

– Quoi ? Mais qu'est-ce qu'il veut encore celui-là, il commence à me courir sur le fil avec ses méthodes douteuses, franchement, t'es sûre que ça va suffire un simple courrier officiel de ma part ?

– Écoute, maman, Maxime va aux États-Unis plusieurs fois par an, il doit savoir ce qu'il fait non ? C'est pas grand-chose pour nous faciliter la vie !

– Je vais me renseigner, mais dans un premier temps, je ne suis absolument pas d'accord sur le

principe. D'abord je n'ai pas du tout envie de me faire remarquer, tu connais notre situation avec la double comptabilité. Ensuite, je déteste mentir. Dire que tu vas là-bas pour le travail, alors que ce n'est pas vrai, comment je le justifie, moi, si on me demande des comptes ?

– Mais c'est juste un papier, maman, rien d'autre, je t'assure que tu ne risques rien !

– C'est ce qu'on verra, demande-lui quand même, à ton hurluberlu ! J'ai pas du tout envie de me lancer là-dedans à l'aveugle sans mesurer les risques, et papa encore moins !

– Bon, d'accord, je vais lui demander.

– Sinon, ça avance vos projets de vivre ensemble, il s'accroche ?

– Bien sûr. Tu n'y croyais pas ?

– Non, et je t'avoue que je n'y crois toujours pas. Je t'ai déjà dit que les hommes mariés divorcent rarement, à moins qu'il y ait beaucoup de fric à la clé, ce qui n'est pas le cas avec toi. Par contre, je veux bien admettre, quand on examine la situation avec un peu de distance, qu'il aurait tort de se gêner.

– Pourquoi ?

– Il a 35 ans, je me trompe ? Le bel âge pour un homme.

– C'est ça.

– Une femme, deux gamines. Dix ans de mariage, le ronron dans son boulot, de quoi s'emmerder ferme, tu ne crois pas ?

– Tu oublies sa passion pour le jazz.

– Justement, ça, il peut en faire où il veut. Il le connaît par cœur son club du Vieux Cagnes. Il tournera bien sans lui. Aux US c'est pas ce qui manque, les orchestres, avec en plus l'excitation de la nouveauté. Franchement, si tu veux mon avis : à son

âge, recommencer sa vie avec un beau brin de fille tout frais, dans un nouveau boulot et un autre pays, je ne sais pas s'il y en a beaucoup qui refuseraient l'opportunité. La seule chose qui me choque, c'est ces histoires de disparition et de faux papiers. C'est juste pour sortir du lot et avoir l'air moins banal ou quoi ? Pour moi, c'est tiré par les cheveux, dangereux et malhonnête !

– Peut-être, mais en attendant si c'est ainsi qu'il le voit je m'imagine mal le faire changer d'avis. *Que sera sera*, laissons-le aller jusqu'au bout. Alors, je peux aller à Dubrovnik ?

– Non, on a trop de travail. Il faut songer aux commandes de Noël. Par contre, New York, Washington, pourquoi pas ? Je vais voir avec papa. Et pour Noël tu comptes faire quoi ?

– Je n'y ai pas encore réfléchi.

– Il faudrait que tu t'organises. Cette année on partira un mois avec papa et Stéphane. M. Bernard gardera les poules et les chats. Ça serait chouette que tu te trouves une occupation.

– T'as une idée pour moi ?

– Oui. J'ai toujours l'adresse de cet organisme pour jeunes filles au pair. Peut-être que tu pourrais creuser de ce côté-là.

– Génial, je téléphone ce soir.

Jingle bells

– Alors comme ça la Reine Mère ne veut pas faire l'effort d'écrire la petite lettre qui te permettra d'avoir un visa pour les States ?

– C'est pas ça, je pense plutôt qu'elle a peur que j'en revienne pas. À mon avis, elle se méfie de toi, et p'tête ben qu'elle a raison ? Mais, en même temps, elle est bien contente que j'y aille à Nouillorque, c'est aussi un peu son rêve. C'est pas un peu ambigu pour toi tout ça ?

– Un peu. Tu sais quoi ? Tu vas m'organiser un rendez-vous avec elle. Il est temps que je fasse sa connaissance. Tu peux t'organiser pour fin janvier ? Je ne vais pas pouvoir me libérer avant, et ça sera encore bien assez tôt pour le visa. D'ailleurs, j'ai préparé un brouillon au cas où.

– Dac. Je lui en cause demain. Mais pas de brouillon please. Le pater sera mortellement vexé si tu lui mâches le travail. C'est lui qui sait tout, pas toi. Ne l'oublie jamais !

– Et sinon, pour Dubrovnik tu n'as pas de regrets à avoir, Hélène veut à tout prix m'accompagner. Elle devient complètement parano. Tu vois, c'était foutu de toute façon !

– Parano ? Mets-toi à sa place ! Tant pis, on ira une autre fois.

– Bien sûr ! Ah ! autre chose : j'ai commandé mon

carnet de chèques au nom de François Maréchal, et aussi, j'ai repéré une piaule dans *Nice Matin* pour trois fois rien. Si ça marche, ça sera à Cimiez, j'ai rendez-vous la semaine prochaine avec la proprio.

– Parfait ! Ça bouge, dis donc ! De mon côté, j'ai trouvé un job d'un mois comme jeune fille au pair, dans les environs de Londres. Je pars le 15 décembre, retour le 15 janvier.

– Ah oui ? Mais c'est formidable ! On trouve des mandats d'un seul mois ? J'étais sûr qu'il fallait s'engager pour six au moins.

– Ben non, tu vois. Dans cette famille la mère est enseignante. Elle cherche quelqu'un pour garder ses gosses pendant les vacances de Noël. Ça lui permet de magasiner, voir ses copines tranquillement ou sortir avec son mari. Vu qu'elle a placé ses fils dans l'école où elle bosse, le reste de l'année elle les voit tout le temps. Bref, tout ce petit monde vit à Southend-on-Sea, à deux heures de Londres. Le mari gère une cabane à hot-dogs sur un terrain de sport, si j'ai bien compris. Les garçons ont 6 et 8 ans.

– Southend-on-Sea, c'est au bord de la mer, ça ?

– Comme son nom l'indique !

– Tu vas bien t'amuser.

– J'y vais pas pour m'ennuyer. J'espère que les gniards seront sympa.

– Ouais, sinon, tu les accroches au porte-manteau par la ceinture ou le col du T-shirt, avec un scotch blindé sur la bouche, ça devrait aller.

– Pervers !

Fin novembre, Faustine reçoit un courrier en provenance de Dubrovnik. Maxime y raconte son séjour. Hélène ne l'a pas accompagné finalement, c'est donc tout seul qu'il a visité les remparts de la vieille ville, regardé défiler les filles d'un côté, les

garçons de l'autre, sur le boulevard où les amoureux se cherchent... Il dit que les filles d'ici sont très jolies, qu'elles ne craignent pas de se promener en costume national. Les spécialités du coin sont bonnes aussi et le travail pas trop contraignant. Dommage, oui vraiment, que Faustine n'ait pas pu venir !

Route de Cannes, les quinze premiers jours de décembre sont plutôt calmes. On emballe les commandes, on boucle l'atelier, on *poutze* (nettoie), on vide les cendriers. Une petite fête de Noël est même organisée avant de se séparer. Papa-maman ont bien fait les choses : un joli buffet froid, sucré et salé, et du champagne à volonté. On échange des petits cadeaux. Faustine reçoit une somme rondelette, sous forme de prime, de quoi agrémenter son séjour londonien. Pour le coup elle va pouvoir s'offrir l'imperméable de ses rêves ! Stéphane, sans surprise, réceptionne sa nouvelle Buffet Crampon. Il semblerait que sa carrière musicale se confirme. Après son entrée brillante au conservatoire de Grasse, dans la classe de Michel Lethiec, il a progressé rapidement. Désormais, il vise l'institution de Nice l'an prochain. Il y suivra les cours de musique de chambre avec Paul Tortelier, en plus de ceux de clarinette avec Claude Crousier. En attendant, il travaille avec acharnement. Faustine ne se lasse pas de l'entendre répéter toute la journée.

Afin de marquer le coup pour leur dernière soirée en famille, papa invite tout le monde au théâtre. On donne une unique représentation de *Pouic-pouic* de Jean Girault avec Jacqueline Maillan. Papa qui l'adore (il est de la même génération), a souvent applaudi la comédienne au théâtre, lorsqu'il vivait à Paris. Il ne cesse de vanter ses mérites, au point que maman, jalouse, finit par le traiter de vieux gâteux. Faustine

n’aime pas les vaudevilles plus que ça, mais, puisqu’on l’invite, elle suit le mouvement. Elle ne le regrette pas, le spectacle en vaut la peine. Au théâtre, ce n’est pas du tout la même chose qu’à la télévision. Vraiment, elle a ri, mais qu’est-ce qu’elle a ri ! Surtout quand un quatuor d’humoristes, dont elle a oublié le nom, les frères Jacques ? Les 4 Barbus ? a récité un texte sur les porte-manteaux (enfin, surtout sur la *disparition* des porte-manteaux de tous les lieux publics). C’était tellement chouette qu’elle s’est offert le pamphlet. Ensuite, elle est allée demander à Mme Maillan de le lui dédicacer. Devant la table où celle-ci officiait, Faustine a exprimé avec enthousiasme sa reconnaissance pour la jolie soirée qu’elle venait de vivre grâce à elle :

– Je voulais vous remercier, et surtout vous dire que mes parents et moi vous apprécions beauc…

La Maillan l’a regardée, a levé les yeux au ciel, esquissé une grimace de mépris et tendu la main par-dessus son épaule pour attraper le texte suivant ! Désormais, Faustine gardera ses compliments pour elle. Quels cabotins ces acteurs !

Le reste de la famille est parti ; la valise de Faustine est bouclée ! Tout est prêt, dorénavant, pour son séjour à Londres. L’autre soir, elle a retrouvé Maxime à Nice. Il voulait lui montrer la chambre de Cimiez, et lui donner un double des clés. Ainsi elle pourra venir seule, apporter des documents ou des affaires, continuer à préparer leur fuite. Puisqu’ils étaient là, ils ont essayé le petit lit. Pas franchement concluant. Le matelas, bourré de noyaux, était très inconfortable ! Pour se faire pardonner, Maxime lui a offert une pizza dans le Vieux Nice. En rentrant, ils sont passés par une cabine téléphonique. Faustine devait appeler ses hôtes en Angleterre, afin de

confirmer le rendez-vous à Victoria Station. Ils avaient parcouru deux kilomètres sur le chemin du retour, quand elle s’est rendu compte qu’elle avait oublié son sac à main. Catastrophe ! Vite ! Vite ! On y retourne ! De sa vie elle n’a couru aussi vite. Arrivée à la cabine, ouf ! le sac est toujours là, avec toutes ses affaires et son porte-monnaie intact dedans. Maxime n’en revient pas ! Faustine doit bien être la seule fille au monde qui retrouve son sac, dix minutes plus tard, dans une cabine publique en plein cœur du Vieux Nice ! Si ce n’est pas avoir le cul bordé de nouilles ça, il ne sait pas ce que c’est. Faustine, hilare, secoue ses mains devant elle, à l’italienne : « *Ma, perché no ?* ».

Quand elle quitte Maxime ce soir-là, elle sait qu’ils se retrouveront à Londres le 11 janvier prochain. Il a pu s’arranger, elle n’aura qu’à quitter son job chez les Antil trois jours plus tôt, voilà tout. Avec une confiance absolue dans sa bonne étoile – ne vient-elle pas, une fois de plus, de prouver son existence ? – Faustine acquiesce.

De Nice à Paris, de Paris à Calais, de Calais à Douvres et de Douvres à Londres : trois trains et deux bateaux. Voilà de quoi satisfaire la passion aventurière qui anime Faustine. De plus, son rendez-vous avec M. Antil n’étant prévu que pour le lendemain de son arrivée, il lui faudra passer une nuit Dieu sait où. Dans le rapide entre Cannes à Paris, elle dévore *Le Matrimoine*, d’Hervé Bazin. Si elle apprécie l’histoire, elle n’est pas bien sûre d’apprécier la misogynie du bonhomme ! En même temps, quand on connaît Folcoche, la mère de l’auteur, on peut comprendre. Faustine espère juste que Maxime ne la considérera pas comme une *mèragosses* un jour.

« Paris, terminus ! Tout le monde descend ! ». Faustine transite de la Gare de Lyon à celle du Nord.

Heureusement, lors de leur escapade à Paris en avril dernier, elle a appris à se débrouiller dans les méandres du métro, elle se sent moins godiche pour trouver son chemin. Gare du Nord, sa place est réservée dans le Paris-Calais. Alors qu'elle approche du compartiment, un immense éclat de rire fuse. Voilà qui commence bien ! Deux garçons et une fille occupent déjà les lieux. Faustine s'installe, offre des cigarettes à la ronde, fait connaissance. Ses compagnons de voyage vont passer le week-end à Londres. C'est la mode, en ce moment, d'aller faire son shopping chez la Reine. Les garçons se demandent s'ils pourraient éventuellement poser des jalons pour un futur job, mais la fille, une adorable métisse, n'y compte pas trop. De discussions en éclats de rire, une clope après l'autre, les deux heures qui séparent Paris de Calais passent vite. Sur le bateau, on se retrouve à la même table et Faustine, puisqu'elle est en fonds, arrose la compagnie. Rosé et Whisky à volonté, à commencer par elle, d'autant qu'il n'est vraiment pas cher sur le ferry ! À Londres, le groupe a réservé des chambres dans un Bed and Breakfast. Quand Faustine expose le problème de son hébergement, ils sont sûrs qu'il y aura une place pour elle. De fait, dans cette maison de maître accueillante, elle trouve le couvert sans difficulté, mais attention, la dirlo est stricte ! Les filles dans leur chambre et les garçons dans la leur !

Après s'être installés et rafraîchis, nos quatre lascars se promènent dans la ville. Faustine ignorant tout de Londres, elle se laisse guider : Regent Street, Piccadilly Circus, Liberty, Fortnum & Mason. Las, les restaurants ici sont hors de prix. Il leur faudra encore parcourir pas mal de kilomètres en s'éloignant du centre pour trouver, enfin, un bouge où manger selon

leurs moyens. Faustine se risque à commander une *Kidney Pie.* Beurk ! (en anglais dans le texte). Immangeable ! Les autres ne sont pas mieux lotis, les patates sont spongieuses, la viande filandreuse et les légumes bouillis comme on ne les aime pas ! Encore affamés, ils demandent la carte des desserts, pour s'entendre dire (nous traduisons pour vous) : « Si vous n'avez pas fini votre assiette, vous n'avez PAS droit au dessert ! ». Outrée, Faustine, la plus adulte de tous, crie au scandale – shocking ! – appelez-moi le patron et que ça saute !

La serveuse rit. Mais non, c'est de l'humour ! Bien sûr que vous pouvez avoir un dessert ! Sur ce, ils commandent une « *apple pie with custard sauce* ». *Custard*, c'est le seul mot que Faustine a compris de la carte et ça, elle sait que c'est délicieux, sa mère lui en a assez parlé !

Merry Christmas

Londres, Waterloo Station, 16 décembre 1977. Faustine essaie de reconnaître Simon Antil. Venue passer un mois dans sa famille en tant que jeune fille au pair, elle a rendez-vous sous la célèbre horloge quatre faces. Ce matin, après un petit déjeuner consistant, elle a quitté ses compagnons de route parisiens : Véronique, la jolie maghrébine, future banquière, François, l'apprenti conducteur de trains, et Charles, avocat en devenir. Ils se sont tous embrassés en promettant de se revoir à Paris, un jour. Faustine, digérant ses *buns*, *saussages* et *scrambled eggs*, a trotté jusqu'à l'immense gare. Elle est à l'heure, Simon aussi qui la repère en premier. Blond-roux, souriant, bonhomme, il n'est pas beaucoup plus grand qu'elle. Ils échangent une solide poignée de mains puis il attrape la valise de la demoiselle et se dirige vers la sortie. Difficile de se frayer un passage dans une foule aussi compacte ! Heureusement, les rondeurs de Simon créent un sillage conséquent et pratique ! Sa voiture : une fourgonnette de service, est garée en double file. Le flic n'a pas le temps de leur coller une contravention, qu'ils ont déjà démarré. Bientôt, ils traversent les faubourgs de Londres, direction plein-est vers la mer. Londres est une ville incroyablement étendue. Ils ont à peine parcouru quelques kilomètres dans la campagne que déjà se

profilent les premières villas de Southend-on-Sea. C'est une charmante station touristique, située à la fois sur l'embouchure de la Tamise et vers la mer du Nord. Un peu somnolente en hiver cependant, commente Simon, quand le parc d'attractions est fermé, le ponton désert, et qu'il ne reste plus que le Sporting club, réservé aux membres payants (dont il fait partie).

Simon Antil dépose Faustine devant une ravissante maison mitoyenne, typiquement *british.* Toutes ces demeures, jumelées mais dissemblables, chacune conservant son originalité, répondent à l'incoercible individualisme anglais. Faustine ne se lasse pas d'admirer ces rues, bordées de chaque côté par des architectures de maisons de poupée. Elle aime particulièrement les fenêtres en rotonde, parfois surmontées de tourelles, qui leur donnent des allures de petits châteaux. Comme ça doit être romantique une pièce ronde ! Tout de suite, on imagine le feu de cheminée et le chat qui ronronne. Comme toujours, elle s'interroge sur les habitants. Elle donnerait volontiers dix ans de sa vie pour être une petite souris, une mouche même. Ah ! pouvoir observer en toute discrétion. À l'idée que seule un dixième de la capacité de son cerveau est utilisé (et encore), que la télépathie existe, mais reste hors de sa portée – alors que ce serait si pratique ! –, Faustine se sent frustrée. Son rêve le plus cher : avoir la capacité d'absorber le contenu d'un livre, en quelques secondes, simplement en fixant la couverture ou en faisant défiler les pages. Peut-être que la science fera quelques avancées dans ce domaine de son vivant, qui sait ?

Quelques mètres plus loin, Rachel Antil, jolie blonde presque aussi accorte que son mari, accueille la nouvelle fille au pair sur le pas de la porte, avec un

grand sourire. Après avoir déposé un baiser sur la joue de Simon, qui fonce vendre ses *hot dogs* au stade, elle présente David et Gabriel, leurs garçons de six et huit ans, à Faustine. Enfin, elle demande à la jeune femme de monter sa valise à l'étage sans s'attarder, s'ils veulent trouver encore de la place au *Fish & Chips Restaurant*. Assise à la table en formica rouge, face à la mer, Faustine observe les autochtones de tous ses yeux. Elle ne sait plus où donner de la tête. Depuis le travailleur en marcel, jusqu'au fonctionnaire coiffé d'un melon, en passant par la gorgone hirsute ou la lady gantée de blanc, le spectacle est édifiant. Son poisson et ses frites, épaisses et grasses, couronnés de beignets d'oignons, valent le déplacement. Les sauces, inimitables, qui accompagnent le tout, lui rappellent sa Belgique bien-aimée. Y'a pas à dire, ces Anglais s'y connaissent en friture !

Sur le chemin du retour à la maison, Rachel manifeste sa surprise : elle ne s'attendait pas à ce que Faustine s'exprime aussi bien en anglais. Celle-ci évoque succinctement son parcours scolaire, en Suisse, Belgique, Suisse allemande et France. Elle parle aussi de Nicole, son amie anglaise. En tous les cas, pour l'une comme pour l'autre, le séjour promet d'être instructif. En début d'après-midi, Rachel promène Faustine dans la maison. Le salon en rotonde, inutilisé parce que beaucoup trop cher à chauffer, s'avère décevant. Il est rempli de cartons et de meubles au rebut. La famille préfère l'autre *living-room*, équipé d'une cheminée fonctionnelle. Il donne sur le jardin, et jouxte la cuisine. À l'étage se trouvent les chambres à coucher. Celle de Faustine, très jolie, donne sur la rue. La chambre des garçons a vue sur un petit jardin pourvu d'un gazon mité et sur la cour

des voisins. « Un couple d'homosexuels absolument adorables » chuchote Rachel, en vérifiant que ses fils n'écoutent pas. Cela fait dix ans déjà que l'homosexualité n'est plus illégale en Grande-Bretagne, mais on dirait bien que ce n'est pas encore entré dans les mœurs.

Elle fait remarquer à Faustine que le quartier est tranquille et bien surveillé. Elle rit : l'année dernière, sortis pour le réveillon, ils ont bien (trop) bu. Quand ils ont voulu rentrer, ils se sont aperçus qu'ils avaient oublié leur clé. La fille au pair d'alors dormait à poings fermés et n'a jamais répondu à leurs appels. C'est ainsi que Rachel, en robe du soir et talons aiguille, a escaladé la grille pour tenter de pénétrer chez elle par effraction. Manifestement Simon n'était pas en état de l'aider. Bref, une voiture de police s'est arrêtée, leur a demandé leurs papiers et comme ils ne les avaient pas sur eux, les a emmenés au poste, quelle aventure, elle en rit encore !

Les jours suivants, on s'installe dans la routine. Faustine veille sur les enfants trois ou quatre soirs par semaine, pendant que les parents rencontrent leurs amis ou sortent en amoureux. Les enfants se couchent très tôt, si bien que Faustine passe ses soirées devant la télévision. Sur une chaîne formidable, des comédies musicales sont proposées les unes après les autres. Cette année c'est le cycle Barbra Streisand. Il n'est pas nécessaire d'être championne d'anglais pour apprécier *Funny Girl* ou *Funny Lady.* Si bien que Faustine apprécie chaque note, jusqu'à la fin des programmes de nuit. Les Antil sont rentrés depuis longtemps quand elle va se coucher. Au matin elle ne se réveille que lorsque le petit David glisse sous sa porte le courrier du jour. Une lettre de Maxime qu'elle découvre avec sa première cigarette. Elle a été ravie

de constater dès le premier jour que ses hôtes sont fumeurs. Puis elle descend boire le café que Rachel lui a préparé. Les deux femmes discutent un moment, ensuite la maîtresse de maison va faire ses courses ou remplir l'une ou l'autre tâche administrative qu'elle ne peut accomplir en période scolaire.

Faustine, habituée à travailler tout le jour, s'ennuie. Les garçons ont leurs jeux, ils n'ont pas besoin d'elle. De plus, elle les voit relativement peu. S'ils ne sont pas dans leur chambre, ils sortent avec leurs parents. Alors, Faustine fait ce qu'elle aime et qui la rassure depuis toujours : elle range. Elle vide les tablars et étagères de la cuisine, nettoie et remet tout en ordre (ils en avaient besoin !). Quand Rachel rentre et voit ça, elle se montre à la fois ravie et confuse. C'est trop ! Ce n'était pas dans le contrat ! Aussi, la prochaine fois qu'elle va faire des courses, elle rapporte une immense boîte de *Quality Street* à la jeune fille, qui persévère dans ses rangements et se voit remerciée avec une nouvelle boîte de chocolats et ainsi de suite pendant tout son séjour !

À midi Rachel prépare le repas. Mais ces gens bizarres ne mangent pas en famille, comme chez Faustine. Les garçons grignotent un sandwich, Simon est absent la plupart du temps (le soir aussi) et Rachel ne déjeune jamais. Faustine se retrouve donc seule, devant la télévision, à ingurgiter un toast aux spaghetti ou aux haricots blancs, sauce tomate. Elle met du temps à s'habituer, mais si elle a suffisamment faim ça passe ! Il arrive que le menu varie avec un club sandwich au bacon frit, salade et œufs mollets : une pure merveille ! Non, vraiment, la nourriture n'est pas la préoccupation première en Grande-Bretagne. L'unique tentative de Faustine pour varier les menus (un *rösti* : pommes de terre râpées, oignons

et lardons, cuit à la poêle comme une grosse galette), a été accueillie avec de telles mines de dégoût qu'elle a préféré ne pas insister.

Un matin, Rachel signale à Faustine qu'il y a d'autres *au pair girls*, françaises ou belges, à Southend. Lui plairait-il d'en rencontrer, de faire les magasins ou d'aller danser avec elles, par exemple ? Et pourquoi pas ? Quelques appels téléphoniques plus tard, la rencontre est organisée dans un *tea-room* des environs. À la différence de Faustine, qui n'est là que pour garder les enfants ponctuellement pendant un mois, en échange du gîte et du couvert, les autres sont engagées pour l'année entière et reçoivent un salaire. Les jeunes filles ne tardent pas à sympathiser. Elles se revoient chaque semaine, s'amusent à tailler des costards sur mesure à leurs employeuses respectives, sans oublier de se plaindre des enfants ou des maris. Par chance, il est très facile ici de changer de place si on n'a pas d'atomes crochus avec la patronne, ce qui estrare, avouons-le. Néanmoins, certaines filles en sont à leur troisième place (sans que Faustine puisse déterminer à qui la faute incombe). *However*, on rit, on boit de la bière, on se promène sur le *pier* (ponton du bord de mer) en mangeant des glaces et on promet de se revoir pour faire les boutiques (bien que pour ça, Faustine préfère être seule). Surtout, un samedi soir, on ira danser. Justement, il y a un super Night club qui vient d'ouvrir, pas très loin d'ici.

Une soirée pizza-dancing est organisée autour de Noël, et nos demoiselles, sur leur trente et un, sont prêtes à chasser le *rosbif*. Jeune et beau, de préférence. Peu au fait des us et coutumes indigènes, elles ont tout faux d'emblée. Arrivées en tout début de raout sur les lieux du plaisir, il leur faudra patienter

deux bonnes heures avant la venue du gibier. Qu'à cela ne tienne ; profitant d'avoir toute la place disponible, Faustine et ses amies dansent, s'en donnant à corps joie. Le whisky et la bière coulent à flot, on se désinhibe à qui mieux mieux. Enfin, la gent masculine paraît. La fête peut commencer ! Las ! Tandis que les premières notes fusent, les garçons restent soudés au bar. Les Anglaises, *toutes* sans exception, envahissent la piste ! Une armada de femelles s'agite dans tous les sens, en pleine pâmoison narcissique. Les mâles voudraient les rejoindre qu'il n'y aurait plus de place pour eux ! Ils sont vraiment uniques, ces *british* ! Et, bien sûr, éducation européenne oblige, ça ne se fait pas d'aller les chercher, ça serait trop *shocking* ! En masse compacte, accrochés à leur pinte d'Ale, ils ont beau mater discrètement dans leur direction, impossible de capter un seul regard. Il manque là une dimension, un jeu de codes, inaccessible à la Suissesse qu'elle est. Écœurée, Faustine jette l'éponge et appelle un taxi.

De son séjour chez les Antil, elle gardera la vision de Simon, penché sur la table basse du salon, occupé à compter l'argent de sa recette, le soir de Noël. Ça lui rappellera *Oliver Twist*. Elle fera également l'expérience du Sporting club de Southend, piscine et activités nautiques, où tout le monde se presse dans un espace si restreint, si chloré, qu'elle en sera incommodée pendant plusieurs jours. Elle aura appris, en outre, que les juifs ne fêtent pas Noël et que, par conséquent, les cadeaux qu'elle avait soigneusement choisis pour les garçons ne seront pas déposés sous le sapin inexistant. La dinde farcie, le mouton sauce à la menthe, ainsi que le plum-pudding (qu'elle se réjouissait de goûter et qu'elle apprendra à confectionner dans vingt ans) ne sont pas non plus au

rendez-vous. Pour tout cela, et plus encore, elle se rattrapera un jour, n'en doutons pas. Par contre, en cette période de fêtes, il se donne à Londres des spectacles musicaux dont les Antil, comme beaucoup d'Anglais, sont friands. Simon a invité toute la petite famille, Faustine incluse, à la comédie musicale *42nd Street,* jouée dans le *West End* (le Broadway londonien). Mais avant cela, comme chaque année, ils iront prendre le thé chez *Fortnum & Mason*. C'est la première fois de sa vie que Faustine pénètre dans un endroit aussi luxueux. Après l'incontournable visite du magasin, le quintette s'installe au restaurant. Faustine est éblouie. Elle peut enfin goûter au véritable *tea-time* anglais. Les sandwichs au concombre, les scones à la *clotted cream* ou au *lemon curd*, ainsi que des dizaines d'autres amuse-bouche extraordinaires, sont proposés à la dégustation, accompagnés d'un délicieux Lapsang Souchong. Ce même thé fumé délicat que papa prépare à la maison, quand il cuisine sa fondue. Un plateau de desserts gigantesque complète et clôt agréablement ce festin.

La comédie musicale qui suit subjugue Faustine. Elle est à fond dans le rythme et l'action et semble-t-il le public aussi, qui réagit bruyamment, applaudissant à tout bout de champ (alors qu'il s'agit d'un film !). Il règne une ambiance incroyablement festive qui fait oublier qu'on n'a pas le droit de fumer (à cause des enfants présents), et le temps passe à une vitesse folle. Juste pour son édification personnelle, Faustine viendra vérifier un jour la légende des cigarettes autorisées dans les cinémas anglais. Mais ce jour-là, la puanteur infecte, tout comme le rideau de fumée opaque, dû à une ventilation approximative, la dégoûteront à jamais de la tabagie en circuit confiné.

Le premier de l'an, comme chaque année, Rachel

et Simon sortent, non sans laisser à Faustine une grosse provision de friandises consolatrices et le libre accès au téléphone. La jeune femme en profitera allègrement entre deux épisodes du Benny Hill Show. Le 10 janvier, le séjour de Faustine tire à sa fin. Dans quelques jours, elle quittera les Antil pour rejoindre Maxime à Heathrow. Mettant à profit les moments de loisirs qui lui restent, elle arpente les grands magasins en quête de l'imperméable *Burberry* de ses rêves. Elle finit par le dénicher, soldé dans une grande enseigne. Encore deux pots de marmelade d'oranges amères et une boîte de Bird's custard à trouver pour sa mère, et elle aura rempli sa mission.

La veille de son départ, à sa grande surprise, Faustine reçoit de « magnifiques œuvres d'art » de la part de David et Gabriel. Ils se sont donné la peine de lui faire de jolis dessins aux crayons de couleur. Pour la remercier de s'être (si peu) occupée d'eux ? Faustine, humblement, comprend qu'elle les avait méjugés, certains traumatismes datant de ses années d'école ayant la peau dure. Elle traîne encore une crainte viscérale des autres enfants – surtout quand ils sont en groupe – qui l'empêche d'aller vers eux. Chaque fois qu'elle aperçoit une bande d'adolescents au loin, elle panique et change de trottoir. Dans le cas présent, elle est vraiment émue par la gentillesse des petits Antil. Finalement, elle gardera un excellent souvenir de son passage à Southend.

Happy New Year !

Faustine étrenne son nouvel imperméable. Ainsi Maxime ne pourra plus lui dire qu’elle ressemble à un parachutiste dans sa vieille parka. Elle court, comme si sa vie en dépendait – et sûrement qu’il y a un peu de cela – elle court, l’amoureuse, dans les couloirs de Hearthow à la recherche de l’*Arrival gate*. Ouf ! Le voilà ! Elle y accède presque en même temps que lui, son homme, son amant. Ah ! ce coup au cœur en le voyant débarquer. Elle retrouve l’inimitable swing de sa démarche, qu’elle pourrait reconnaître à des kilomètres, même sans lunettes. Un court instant, elle le voit sans être vue. Lui la cherche, survolant la foule. Dès qu’il l’aperçoit, son visage se détend imperceptiblement. Peu à peu la joie monte, du sourire aux yeux. Ses yeux, si bleus, l’embrasent toute entière. Elle considère le large torse, mis en valeur par le pull à col roulé, sous la veste de costard. Seul moyen pour lui d’éviter la sacro-sainte cravate qu’il déteste. Comme elle aime ce poitrail solide et rassurant, ces bras protecteurs. Avant de répondre à la bouche gourmande, elle hume son odeur au passage ; légèrement épicée, ô combien familière. À nouveau Faustine se sent chez elle, retrouve ses marques. Pour que leurs parfums correspondent si bien, cet homme-là est de sa race, à n’en pas douter. À cet instant son bonheur est total. Si elle savait ce que

c'est, elle évoquerait un *tsunami* de gratitude. Mais déjà Maxime, impatient, lui prend la main, l'entraîne vers la sortie. Ils montent dans le métro qui relie l'aéroport à la capitale. Sortie : Russel Square Station.

Depuis longtemps, Maxime rêvait de passer une nuit à l'hôtel Russel. Ce quatre étoiles de luxe, aux 373 chambres sur 8 étages, fait partie des petits bijoux de la capitale anglaise. Les prix aussi, bien sûr, sont conséquents. C'est pourquoi, afin ne pas « exagérer », le petit ingénieur a laissé sa secrétaire louer une chambre simple, en se promettant de changer pour une double, à ses frais, une fois sur place. Hélas, trois fois hélas, il n'avait pas prévu qu'en cette période de fête, l'hôtel serait archi-plein. Le couple adultère se résigne donc à accepter le minuscule cagibi du 8e étage avec son lit cage à l'avenant.

– Mon pauvre amour, j'aurais bien aimé t'offrir mieux, mais hélas mes moyens sont restreints, tout a passé en cadeaux et vacances pour les filles et leur mère.

– Dommage. Au moins on est ensemble, c'est le principal !

– L'autre mauvaise nouvelle, c'est que je n'ai qu'une journée à te consacrer. Demain soir je prends le train pour Birmingham. Après-demain je bosse et en soirée je rentre à Nice. Va falloir qu'on mette les bouchées doubles, ma douce, mais je te promets qu'on se rattrapera en février, à New York !

– Oh non ! Flûte alors, et tu ne pouvais pas me le dire avant ? Ça fait longtemps que tu le sais ?

– Depuis la veille des vacances de Noël, mais tu sais ce que c'est, avec les fêtes, ma femme, les filles, j'ai complètement oublié.

– C'est vraiment stupide, parce que je n'ai pas de

chambre pour demain soir. Ma réservation sur le ferry est pour après-demain. Il ne me reste plus un rond pour payer l'hôtel, j'ai plus qu'à dormir dans la rue. Merde et re-merde !

– Mais non, tu verras, on va te trouver une piaule demain matin, je sais qu'il y a une auberge de jeunesse dans le coin, pour une nuit ça ira, et je te donnerai les sous.

Faustine est contrariée. Elle supporte mal d'être mise devant le fait accompli. Si elle ne peut pas se préparer mentalement aux choses qui lui arrivent, elle angoisse. De même qu'elle n'a pas la repartie facile, elle peine encore à trouver une solution rapide aux aléas. D'où son émoi. Maxime ne se rend pas compte qu'elle n'a pas l'habitude de voyager et de se débrouiller comme lui (qui d'ailleurs a une secrétaire pour lui faciliter la vie). Faustine n'a pour elle que ses vingt et un ans et le sentiment d'invincibilité qu'on éprouve à cet âge. Mais ce n'est pas le moment de bouder ! Maxime se montre si tendre après sa mise au point qu'elle renvoie ses inquiétudes au lendemain. Quittant une chambre scandaleusement bordélique, les affamés cherchent un endroit à proximité où se sustenter. Ce soir, par bonheur, il reste de la place au *Swiss Chalet*, situé à deux pas, et la raclette qu'on y sert à gogo est tout à fait correcte.

De retour à l'hôtel, Maxime se jette une nouvelle fois sur sa maîtresse avec un appétit féroce. Passionné, fougueux, il ne *l'épluche* pas, il arrache tout sur son passage. Il s'en donne à corps joie, effectuant sur-le-champ plusieurs allers-retours à la fontaine qui jouxte le mont de vénus, s'émerveillant encore et toujours de l'accueil débordant. Comme elle est douce ta peau, comme il est plat ton ventre, comme ils sont tendres tes seins, comme ils répondent

bien à ma main ! Vois comme ils se dressent les coquins ! Il ne se lasse pas de caresser sa belle, de l'embrasser de la tête aux pieds.

Sans être coutumier des relations adultérines, Maxime sait qu'il doit être attentif aux *accidents*. Il ne croit pas un mot des allégations du vieux médecin grassois qui prétend que Faustine ne peut avoir d'enfant. Dès le début de leur relation, après que la jeune femme lui eut confié qu'elle ne supportait aucune pilule, il a pris ses responsabilités en matière de contraception. Il appelle cela : *le feu d'artifice sur le gazon*. Ce que Faustine trouve aussi charmant qu'imagé. Quelques feux d'artifices plus tard, donc, ravis, comblés, épuisés, ils se décident au repos. Las ! Faustine ne peut fermer l'œil, tant l'exiguïté du lit la dérange. Elle qui aime ses aises, qui a surtout besoin, en plus du noir et du silence le plus complet, de pouvoir se vautrer de tout son long, la voilà à moitié coincée entre le bras de Maxime, son épaule et le mur ; impossible de dormir avant le petit matin où, de guerre lasse, son corps lâche prise… enfin !

Courbatue, fourbue, elle récupère néanmoins après un bon petit déjeuner. Heureusement que la portion prévue pour une chambre single est assez copieuse pour deux. Les amants profitent encore de la chambre jusqu'à midi, le temps pour Maxime de faire provision de tendresses, puis, abandonnant leurs affaires au dépôt de l'hôtel, ils déambulent dans le centre de Londres. Comme cadeau de Noël pour sa chérie, Maxime a réservé une table au restaurant panoramique du 34e étage de la *British Telecom Tower*, le plus haut bâtiment du pays. Avant de prendre l'ascenseur, Faustine et Maxime subissent une fouille en règle, rendue obligatoire depuis qu'une bombe – attribuée à tort à l'IRA – a explosé dans les

toilettes du restaurant.

Au sommet, nos amis, confortablement installés près d'une fenêtre, jouissent d'une vue imprenable sur la capitale. Le restaurant effectue une rotation complète en vingt-deux minutes. Si le repas lui-même ne laissera pas à la jeune femme un souvenir impérissable, toute sa vie elle se souviendra de la bouteille de *Dézaley,* commandée par Maxime en son honneur. En mangeant, ils se livrent à leur jeu favori : organiser leur future vie commune. Maxime espère bien trouver une place à sa mesure dans le petit monde de l'électronique. Bosser le jour, jouer le soir, rencontrer les musiciens de jazz qu'il admire ; mais aussi naviguer, pratiquer un sport, aller au spectacle, apprendre le solfège. Il sent qu'avec Faustine tout sera envisageable. Aussi, à partir du moment où il aura « disparu corps et biens » – reste encore à peaufiner le scénario – ils pourront vivre n'importe où dans le monde.

Faustine imagine déjà la petite maison dont elle s'occupera. Les enfants qu'ils auront (ça elle le garde pour elle), les amis qu'ils fréquenteront. Pour elle ce ne pourra être qu'aux États-Unis. Elle en a tellement rêvé depuis qu'elle a lu le *Lys de Brooklyn* de Betty Smith. Et pourquoi Maxime n'ouvrirait-il pas un magasin d'électricité, comme son père ? Elle pourrait s'occuper de la caisse et des commandes. Ou encore, ils pourraient devenir artisans comme ses propres parents ? Maxime réfute, la couture ne lui dit rien qui vaille, quant à l'électricité, de nos jours ça ne paie plus du tout. IBM est en train de fabriquer des micro-ordinateurs et compte bien équiper tous les bureaux du monde prochainement. Bientôt, toutes les secrétaires travailleront sur ces machines. Et s'il apprenait à les programmer et à les installer ? Mais

peut-être aussi pourra-t-il trouver un débouché dans la compatibilité électromagnétique ? Les idées fusent. C'est tellement passionnant de construire son avenir ! Faustine exulte, les choses se concrétisent. Bien sûr Maxime a ses défauts ; il lui arrive d'être égoïste (comme tous les hommes !), de ne pas se rendre compte de ce qui l'angoisse, elle, mais dans le fond, ce n'est pas si grave. Avec le temps il apprendra.

La fin de l'après-midi passe très rapidement. Chercher les bagages, trouver une chambre pour Faustine dans une auberge de jeunesse à proximité (minable), et l'y installer. Maxime fouille ses poches, il n'a pas prévu le coup et il peine à réunir une dizaine de livres. Il en faut cinq pour la chambre. Il n'a plus le temps d'aller chercher un complément. Faustine saura bien se débrouiller ! Elle n'a pas le droit de revenir avant 21 heures. Elle espère que ses affaires ne risquent rien. Les individus qu'elle a croisés dans l'escalier ne lui disent rien qui vaille. Maxime est resté le plus longtemps possible avec elle. Il faut absolument qu'il fonce à Waterloo, s'il ne veut pas rater son train.

— Allons, allons, ne pleure pas, ma mie, mon amour, ma vie, nous nous reverrons bientôt. N'oublie pas que nous avons rendez-vous fin janvier avec ta mère !

— Non, pleure Faustine, non, je n'oublie pas.

Et elle se retrouve larguée sur le trottoir. ♫♪ Et maintenant, que vais-je faire, de tout ce temps que tu m'as laissé ? ♫♪ Rejoignant le centre de Londres, toujours brillamment décoré, Faustine se rend, sur les conseils de Maxime toujours, dans le célèbre magasin *Liberty*. Le tissu *liberty* est à la mode en ces années 70-80. Maman s'en sert autant pour garnir les paniers que pour coudre des robes à sa fille ! Faustine

baguenaude longuement dans tous les rayons. Ce magasin, au style Tudor si caractéristique, comme le décrivent les dépliants, propose tout ce qu'on peut imaginer d'utile (ou pas) sur trois étages. C'est le rayon vaisselle et gadgets culinaires qui intéresse le plus Faustine, à l'affût de la trouvaille géniale qu'on ne voit nulle part ailleurs. Rien n'est dans ses moyens bien sûr ; peu importe, elle se remplit les yeux d'une foule d'idées *pour plus tard*.

Avec les 10 £ que Maxime lui a laissées, Faustine doit se nourrir ce soir et demain sur le bateau. La chambre payée, il lui reste 5 £. Sans faire de folies, la somme devrait être suffisante. La jeune femme décide de retourner au *Swiss Chalet*. Pour 1 £ on peut manger une portion de raclette. Un jeune Anglais s'approche d'elle et lui demande poliment s'il peut s'asseoir à sa table. *Of course* ! répond-elle. Par chance sa diction est excellente, elle le comprend facilement. Ils refont le monde, se racontent leur vie (elle investit une livre supplémentaire dans une bière), puis le garçon propose de la raccompagner. Après sa courte nuit, Faustine ne rêve plus que de se retrouver à l'horizontale. Sa nouvelle connaissance doit penser la même chose, lorsqu'il lui propose de traverser *Hyde Park.* Il se jette sur elle derrière le premier buisson venu ! « Ah non ! Pas de ça ! » hurle la jeune femme qui trouve l'énergie, dans sa colère, de le repousser violemment et de s'enfuir en courant. Par chance, l'auberge vient d'ouvrir. Faustine s'y engouffre. Elle ne sera vraiment tranquille qu'une fois isolée dans sa chambre. Pas pour longtemps hélas, car l'infâme turne comporte quatre lits superposés qui seront occupés dans l'heure qui suit. La dernière pensionnaire, une clocharde avinée, puante et sale comme un peigne, poussera de tels hurlements tout

au long de la nuit, qu'elle rendra tout sommeil profond impossible.

Faustine ne regrette pas, le lendemain matin, de quitter Londres et ses habitants. Elle s'endort illico dans le train entre Waterloo Station et Douvres ; on la réveillera au terminus. Sur le bateau, jusqu'à Calais, elle préfère mettre ses derniers sous dans du whisky à 25 cents que dans un sandwich douteux. C'est ainsi qu'en débarquant à Calais, elle sera la seule passagère à marcher droit sur la terre ferme !

Cette fois, Faustine voyage en solitaire dans le train pour Paris, ainsi que dans celui à destination de Cannes. Le paysage d'hiver défile, triste et gris. Ce soir, elle sera à Grasse, elle dormira dans son lit. Rêveuse, Faustine s'interroge : où sera-t-elle l'an prochain à la même époque ? Maxime va-t-il tenir ses promesses ? Quitter sa vie pour partir avec elle ? Vont-ils réellement vivre ensemble un jour ? Iront-ils aux États-Unis ? Auront-ils des enfants ? Si seulement on pouvait voir l'avenir ! Ces pensées tournent en boucle dans sa tête. Elle ferait mieux de se concentrer sur la prochaine étape : la rencontre au sommet entre Maxime et la Reine Mère.

New York Première

Faustine n’en revient pas. Elle vole vers l’Amérique avec l’homme de sa vie. Dès son retour de Londres, maman a envoyé la demande de visa indéfini, telle que suggérée par Maxime. Une semaine plus tard, Faustine recevait son passeport orné du permis d’entrer en terre promise.

Le jour prévu, se rencontraient chez elle les deux personnes qui comptent le plus à ses yeux : sa mère et son amant. Faustine avait briqué son intérieur comme jamais, allumé des bougies, disposé des cendriers, et posé sur le pickup le disque préféré de sa maman : Franck Sinatra, S*trangers in the night*. Maxime est arrivé avec quelques minutes de retard, juste le temps nécessaire pour faire monter la tension. « Arrête-moi ce gueulard, veux-tu ! », a éructé la Reine Mère en désignant le tourne-disque à Faustine, avant de serrer la main d’un Maxime qui hésitera à faire la révérence. Le ton est donné.

Des années plus tard, Faustine restera incapable de se remémorer le contenu exact de la conversation qui s’est tenue ce jour-là. Il est des souvenirs qui s’occultent d’eux-mêmes. Faustine s’est assise, disponible et muette, après avoir veillé au confort de chacun. Elle les a écoutés parler d’elle, comme si elle était absente. Un morceau de viande sur un étal, pour lequel on discute d’une recette. Faustine n’a pas

compris qu'ils ne jouaient pas dans la même cour qu'elle. Maxime et sa mère n'ont que sept ans de différence, alors qu'il y en a quinze entre eux. Deux adultes se disputaient leur influence sur une gamine. Finalement, Maxime, dans un sursaut de conscience, a coupé brutalement :

– Mais enfin, madame ! Comme vous en parlez ! Avez-vous réalisé que j'aime votre fille et que je vais l'épouser ?

– Ah ? euh… oui, mais bon… euh, j'espère bien, mais je trouve quand même certaines de vos méthodes rocambolesques… cette idée de disparaître, par exemple…

C'est tout ce qu'elle a trouvé à dire. Faustine, perplexe, a oublié la réponse. Mais au vu du résultat, nul doute que son chéri a su convaincre. Le reste du monde peut bien s'écrouler, elle a obtenu satisfaction. En sus de l'assurance que sa chère mère, désormais acquise à leur cause, ne leur mettra plus de bâtons dans les roues. La preuve, ils sont en route pour l'Amérique !

Maxime, ne fumant pas, a choisi dans l'avion des places *ad hoc*. Faustine a vite repéré l'espace fumeur et surtout l'*open bar*. Vins, bières, scotchs à discrétion. Elle se désaltère chaque fois qu'elle en grille une, ce qui ajoute à son euphorie. Maxime lui a expliqué les six heures de décalage entre Paris et New York (une histoire de fuseaux horaires), et aussi le fait qu'on s'éloigne du soleil quand on vole dans cette direction. Ça semble logique. En outre, on met plus de temps à aller aux USA qu'à en revenir – presque une heure de plus – parce qu'il existe en haute atmosphère des vents d'ouest permanents qui accélèrent l'avion lorsqu'il va d'ouest en est, mais le ralentissent lorsqu'il vole à contre-courant. Partis à

10 h 40 de Roissy Charles de Gaulle, ils arriveront à 13 h 20, heure locale, à JFK. Faustine n'a rien compris, elle a encore tout à apprendre sur le lever et le coucher du soleil, mais elle sent qu'elle va adorer ! Pendant la descente vers l'aéroport de New York on leur fait remplir un questionnaire très sérieux. Maxime a une manière très fantaisiste de le remplir, qui fait hurler Faustine de rire : « Sexe : *oui*. Travail : *et puis quoi encore* ? Avez vous de la drogue sur vous ? *Cherche*… »

Faustine accomplit consciencieusement son devoir (pas comme ça bien sûr, soyons sérieux), mais elle reste choquée par la question du genre. Pour répondre Homme ou Femme, on doit cocher *Male* ou *Female.* Appellations qu'elle retrouvera inscrites sur chaque WC, documents à compléter, etc. Elle considère ces termes à la fois laids et péjoratifs, surtout pour les femmes. En Angleterre, ils sont bien plus raffinés, ils écrivent *Ladies* et *Gentlemen*. Une fois sortis de l'avion, ayant parcouru des kilomètres de couloirs, ils se placent dans la file des non-immigrants, munis du précieux questionnaire d'entrée. À cause des violentes tempêtes de neige de la semaine précédente, de nombreux vols ont été annulés. Conséquence : les gens ont reporté leur séjour, l'avion est bondé, l'attente à la douane est très longue. Quand son tour arrive enfin, le douanier scrute Faustine avec suspicion. Il examine questionnaire et visa, et sitôt qu'il a compris qu'il ne s'agit que de vacances, il se détend, tamponne et rend le passeport, puis fait signe à Maxime d'avancer à son tour après un tonitruant : « Welcome in the United States, Christina ! ».

Afin que la fête soit totale, Maxime a triché sur ses rendez-vous. Il s'est ménagé des vacances à des fins

touristiques. Ainsi, il n'est attendu à Washington DC que dans trois jours. Il a donc tout loisir de présenter la *Grande Pomme* à Faustine. Après-demain matin, ils iront récupérer la voiture réservée au comptoir Hertz le plus proche de l'hôtel, puis ils descendront tranquillement jusqu'à la Capitale. Ils passeront deux nuits à New York, autant à Washington.

Quarante minutes plus tard, le temps pour Faustine de changer de planète, le taxi les dépose devant l'Hotel Seville, à l'angle de la 34e et de Madison avenue. Tout est démesuré dans ce pays. L'aéroport JFK pour commencer, mais aussi les zones industrielles, les banlieues, les parcs, les milliers d'immeubles lépreux en brique rouge du Queens, souvent abandonnés (on dirait des prisons), les autoroutes à huit voies, les doubles et triples bretelles d'accès. Tout est gigantesque sauf les indications sur les panneaux. *Grand Central Parkway* devient *Gd Ctrl Pkwy*, *New Jersey Turnpike* devient *NJ Tpke*, et le reste à l'avenant. Le comble c'est que cela demeure néanmoins parfaitement compréhensible. Pendant la traversée du Queens jusqu'au Midtown Tunnel qui rejoint Manhattan à la hauteur de la 42e rue, Faustine a regardé défiler le paysage, sa main dans celle de Maxime. Elle sentait bien la misère partout, mais, à part certains endroits très boueux, la neige qui recouvrait le reste scintillait au soleil de février, donnant au paysage un aspect féerique.

Faustine est gâtée. Pour sa *première fois*, New York offre un paysage inhabituel. Depuis les trottoirs partiellement dégagés, les vapeurs qui s'échappent des immeubles – leur chauffage, explique Maxime – s'élèvent vers un ciel à l'indigo parfaitement uni, alors que la neige s'accumule jusqu'à un mètre par endroit.

Et tous ces escaliers de secours ! *La* sécurité en cas d'incendie. Quelle que soit la taille de l'immeuble, ils sont partout, descendant du toit jusqu'à trois mètres du sol, avec un mécanisme de levier (pour qu'on ne puisse pas monter par là, depuis le trottoir). Les feux de signalisation aussi sont marrants, qui se balancent sur leurs fils au milieu de la rue, comme la lessive sur les cordes à linge dans les cités italiennes. Faustine tourne la tête comme une toupie, elle a les yeux partout à la fois.

L'*Hotel Seville* est un vieil édifice ayant connu des jours meilleurs (oh, le beau cliché que voilà !). Le tapis rouge de l'entrée s'arrête au deuxième étage, remplacé par un *linoleum* pelé tout gris, Faustine n'ira pas vérifier, mais il se pourrait bien que les escaliers soient nus au-delà du quatrième. La chambre du couple, au premier, donne sur l'arrière du bâtiment, autrement dit sur une cour intérieure, vis-à-vis d'autres fenêtres jamais ouvertes, opacifiées par les toiles d'araignées et la crasse.

Dans la salle de bains, l'eau pue tellement le chlore qu'on hésite à se laver de crainte, justifiée, de se voir couvert de plaques rouges. Faustine a posé son bagage sur l'immense lit. Elle aimerait se changer avant d'aller explorer la ville. Quand elle veut ranger son bouquin dans la table de nuit, la place est déjà occupée par une grosse bible. Ah mais oui, c'est vrai ! La bible des Mormons. Ils en parlent dans *Le lys de Brooklyn* ! C'est pour que les couples comme nous puissent se repentir après avoir péché ! « Exactement profère Maxime, viens donc ici petite pécheresse, que je te fasse mériter ta lecture ! ». Comme toujours quand il est dégagé des soucis du quotidien ou du boulot, Maxime ne pense qu'à *ça* ! Faustine rit, ce n'est pas demain la veille qu'elle aura le temps de la

lire, la bible !

Ce soir-là, décalage horaire oblige, ils n'iront pas très loin ; une brasserie bavaroise sur la 7e avenue fera leur affaire. La choucroute baigne dans le saindoux, mais peu importe, *tomorrow is another day.* De retour à l'hôtel ils plongent avec délices entre les draps frais et ni les sirènes des voitures de police qui sillonnent la ville sans relâche, ni les vociférations outrées d'une vieillarde dans la chambre voisine, ne réussiront à les sortir de leur sommeil comateux. Faustine est réveillée par une bonne odeur de café. « Merci mon amour ! » Ravissement de ce breuvage, insipide mais néanmoins bouillant, dans son gobelet isotherme ! Encore un matériau nouveau à découvrir. Paraît que ce sont des Suisses qui l'auraient inventé ! Ça reste à vérifier bien sûr. En attendant, même si ce n'est pas joli joli, c'est une bonne idée, car le café y reste chaud longtemps.

Habillés, nos deux amis partent en quête de petit déjeuner. Ils remontent Madison Avenue jusqu'à hauteur de Central Park, s'enfilent dans un *Diner,* restaurant typique, équipé d'un bar d'une longueur impressionnante, et de petits boxes en rangs d'oignons. Ils s'asseyent face au bar, sur un tabouret en moleskine rouge, et admirent la dextérité du cuistot. Celui-ci dépose, sur les plaques de cuisson qui leur font face, les commandes des clients. Des œufs au plat – *sunny side up ou over easy ?* – (jaune sur le dessus ou cuit des deux côtés ?), des saucisses, des hamburgers, des *french toasts* (pain perdu), ou des *pancakes* qu'il couvrira d'une montagne de beurre battu et d'une rivière de sirop d'érable. « Make your choice ! ». Faustine, bien sûr, voudrait tout prendre, tout goûter. Raisonnable, elle se contentera de pancakes. Un autre jour, elle essaiera les toasts au

beurre de cacahuètes et à la gelée de raisin. On dit que c'est le lunch de base de tout bon américain. Après ce *breakfast* bien consistant, les deux complices redescendent l'avenue en direction du sud. Demain on visitera l'Empire state building et Central Park, mais aujourd'hui, Maxime aimerait montrer à Faustine la pointe de Manhattan, Battery Park, là où, éventuellement, il « mourrait » dans sa voiture.

Camden, Cafeteria

En juillet 2018, pour ce livre qu’elle écrit, Faustine essaie de situer son séjour aux USA avec exactitude. Alors qu’elle fait des recherches sur internet, Faustine apprend que le 9 février 1978, la côte Est des États-Unis en général, et New York en particulier, ont subi une terrible tempête de neige. Le trafic aérien s’est vu paralysé. Des dizaines de milliers d’Américains sont restés calfeutrés chez eux. Les écoles ont été fermées, les villes désertées. En février 2018, le 9, soit quarante ans plus tard jour pour jour, une nouvelle tempête de neige a sévi. Par ailleurs, entre le 13 et le 19 février 1978, la colère céleste étant retombée aux US, c’est l’Europe entière qui a enduré de violentes intempéries. Nos amis sont passés entre les gouttes, sans jamais se rendre compte de rien.

Ce matin de février 1978 donc, pour ajouter au charme ambiant, de fantomatiques taxis jaunes remontent nonchalamment Broadway, entre les murs de neige et les jets de vapeur. Les bruits sont assourdis. Les Américains, traumatisés, sont toujours bloqués chez eux. L’école n’a pas repris, personne ne s’attendait à de tels extrêmes climatiques. Si on sait *faire avec* dans le nord de l’État, la presqu’île de Manhattan n’a jamais connu ça et, bien sûr, manque d’équipements. C’est, sensation étrange, un New York

quasi désert en milieu de semaine que nos amis traversent. Petites fourmis dans la ville géante, ils se sentent à la fois minuscules et invulnérables. Maxime affirme que le seul moyen de visiter une ville correctement est de le faire à pied. Faustine approuve. En sortant du *diner* où ils ont pris leur petit déjeuner, ils prennent la direction de Battery Park, l'extrême sud de Manhattan. Faustine ignore si New York est bâtie sur plan, mais on dirait bien car, sauf pour Broadway, qui affiche un parcours fantaisiste sur la carte, toutes les autres rues sont à angle droit. Tracées au cordeau, comme un potager vaudois, de droite à gauche et numérotées de 1 à 31, voire plus. Pour faciliter les choses, la *Grande Pomme* est divisée en son milieu : West (pour Ouest) et East (pour Est) et on renumérote à partir de 1, et respectivement de bas en haut, sans division cette fois. *Washington Heights* au sommet, *Financial District* à la pointe du bas. Et entre les deux, une petite dizaine de civilisations différentes. Surtout ne pas confondre l'*Upper West Side* avec l'*Upper East Side* (même différence que les Rive droite – Rive gauche à Paris), ni *Harlem* – ghetto noir si dangereux que les flics renoncent à y patrouiller la nuit –, avec *Greenwich Village*, le bien connu rendez-vous des artistes.

Entre la 34e rue et Battery Park, on compte 6 km, soit deux bonnes heures de marche. Pendant lesquelles nos amis vont traverser : Greenwich village, Little Italy, China Town et le Financial district, se retrouvant finalement nez à nez avec la statue de la liberté. À côté d'elle : Ellis Island qui a vu défiler tant de pauvres gens, en attente d'un permis d'entrée ou d'une fin de quarantaine. Dans Greenwich, les vitrines affichent des œuvres très diverses : tableaux, sculptures, cuvette de WC (Duchamp), bouquins en

tout genre. Dans Little Italy, on verra surtout des épiceries spécialisées et des pizzerias. Dans China Town, des boutiques de porcelaine, de vêtements en soie, des ateliers clandestins qui prennent feu de temps en temps, et, bien sûr, pléthore de restaurants. Mais attention : sans la maîtrise de l'italien, du chinois, ou un bon plan, on court le risque de se perdre. Ici, nulle traduction. Certains habitants n'ont jamais appris l'anglais ! Venus tout droit de leur Italie natale, de leur campagne chinoise, ils se sont installés, ont essaimé, parfois trouvé une place au soleil, sans jamais réellement sortir de leur patrie d'origine. Incroyable, mais vrai !

Ce soir-là, invités dans le *Village*, chez un pote de Maxime, ils se serrent dans un deux pièces minuscule qui avoisine le sordide. Les loyers sont hors de prix ici ! Après l'apéro, ils iront écouter du jazz dans une cave clandestine. Faustine a déjà mangé les trois cacahuètes qui traînaient par là, elle attend la suite, qui tarde à venir. L'ambiance est plutôt fraîche. Ont-ils compris que Faustine n'est que la maîtresse de Maxime ? Il n'y a pas si longtemps l'adultère était illégal aux USA. Le silence pèse lourd. Aussi, périodiquement le couple s'évapore dans le cagibi qui lui sert de cuisine, et en revient avec quelque munition, petit sandwich, tranche de roast-beef froid, morceau de poulet. La bouche pleine, ils disent à la cantonade : « please, help yourself ! », mais ni Faustine, ni Maxime – qui n'a encore jamais vécu ça – ne comprennent que ça veut dire : allez vous servir vous aussi dans le frigo, c'est là-bas que ça se passe. Résultat, de sourire gêné en sourire gêné, écoutant gargouiller leurs estomacs creux, ils patientent jusqu'à ce que leurs amis lèvent enfin le siège pour partir.

La cave de jazz n'est qu'à un bloc d'ici. Un escalier étroit pénètre les entrailles de l'immeuble. On y croise une drôle de faune, montante et descendante. À l'arrivée, une immense cuisine. Trois longues tables avec des bancs meublent le milieu de la pièce. Dans le fond : une sorte d'estrade, faux plancher soutenant l'orchestre. À l'opposé un coin buvette meublé de trois ou quatre gigantesques frigos. Sur une table : gobelets en plastique, ouvre-bouteilles, cendriers. Le paiement se fait selon les moyens de chacun, dans une grande tirelire. Maxime et Faustine se voient munis d'une cannette de bière glacée (boire à même l'alu, berk !) et s'installent à une table avec leurs amis. Devant l'orchestre, les amateurs de *be-bop* s'en donnent à cœur joie, certains n'hésitent pas à monter *sur* les tables. Quelle ambiance ! Faustine exulte. Du vrai jazz de blacks ! Des chanteuses entonnent des *negro spirituals* qui prennent aux tripes, plus tard d'autres reprennent les vieux succès de Billie, d'Ella, de Louis. Vers minuit l'ambiance devient extraordinaire tant la salle siffle, chante, claque dans les mains. Voilà une soirée dont ils se souviendront longtemps. Il fait presque jour quand ils rejoignent leur lit, les oreilles résonnant encore des derniers *rags*.

Le lendemain, levés aux aurores, ils marchent longtemps dans Central Park, essayant d'imaginer quelle serait leur vie, leurs perspectives, s'ils devaient s'installer à New York ou dans le nord de l'État. Faustine opte pour la campagne. Le New Jersey peut-être ? Plus facile pour élever des enfants, assez proche de la ville pour profiter des théâtres et des cinémas. Quoi qu'il en soit, du travail, il y en a, dans cette Amérique qui connaît encore le plein emploi, ou presque. Ici, ceux qui ne travaillent pas, ne le veulent

pas ! N'importe qui peut réussir, pour autant qu'il soit bosseur. Après leur virée dans Central Park, les deux amants baguenaudent sur Madison, l'Avenue des Amériques, la célèbre Cinquième, puis passent vers le Rockfeller Plaza, admirer les évolutions des patineurs. Vers la fin de l'après-midi, ils vont quérir la voiture louée au comptoir Hertz, puis rentrent se changer. Ce soir Maxime amène sa belle au *Eddie Condon's Club*, sur la 144 West et 54e.

Le club est un endroit mythique de New York. Fondé en 1945 par Eddie Condon lui-même, il a accueilli les plus grandes têtes d'affiche du jazz américain. Maxime sait que le trio qui joue ce soir est excellent. Bobby Gosh au piano, James Andrew au saxophone et Michael qui ? à la batterie. Le clarinettiste espère qu'on lui permettra de jouer deux ou trois morceaux. À nouveau, il lui faut subir la méfiance des « pros », jusqu'à ce qu'ils se rendent comptent que Maxime touche sa bille et manifestent leur respect. En fin de soirée tout le monde rejoint la table de Faustine et Maxime qui se font un plaisir de leur offrir un verre. Entre eux, les musiciens évoquent l'évolution du jazz dans la Grande Pomme (c'est ainsi qu'ils appellent New York), des boîtes qui ouvrent, de celles qui ferment, des jazzmen qui sont morts (les overdoses de drogue ainsi que l'alcool font des ravages) et de ceux qui ont préféré les fastes de la Californie. L'industrie du cinéma engage encore des orchestres, il faut en profiter. Tandis qu'ils dédicacent le programme à l'attention de Faustine (qui l'a toujours cinquante ans plus tard), Maxime distribue sa carte : s'ils viennent à tourner en Europe, ils seront les bienvenus au Pied Bleu, o*f course* !

Pour rejoindre Washington, Maxime a loué une Chevrolet verte assortie aux yeux de Faustine. Entre

nous, c’est un veau, mais pour rouler à 90 km/heure sur des autoroutes à quatre voies c’est largement suffisant. Tout ce qu’on risque, c’est d’attraper le mal de mer ! Maxime sort de Manhattan par le Holland Tunnel et sitôt qu’ils sont sur l’autoroute *Interstate 95* qui relie New York à Washington, en contournant Philadelphie, il laisse le volant à Faustine. La jeune femme a réellement l’impression de piloter un bateau. La voiture est immense, et le flou dans la direction oblige à rectifier l’axe sans arrêt. Nerveuse, Faustine allume une cigarette après l’autre. Enfumé, Maxime réplique en ouvrant sa fenêtre. Il fait terriblement froid, alors Faustine se réchauffe avec une nouvelle cigarette, et bien sûr, personne n’exprime le fond de sa pensée !

À Washington, Maxime participe à un congrès. Il présente un ou deux papiers – fruits de ses recherches –, en écoute d’autres. Surtout, il rencontre des gens spécialisés dans la même branche que lui. Au petit matin, les amoureux prennent leur *breakfast* dans un vrai *diner.* Le modèle original : un wagon de train racheté et transformé. Dans l’Amérique des années 80, sous Reagan, a commencé le démantèlement des services publics, en conséquence on trouve ces wagons un peu partout. Parfois, le *diner* prend la forme d’un bus désaffecté, posé sur plots, un peu comme les roulottes européennes, mais en beaucoup plus grand. On en trouve en bordure d’autoroute, dans des parcs ou sur des terrains vagues. Les Américains rivalisent d’imagination pour les décorer. On y mange aussi bien des hamburgers (le plat national avec le T-bone steak, le maïs doux et les pommes de terre au four), que du poulet frit ou des clubs sandwichs.

Faustine aime bien Washington, dont émane

l'atmosphère d'une ville de province. Construite sur plan en damier par un franco-américain. Rien n'est laissé au hasard. Les musées sont sagement organisés autour du Mall avec le *Capitol* à un bout, le Monument Washington au milieu et le *Memorial Jefferson* à l'autre. Entre les deux, des kilomètres de gazon entrecoupés d'allées bétonnées, de quoi avoir vraiment mal aux pieds. En plus, chaque musée semble aussi imposant (et donc fatiguant) que le Louvre. Faustine en a vite assez, elle se replie sur Pennsylvania Avenue. Passant devant la Maison-Blanche, elle guigne entre les barreaux, des fois que… mais un sbire armé jusqu'aux dents lui signale que les visites commencent à 14 heures et qu'elle doit attendre *there* ! À l'heure dite, elle prend son billet, suit le troupeau, pénètre dans le saint des saints, admire, acquiesce, opine du béret. Ah, si les murs pouvaient jaser ! Eux qui ont entendu tant de mensonges ! Voilà qui serait *vraiment* intéressant.

Avant de rejoindre le café où elle a rendez-vous avec Maxime, Faustine se repose dans un square envahi de petits écureuils gris. Ils ne sont pas farouches ceux-là ! Ils sautent de branche en branche en criant tout ce qu'ils peuvent. Pour un peu ils lui mangeraient dans la main. Se réjouissant de revoir son amoureux et de faire avec lui la route du retour, Faustine patiente. Trois heures plus tard, son verre est vide depuis longtemps, et son bouquin presque achevé, quand Max arrive enfin. Soulagée, elle ne songe même pas à faire la gueule. Il a l'air de quelqu'un qui a une bonne nouvelle à annoncer et, effectivement, elle ne tarde pas à tomber.

– Désolé, ma chérie, la réunion a duré beaucoup plus longtemps que prévu, mais figure-toi que j'ai rencontré quelqu'un qui pourrait bien être intéressé

par ma pomme pour un job !

– Chouette alors, quelqu'un d'ici ?

– Oui, un entrepreneur du Bronx, actuellement en Virginie. Tu le verrais. Un papy malin comme un singe, qui monte sa troisième entreprise. Il a déjà laissé sa chemise dans les deux précédentes, mais il est sûr de réussir cette fois, et il pense que je pourrais lui être utile. Il va étudier mon dossier et me recontacter. Surtout, il va venir animer un séminaire à Paris l'an prochain et m'a proposé de m'y inscrire, que je puisse apprécier son travail de visu. Bon, on y va ? Je nous sors de la ville, et je te passe le volant. Si on ne veut pas rater notre avion, on a intérêt à se sortir les pouces du cul !

– Youpie ! Oui, je veux bien, j'en profiterai pour te raconter ma journée à la Maison Blanche.

En soirée, le duo se gare devant une cafétéria à Camden, dans le New Jersey. Ils ont largement le temps de souper ; il ne reste plus qu'une petite heure de route pour rejoindre Kennedy Airport et attraper le vol de 23 h 25.

– Tu devrais goûter ce cheesecake, il est délicieux !

– Mmmmm, oui, il en a l'air ; je finis d'abord ma salade Caesar et je vais m'en chercher un.

– Alors, qu'as-tu pensé de ton premier séjour aux States ?

– Génial ! J'aimerais tellement vivre ici, c'est un pays super !

– Tu ne m'en veux pas trop de m'être comporté en baiseur taciturne alors que nous nous étions promis des heures de discussion ? J'ai du mal à causer quand je suis inquiet pour notre avenir, tu sais.

– Bof, tu es tout pardonné ! Parler dans le vide, c'est pas mon truc. J'aime bien refaire le monde, mais

pour le reste je me contente de réagir ; on gagne du temps. Et puis si je peux digérer tranquille quand j'emmagasine du neuf, c'est toujours ça de pris.

– J'oubliais : tu as pensé à confirmer ton vol de retour ?

– Pardon ?

– Oui, tu sais bien, quand on rentre des États-Unis, il faut confirmer le vol de retour 72 heures à l'avance, si tu veux éviter qu'ils donnent ta place à quelqu'un d'autre, et comme ils font souvent de l'overbooking…

– Tu sais bien ? Tu sais bien ? NON JE NE SAIS PAS ! Et comment veux-tu que je le sache, c'est la première fois que je viens et c'est TOI qui as pris mon billet d'avion ! Je vais aller téléphoner, mais je te préviens, s'ils ont vendu ma place, je prends la tienne !

Faustine, folle d'angoisse, furieuse, dévisse quasiment la cabine en faisant son appel. Heureusement, la préposée d'Air France est très aimable. Elle confirme le vol de suite, Faustine aura sa place, qu'elle ne s'inquiète pas. Malgré ces bonnes paroles, la jeune femme ne décolère pas. En sortant du restaurant, elle pousse la porte extérieure en verre *Securit* avec une telle violence, que les six mètres carrés, atomisés, retombent en milliers de morceaux sur le parking ainsi que sur Maxime qui la suit de près.

– Eh mademoiselle ! Il faudra apprendre à maîtriser tes nerfs si tu veux qu'on continue, toi et moi ! grogne Maxime, en époussetant les briques de verre qui lui sont tombées dessus.

Sans daigner répondre, Faustine poursuit son chemin. Elle va mieux, l'angoisse est retombée. Par contre, Maxime doit réagir vite s'il ne veut pas avoir

les flics aux fesses dans pas longtemps. Faisant demi-tour fissa, il retourne dans la cafétéria et, s'adressant au gérant ahuri venu aux nouvelles, l'engueule dans son meilleur anglais :

– Vous devriez vraiment contrôler votre matériel ! C'est une honte de le laisser dans un état pareil, nous aurions pu être gravement blessés à cause de votre négligence ! Faites attention : la prochaine fois je vous envoie mon avocat !

Le responsable, sonné, n'a pas le temps de réaliser qu'il s'est fait rouler dans la farine que le couple, déjà remonté en voiture, est hors d'atteinte.

– Tu vois, commente Maxime, quand on les met face à un défaut de compétence, ils se laissent dire n'importe quoi, ces Américains. Avec eux aussi, la meilleure défense, c'est l'attaque !

Alea jacta est

Faustine est de mauvaise humeur. Après son voyage à New York dont, bonne pâte, elle ne garde que les meilleurs souvenirs. Se remettre à bosser derrière la machine à coudre c’est le retour au bagne. Elle a raconté – presque en détail – ses aventures Nouillorkesques à maman. Loin d’être rassurée, la Reine Mère doute de plus en plus du choix sentimental de sa fille. Comme autrefois avec Bernard, le premier fiancé, elle tente pathétiquement de renforcer son influence, mais cette fois, elle a affaire à forte partie. Maxime ne lâche pas le morceau si facilement. Il sait écrire et ne s’en prive pas. Il se démène sur tous les fronts. Entretenant l’intimité par ses courriers et ses visites, il prépare activement son départ du foyer conjugal. Sa technique, véritable catalyseur de désamour, pour ne pas dire détestation, semble efficace. Hypocondriaque, distrait, impuissant, irresponsable, il sent sa femme se détacher de lui jour après jour, le mépris n’est plus très loin.

Faustine, lorsqu’elle va chercher des fournitures dans la zone industrielle de Nice, en profite pour passer dans la petite chambre qu’il loue à Cimiez, au nom de *François Maréchal* (on se souvient que Maxime s’est procuré des vrais faux papiers à ce nom, pour avoir la paix le jour où il disparaîtrait). Maxime, à l’occasion, passe y déposer les petites choses

auxquelles il tient absolument. Parfois ils s'y retrouvent et font chanter les ressorts du lit. À Grasse, ou à Cannes, Faustine fait les boutiques. Trouve des chemises taille 42, des chaussettes pointure 43, une ou deux cravates, un pull bleu clair, col en V comme il aime, un autre à col roulé. Elle fourre le tout dans un sac de voyage suffisamment petit pour être accepté dans la cabine d'un avion. Elle y ajoute le disque de *Yank Lawson and Bob Haggart* chipé, sur demande expresse de son musicien, dans la discothèque maternelle. Faustine répond avec passion aux courriers de son amour. Partageant leurs livres préférés du moment (*Les chemins de Katmandou de Barjavel, Qui j'ose aimer de Bazin)*, ils les analysent. C'est l'occasion d'accorder leurs violons sur les thèmes principaux de leur avenir commun. Faustine ne cache pas qu'elle voudra des enfants, un mariage en bonne et due forme (pas forcément dans cet ordre) et une vie « normale » partagée entre vie de famille, voyages et travail (pas forcément dans cet ordre non plus). L'encre coule à flot. Maxime se bat bec et ongles. Raisonnements contre arguments. Il a même offert un disque de Brassens à Faustine pour mieux appuyer son propos. « Ne mettons pas nos noms au bas d'un parchemin, de servante n'ai pas besoin » devient son *leitmotiv*. Il prône un couple libre, sans contraintes, surtout sans enfants (il ne se résout pas à la partager), prétendant que moins ils auront d'obligations légales, plus leur pérennité sera la confirmation d'un amour réciproque absolu. Faustine n'est pas d'accord. Elle sait, la bougresse – à moins que ce ne soit maman qui sache – que dans ce monde patriarcal, une femme, une mère, abandonnée, est peu protégée. Des enfants elle en voudra, elle insiste ! On ne pourra pas dire qu'elle n'a pas joué cartes sur

table. Maxime, à bout d'arguments, s'incline : « Quelque chose me dit que nous en aurons… », mais ne promet rien formellement.

Sur l'autre face du disque de Brassens, il y a aussi « Quatre-vingt-quinze fois sur cent ». Punition pour son entêtement ou provocation ? Maxime à brûle-pourpoint s'effraie de ce qu'entre eux le cul semble prédominer sur la tête. *Qui* remet-il en question ? En tout état de cause, refusant *subito* de devenir esclave de ses sens, il restreint leurs transports, soumettant ainsi Faustine à un sevrage aberrant, autant qu'injuste. La jeune femme, qui avait tout naturellement pris l'habitude de simuler quand son amoureux était trop gourmand, régulant ainsi ses propres besoins, s'étonne ; elle n'avait pas vraiment eu l'impression d'être devenue une bête de sexe. Au contraire, elle avait attendu patiemment qu'il ait enfin compris que les femmes étaient rarement *vaginales.* Pour sa part, une stimulation clitoridienne suffisait amplement. Alors pourquoi ce revirement ? Et pourquoi cette décision unilatérale sans communication préalable ? Alors qu'ils savent si bien aller au fond des choses par écrit d'ordinaire, sans fausse pudeur, on dirait qu'entre quatre yeux les mots se dégonflent. Maxime est coutumier du fait accompli, Faustine, quant à elle, ne sait pas argumenter, encore moins justifier ses propos. Et puis finalement, au diable ces futilités ! Elles ne l'intéressent qu'à moitié. Est-il vraiment utile de se battre pour « ça » ? Prendre son pied n'est pas forcément l'unique but de sa vie, même si ça fait du bien de temps en temps, quand ça se déroule à la satisfaction mutuelle des protagonistes. Passons à autre chose, voulez-vous ?

Dans ce contexte – auquel on ajoutera la mort de Claude François le 11 mars, le désastre de l'*Amoco*

Cadiz le 16, ainsi que l'enlèvement d'Aldo Moro –, la pression mise par les parents de Faustine n'aide pas. Leur éventuel futur gendre va-t-il enfin se décider ? Pas une semaine ne se passe à l'atelier sans qu'ils demandent des nouvelles à leur fille sur « l'avancement des travaux ». Marchant allègrement sur le souhait de Maxime de faire le moins de dégâts possible, ils s'obstinent à *suggérer* qu'un départ moins rocambolesque s'impose. Or, Maxime, bien qu'ébranlé, ne s'avoue pas tout à fait vaincu. « Sais-tu que le bébé scorpion est le seul animal qui naît armé ? ». Non, elle ne le savait pas la Faustine, mais elle ne tardera pas à en prendre acte !

Quelques semaines plus tard pourtant, les pressions et les travaux de sape du clan Muller auront finalement gain de cause et convaincront Maxime de l'inutilité d'un drame médiatique. « Tout le monde s'en tirera bien mieux avec un bon vieux divorce à l'amiable, croyez-nous ! » L'amoureux éperdu se laissera d'autant plus facilement convertir que, d'une part il est épuisé de jouer la comédie de l'hypocondriaque impuissant chez lui et, d'autre part, côté boulot les choses avancent mieux et plus vite que prévu. Sa demande de mutation de l'usine de Saint-Jeannet à la Maison Mère de Corbeil-Essonnes a été acceptée. Dès le mardi 2 mai, Maxime y est attendu. Comme ce nouveau poste requiert des connaissances poussées en chimie, en physique du solide, en statistiques aussi, il s'est remis aux études, sérieusement cette fois.

– Ce job est un ballon d'oxygène, tu sais, il m'évite de m'encroûter. Quand on sera aux USA, je suis sûr que ces nouvelles connaissances vont m'être utiles.

Faustine acquiesce et attend. On approche de fin avril.

Au matin du 2 mai, Faustine décroche le téléphone. À l’autre bout du fil Maxime exulte :

– Bonjour, mon amour, devine où je suis !

– Où ça ?

– J’ai bien l’honneur, Mademoiselle, de vous causer depuis mon nouveau bureau parisien.

– C’est pas vrai ! Tu es parti ?

– Comme ça que c’est que je vous le dis, il y a deux jours.

– Génial ! Raconte !

– Eh bien, samedi soir, quand je suis rentré du Pied Bleu, Hélène m’attendait. Parfumée, pomponnée, très sexy, une vraie tentatrice. J’ai fait celui qui ne voyait rien, refusé de comprendre. Elle s’est mise dans une colère noire. Jamais vu ça ! Elle a hurlé, démarré une crise de nerfs, puis, très calme tout à coup, m’a dit que je n’avais plus rien à faire ici. L’occasion était trop belle ! J’ai pris mes cliques et mes claques… et me voilà !

– Comme ça ?

– Oui. Évidemment, le temps que j’aille à ma voiture, quand elle a compris que je ne plaisantais pas, elle a flanché. Elle m’a couru après, m’a demandé pardon, m’a supplié de rester, au moins pour les enfants, que ça allait s’arranger, qu’on pouvait se donner une nouvelle chance. Je suis resté stoïque. Je n’ai pas répondu, j’ai démarré. C’était dramatique ! Surtout quand elle s’est accrochée au rétroviseur ; j’ai eu très peur de la blesser. Avec ça, j’ai vu que sa mère arrivait en courant de l’autre bout de la rue.

– Aïe ! Et après ?

– Après, j’ai laissé tout le monde sur place. Je suis allé tout droit à la chambre de François. Quand je me suis regardé dans la glace j’y ai vu le reflet d’un beau salaud. Franchement, ma chérie, j’aurais préféré

éviter une scène de ce genre, quoi qu'en disent tes parents. Mourir aurait été plus simple. Mais voilà, les dés sont jetés cette fois !

– Et qu'est-ce que tu as fait ces deux derniers jours ? Pourquoi tu n'es pas venu me voir ? Tout ce temps perdu, tu te rends compte !

– Je sais, mais vraiment, j'avais besoin d'une transition. De m'aérer les bronches, de me ressourcer, seul. Dimanche, je suis allé dans l'arrière-pays. J'ai marché pendant des heures, je me suis embourbé dans la neige, j'ai dû me battre longtemps pour me dégager, mais j'y suis parvenu. Ça m'a fait un bien fou ! Je suis rentré dormir à Cimiez. Lundi, j'ai étudié un moment. Ensuite j'ai préparé mon sac avec tout ce que tu m'as apporté, j'ai nettoyé la piaule, je suis allé rendre la clé à la logeuse, qui, heureusement était là, puis j'ai pris la route pour Corbeil. Je suis arrivé dans la nuit. En ce moment je loge au Novotel. C'est une peu crade, j'ai pas le téléphone dans ma chambre, je suis obligé d'aller au resto pour te joindre, et la cabine est à côté des chiottes. Mais tu vois, j'y arrive.

– Et tu vas bien ? Moralement je veux dire, ça va ?

– Oui, je m'en sors. D'autant que jeudi c'est l'Ascension. En partant de bonne heure, je vais bouffer les mille bornes tu vas voir comment ! J'arriverai dans la soirée. On aura trois jours ensemble ! Lundi je remonte à Corbeil, mardi je bosse ! Les gars sont sympas, le boulot aussi, je te raconterai !

– Youpie ! On va pouvoir aller pique-niquer, puis se balader dans l'arrière-pays ? J'achèterai des côtelettes d'agneau, on fera du feu et…

– Et surtout on sera tous les deux, *enfin*, mon amour. Je vais m'appliquer à te faire oublier ta longue attente, je t'aime à la folie, je t'embrasse tout

partout !

– Moi aussi je t’aime ! Veux-tu que je les plaque plus vite et que je monte te rejoindre ?

– Surtout pas ! Tu vas sûrement être surveillée pendant quelques jours, semaines peut-être, nos départs simultanés feraient vraiment mauvais effet ! Et tous mes efforts pour te protéger auront été vains. J’ai prévenu mes parents que j’étais parti. Seul. Pas « à cause d’une autre », mais parce que la situation était devenue intenable. Si tu me rejoignais maintenant, ça foutrait tout par terre, surtout sur un plan juridique.

– Je comprends. Je ferai ce que tu me diras.

Promet Faustine en raccrochant, avant de se lancer dans une danse sauvage : « Il l’a fait ! Il l’a fait ! Il est parti de chez lui ! Il m’aime vraiment ! On va vivre ensemble ! On va se marier ! La vie est merveilleuse ! »

And the winner is…

Jusqu’à la dernière minute maman avait espéré que Maxime se défilerait. Elle ne l’avouera jamais publiquement, mais elle est affreusement désolée de voir sa fille manipulée par celui qu’elle surnomme intérieurement *le rastaquouère*. Dommage que son aveuglement, son besoin de contrôle, aient précipité le dénouement. Considérée par sa propre mère comme une rivale, manquant sensiblement d’assurance, Faustine, malgré son intelligence et son caractère bien trempé, a été une proie relativement facile pour le séducteur quadragénaire. Comment repousser la seule personne au monde qui l’aime au point de tout quitter pour elle ?

Maintenant, il est trop tard. Souvenez-vous : quand Faustine n’a pas donné suite à leur coup de foudre en décembre 1976, apprenant qu’il était marié, Maxime, venu la rechercher un mois plus tard, s’est attaché malgré tout à la séduire. Devenue sa maîtresse, mais prenant conscience des risques – refusant surtout de briser son ménage –, elle tente une rupture définitive en avril 1977. C’est là que maman a raté le coche : elle aurait dû la laisser partir à l’étranger au moins quelques mois. Faute de quoi, Maxime, après des semaines de harcèlement épistolaire et téléphonique, menace de se suicider. Faustine (elle n’a que vingt ans) ne peut que le

prendre au tragique ! Dans une dernière tentative de le détacher d'elle, elle lance son ultimatum : « Si tu me veux : divorce ! », persuadée que cette fois, il se détournera d'elle définitivement. Contre toute attente, il accepte ! Cela marque pour elle un point de non-retour car, devant cet engagement, elle se doit de respecter sa parole. Quelle pitoyable salope elle serait si elle le laissait tomber, maintenant qu'il a rempli l'ultime condition par elle fixée ! Pour l'heure, loin de ces considérations, éperdument amoureuse, elle se contente d'être heureuse. Seul bémol, maman, mauvaise perdante, n'accepte sa démission de l'atelier qu'avec un préavis de six semaines. Faustine, catastrophée, en fait part à son amant, qui la rassure. Dans le fond, ça l'arrange bien. D'un côté, leurs départs mutuels ne pourront pas être reliés ; de l'autre, ça lui laisse le temps d'intégrer son nouveau boulot sans avoir à se préoccuper d'un logement dans l'immédiat. Que sa chérie ne s'en fasse pas ; non seulement il descendra chez elle tous les week-ends, mais ils auront la chance de commencer leur vie commune par des vacances. Le dessert avant le plat principal, somme toute !

– Tu aimerais faire du bateau ?

– Oh que oui ! s'exclame Faustine, tu le sais !

– Ça tombe bien, parce que je nous ai trouvé une école de voile, basée à Port-Grimaud. Je pensais nous inscrire à un stage de quinze jours.

– Et on ira où ?

– La première semaine : *Initiation sur la Côte*. On naviguera entre Port-Grimaud et Marseille, en passant par Cassis, Porquerolles, etc. La semaine d'après, on ira jusqu'en Corse.

– Fantastique ! Merci mon amour !

– D'ici là, chaque fois que je redescendrai, je te

montrerai deux ou trois coins que j'aime bien. J'ai l'intention de bien profiter des week-ends prolongés du mois de mai.

– D'accord ! Je m'occuperai de la logistique !

Ces premières escapades figureront sans conteste parmi les plus beaux souvenirs de la vie de Faustine. Maxime, descendant de Paris dans la nuit, dort une heure à peine sur un parking. Arrivé à Grasse aux petites lueurs du matin, il se repose pendant que Faustine va faire les courses, après quoi, ils prennent la direction de l'arrière-pays, lestés d'un kilo de côtelettes d'agneau, d'une livre de pain, de quelques tomates bien mûres, sans oublier les amandines, dont ils raffolent tous deux. Cette première fois, à peine dans la voiture, Faustine remarque que le pantalon de Maxime est troué. Malgré ses dénégations (personne ne le verra ! Je sais coudre, moi aussi, je ferai ça à Paris !), elle le convainc de s'arrêter cinq minutes devant l'atelier de la route de Cannes. Évidemment, à la machine le tout ne prend que quelques secondes. Quelle efficacité ! Max est ravi ; Faustine marque des points.

En route ! Ce matin, il l'emmène à la découverte d'un endroit très spécial. Sur la route de Digne, entre Saint-Vallier et Castellane existe, à flanc de colline, un village abandonné, nommé Ilioux. Y subsistent quelques ruines ; des maisons étêtées, aux intérieurs envahis de mousses ; un sentier serpentant entre les herbes folles jusqu'à l'église, dont le bénitier déborde encore des dernières pluies. Devant l'autel, Maxime saisissant la main de Faustine, l'oblige à se tourner vers lui et proclame :

– Faustine, ici-même je te prends pour épouse, devant Dieu mais pas devant les hommes. Je promets de t'aimer et de prendre soin de toi, aussi longtemps

que je vivrai.

– Maxime, ici-même je te prends pour époux, devant Dieu mais pas devant les hommes. Je promets de t'aimer et de prendre soin de toi, aussi longtemps que je vivrai, de te suivre partout… mais pas de t'obéir !

Les amoureux éclatent de rire, s'embrassent, puis retournent vers le village en quête d'un emplacement adéquat. L'heure n'est pas à la rigolade ; muni de quelques sarments, Maxime a tôt fait de griller leurs côtelettes, agrémentées d'un peu de farigoule, entérinant leurs promesses par un joyeux festin. Pour la sieste, ils n'iront pas dans la grosse bâtisse, sise légèrement en retrait de l'église, qu'ils ont baptisée « bordel ». Parce que, dit Maxime, après avoir fauté, les paroissiens allaient demander l'absolution en face. « Fauter », est-ce le terme qui convient sur l'herbe tendre qui les accueille ? Nus au soleil, les amants savourent leur bonheur d'être ensemble, enfin. Ce soir, ils rentreront « à la maison » de Grasse pour y passer leur première nuit de couple.

Le lendemain c'est vers Eze qu'ils se dirigent. Mais comme ils se sont endormis très tard (ils ont des mois de frustration à rattraper), ils ont dormi longtemps. Midi est bien dépassé, quand ils arrivent enfin en vue d'une auberge qui affiche « complet ». Affamés, mais pas découragés, ils poursuivent jusqu'à une grosse ferme qu'on leur a indiquée au bout du village. La petite place vibre de chaleur ; le chien assoupi au milieu de la route met du temps à se bouger pour les laisser passer. Tout est désert et silencieux mis à part le bourdonnement des insectes. Néanmoins, quand ils frappent à la lourde porte, on leur répond d'entrer. L'immense pièce est garnie d'une table en bois massif en son mitan. La patronne, une

sexagénaire vive et enjouée, leur fait signe de s'asseoir. Elle prétend, *peuchère*, n'avoir rien à offrir. Elle n'a plus l'habitude de recevoir du monde ! Tant pis, disent-ils, nous prendrons ce que vous trouverez, nous mourons de faim !

Deux ou trois poules ont profité de l'ouverture de la porte pour se glisser dans la salle à manger et viennent picorer quelques miettes sous la table. Faustine lève les pieds. Un chat, sorti de nulle part, leur donne la chasse, mais les gallinacés ne se laissent pas faire. Tout émerveille nos deux amis qui rient d'un rien et apprécient chacun de ces instants exotiques. Commence alors un incroyable ballet. Comme par magie, la patronne, qui dit s'appeler Amalia, fait surgir de sa manche : une terrine de lapin, du pain frais, des cornichons et des oignons suivis de près par des radis encore humides d'avoir été sortis de terre et rincés proprement. Pour suivre, une omelette magistrale, entourée de jambon, cru et cuit, et, pour le dessert, rien d'autre qu'un « reste » de tarte au riz et quel reste ! Le petit vin de la treille qui accompagne le tout encourage à la sieste ; voilà une clairière, à la sortie du patelin, qui tombe à pic ! Hélas, le temps vient trop vite où Maxime reprend la route de Paris. Ça n'a pas l'air comme ça, mais ils ont beaucoup parlé, entre deux gueuletons, nos amoureux. Maxime, persécuté trois fois par jour au téléphone par son père qui veut absolument « arranger » les choses dans son couple, a décidé de contacter un avocat. Il souhaite engager une procédure de divorce le plus rapidement possible, afin que personne ne puisse le faire revenir sur sa décision. Il demande à Faustine ce qu'elle préfère : qu'il se débarrasse de sa maison du Vieux Cagnes, obligeant Madame Ex à déménager avec les filles, ou

qu'il la lui « offre ». Cela signifie finir de payer le crédit, en plus de verser une pension pour les petites et leur mère, puisque cette dernière ne travaille pas. Faustine, ne pouvant s'empêcher de se sentir coupable d'avoir ôté un mari à sa femme et un père à ses enfants, choisit cette dernière solution bien sûr ! Elle se voit mal les priver, en plus, de leur maison !

– Évidemment qu'il faut qu'elles y restent, c'est là que les filles sont nées ! On se débrouillera bien, tous les deux. Je t'aiderai par mon travail. De toute façon, on va quitter le pays, non ? On gagnera plus en Amérique, si c'est bien là qu'on va.

– Bien sûr, mais je me devais de te le proposer.

– C'est gentil, mais je n'ai pas du tout l'intention de spolier la mère de tes enfants.

Faustine se posera encore la question quarante ans plus tard. Est-ce par manque de confiance en elle, d'amour pour lui, par clairvoyance, besoin de se démarquer définitivement au travers d'une largesse d'esprit inhabituelle ? Toujours est-il que ce jour-là elle avait rajouté :

– Puisque nous en sommes aux questions de fond, mon chéri, je voulais te dire : je sais que tu as souffert pendant dix ans de la jalousie maladive de ta femme, alors, comme nous allons devoir vivre séparés encore quelques semaines, j'aimerais que tu te sentes vraiment libre. Saches que je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu vives cette période en célibataire disponible.

– Comment ça ?

– Vois-tu, je n'ai jamais été jalouse et je n'ai pas l'intention de le devenir. Du moins en ce qui concerne la baise. Je te rassure, ça n'a rien à voir avec l'amour que je te porte. Par conséquent, je pense que si tu rencontres une *occasion*, tu aurais tort de te gêner.

C’est tout. On commencera la vie commune quand je t’aurai rejoint à Paris.

– On se dira tout, alors ?

– Sans entrer dans les détails s’il te plaît. Il me suffira de savoir que tu es heureux. Maintenant que tu as ôté tes chaînes je n’ai pas envie de t’en remettre.

– Mon tendre amour, ta générosité t’honore ; sois sûre que je n’abuserai pas !

Maxime est reparti. Route de Cannes, Faustine retrouve papa et Stéphane. Maman est partie en vacances. Seule. Pas très loin, semble-t-il, puisque papa, passé la première semaine, est allé la retrouver tous les après-midi. Faustine, en préparant son grand départ, termine les dernières commandes de la saison d’été, et s’occupe de l’intendance. Les hommes de la famille se sentent un peu perdus, c’est sûr, mais cela ne dure pas ; un soir, ses deux parents reviennent ensemble. Maman a les yeux rouges et bouffis, elle file se coucher sans même embrasser ses enfants.

Contre vents et marées

Faustine attendra longtemps la réponse à ses questions. Le pourquoi des disparitions récurrentes de maman, celui de ses journées cloîtrées dans sa chambre, officiellement *malade*. Tout cela en lien, sans doute, avec les bouteilles de scotch qu'on l'envoie acheter. Au fait, que sirote maman à longueur de journée dans les grands verres à eau en arcopal marron ? Quelque chose qui lui donne une haleine framboisée. Les prémices remontent sans doute au temps de *l'aventure bruxelloise.* Lorsque ses parents jouissent enfin d'un niveau de vie supérieur. L'apéro du soir, après le boulot, devient vite une douce habitude, de même que le verre de vin, parfois millésimé, accompagnant les repas. Lune de miel avec l'alcool ? Dorénavant, plus rien ne se fait sans. Dans la joie, la tristesse, la fraîcheur ou la canicule. En ce temps-là on n'en parlait pas encore comme d'une maladie ou un problème de société. Faustine se souviendra que maman, à trente-six ans, après une opération très lourde, s'est vu signifier qu'elle n'aurait plus jamais d'enfant. Or, à ce moment-là justement, elle en mourait d'envie au point d'avoir auto-généré un fibrome. Est-ce à la suite de cette épreuve qu'elle s'est mise à noyer ses soucis ?

Toujours est-il que désormais installée à Grasse, elle fait la connaissance d'un médecin compatissant,

mais éventuellement compétent, qui prend ses problèmes au sérieux. Officiellement il ne s'agit que de surpoids, de fatigue et de tabagisme. Il tente de l'aider, tenant compte de sa pudeur quasi pathologique. Hélas, ce faisant il néglige, outre une aptitude au déni assez remarquable, un orgueil ubuesque qui empêche sa patiente d'avancer. La récente mise en situation de promiscuité dans une institution hébergeant d'autres *semblables*, cause une sorte d'effet miroir insupportable, que maman parvient à fuir, avec l'habituelle complicité de papa, après une semaine entière à pleurer jour et nuit.

Afin de permettre à son épouse de reprendre pied, papa décide de l'emmener quelques jours au vert, confiant la boutique à Faustine. Il reste à la jeune femme deux mois à tenir avant d'être définitivement libérée. Est-ce d'avoir vécu ce premier week-end idyllique qui rend l'attente solitaire insoutenable ? Maxime a beau s'évertuer à écrire trois ou quatre lettres par semaine, Faustine manifeste amèrement son impatience ! À quelques mètres du poteau d'arrivée de leurs retrouvailles définitives, elle peine à se dominer. Pauvre Maxime qui s'épuise à parcourir les mille kilomètres qui le séparent de Grasse, avec pour seule récompense à l'arrivée une Faustine acariâtre. Les frustrations accumulées ressortent en bloc, au point de rendre la jeune femme injuste. Sans aucune compassion pour Maxime. Le pauvre homme doit faire face sur tous les fronts : s'investir dans son nouveau job tout en subissant le harcèlement permanent de sa famille. Il se sent cerné de tous côtés, aucun chantage affectif ne lui étant épargné. Un jour, saturé de cette soupe à la grimace il menace carrément de retourner immédiatement d'où il vient. Mouchée, Faustine se calme enfin.

Ce 12 mai 1978, les deux amants réconciliés roulent vers Saint Dalmas de Tende, près de la frontière italienne, et la vieille auberge Massa de Casterino. Ici la neige persiste, la saison n'a pas encore commencé. Si les propriétaires n'ont pas ouvert leur gîte officiellement, l'accueil n'en est pas moins chaleureux. Idéal pour des amoureux qui privilégient l'anonymat. Sans pour autant les prendre à leur table, les patrons partagent volontiers leur lapin à la moutarde, accompagné de pâtes fraîches. Pendant la soirée Faustine, tout en savourant sa *grappa*, forme Maxime au *jass,* (sorte de belote suisse) le seul jeu de cartes qu'elle connaît. Profitant de son avantage d'initiatrice elle ne craint pas d'en modifier les règles à son profit. Maxime s'insurge : « Je ne sais pas ce qui se passe ; elle a une chance de coc… elle gagne tout le temps, la chipie ! ». Faustine rétorque en riant : « Voilà bien la preuve que tu n'as pas été sage ces dernières semaines ! ». Il est tard quand les amoureux se retirent pour la nuit dans leur chambrette lambrissée de sapin clair. Quel bonheur que de s'étreindre sur un édredon aussi moelleux ! Ce soir, nul besoin de radiateur.

Le hameau de Port Grimaud est une véritable réussite architecturale, rare sur la côte : pour une fois que les promoteurs n'ont pas tout bousillé ! Faustine est en admiration devant les maisonnettes fleuries, les canaux, les bateaux amarrés un peu partout. Elle attend Maxime, assise sur son sac marin trouvé au surplus américain de Nice. Il contient le minimum indispensable, selon les directives très strictes de l'école de voile Prélude. La jeune coquette y a tout de même glissé sa jolie robe longue en jersey, on ne sait jamais. À Grasse, elle a emballé ses affaires personnelles dans deux grosses valises qui l'attendent

sagement derrière la porte. Elle les récupérera lorsqu'ils remonteront à Paris avec Maxime après les vacances. Papa et maman ont filé en Suisse avec Stéphane.

Maxime arrive tout droit de Paris. Il ne faut pas que Faustine oublie qu'ici, et pour tout le monde, il s'appelle *François Maréchal*. À présent qu'il a recruté un avocat, lancé les démarches, il se veut irréprochable. On lui a expliqué que même séparé il doit fidélité à sa femme tant que le divorce n'est pas prononcé. L'anonymat s'impose donc. Cinq cigarettes plus tard, Faustine commence à s'inquiéter sérieusement quand, enfin, se détache au loin la silhouette aimée au swing inimitable. Faisant mine d'emboucher un saxo, elle gonfle les joues sur les premières mesures de *The man I love* avant de se précipiter dans ses bras. Il a lâché son bagage pour l'enlacer : « Bienvenue à toi, femme de ma vie ! Cette fois c'est pour de bon, nous ne nous quitterons plus ! ». Ensemble, rayonnants, ils se dirigent au-devant des autres, vers les locaux de l'école.

Le bateau qu'on leur alloue est un *Arpège.* C'est un très beau voilier de 9.25 m construit par le chantier Dufour. Leur skipper se prénomme Jacques. Véritable publicité pour son école, il est grand et musclé arborant un air sérieux qui inspire confiance. Leurs trois autres compagnons, Maurice, Robert et Daniel, tous de professions libérales, tous apprentis marins, ont des bouilles bien sympathiques. Faustine, avec son allure de bonne copine, sans maquillage ni fanfreluches est aussitôt adoptée, de même que Maxime-*François*. Jacques occupe l'une des deux couchettes-cercueil à l'arrière, inconfortable mais plus proche de la barre. Maurice, le plus fluet de tous, choisit l'autre. Faustine, Maxime, Robert et Daniel

s'installent dans le carré au centre du navire. Quand on a replié la table, relevé les banquettes, il y a là quatre couchettes qui, particularité rarissime paraît-il, permettent de dormir à la gîte (même si l'esquif penche). Faustine aurait bien aimé s'installer à l'avant avec son homme, là où il y a un bordel pas possible (les voiles), mais on lui signale qu'elle n'est pas au Club Med, ici. Finalement, sitôt leurs affaires rangées dans les espaces prévus, elle trouve assez sécurisante cette idée de dormir dans le ventre du navire. Pour le reste ; les toilettes sont à l'avant, la géniale kitchenette à l'arrière, près de la table à cartes. Très imbu de ses responsabilités et sérieux comme un pape, Jacques leur montre longuement comment se servir des toilettes. Il faut pomper, pomper encore comme les shadocks ! se soulager, puis remettre ça à la pompe. Faustine, qui ne supporte pas l'idée de faire ses besoins aux oreilles de tout le monde se promet bien de s'en passer ; elle attendra d'être à terre. Les garçons, eux, sont vivement invités à lansquiner (en liquide uniquement !) depuis le pont chaque fois que possible. « Mais attention, pas face au vent ! » précise le skipper, provocant un éclat de rire général !

Le tour du propriétaire achevé, on ouvre une bouteille de Listel gris bien frais, et on installe le carré pour le déjeuner. Jacques-le-skipper, pendant que tous dévorent le gratin de pâtes puis la tarte tatin par lui concoctés (il y a un four à bord !), s'enquiert des attentes de ses élèves. Maxime-*François*, le seul à avoir passé les deux mois précédents à étudier les rudiments de la navigation à voile (quand diable a-t-il trouvé le temps ?), aimerait approfondir, entre autres, le maniement du sextant. Robert, Daniel et Maurice s'intéressent, qui à la navigation nocturne – utiliser la position des étoiles –, qui à l'étude des vents, qui à la

maîtrise de la radio. Quant à Faustine, peu soucieuse de mathématiques ou de technique, elle se satisfera d'une place de moussaillon. Reconnaître bâbord de tribord, éviter de se prendre la bôme pleine poire, tirer des bords, hisser le foc, faire des nœuds, barrer, participer aux quarts, piger si un navire s'approche ou s'éloigne suivant que sa loupiote soit rouge ou verte, lui suffira amplement. Jacques explique que pendant cette première semaine, ils longeront la côte et décideront chaque soir d'un lieu d'ancrage. De Port-Grimaud à Cassis, en passant par La Ciotat, La calanque de l'Oule, la presqu'île de Giens, Porquerolles, l'île du Levant et retour. La semaine suivante, le parcours sera sensiblement différent. On voguera de Grimaud à Nice, ensuite cap sur la Corse. Jacques leur donne, enfin, un topo détaillé de l'approvisionnement du bateau, en se servant de la check-list qu'il a préparée. L'eau douce, la nourriture, la pharmacie et les gilets de sauvetage font partie des incontournables. À eux de vérifier que tout y est.

Faustine gardera de ces deux semaines un souvenir indélébile. À l'exception de la traversée vers la Corse, qu'ils effectueront de nuit, ils jetteront l'ancre chaque soir devant un paysage enchanteur. S'endormir, bercée par le clapotis, a quelque chose de matriciel qui apaise la jeune femme. Las ! Au troisième jour, dans la calanque de l'Oule, un nuage de moustiques leur est tombé dessus avec la nuit. Alors qu'ils étaient si fiers d'avoir trouvé un emplacement désert ! Ils ont compris pourquoi ! Piégés, obligés de rester sur place, à l'étuve dans leurs sacs de couchage, sur le pont, ou empoisonnés aux insecticides, en cabine, ils ont vécu une nuit infernale. Au petit matin, bouffis, à moitié groggy, ils ont hissé les voiles fissa, pour trouver au large une

mer démontée, un vent de force 9. Jacques a exigé que chacun à son tour prenne la barre pour « voir ce que c’est ». Faustine a tenu environ trente secondes et demie. « J’ai peeeeuuuuur ! » a-t-elle hurlé si fort que tout le monde l’a entendue malgré le vent. Les garçons s’y sont collés courageusement. Ils ont dû s’attacher pour baisser le foc et rabattre les voiles, mais ils ont réussi à garder le cap et à ne pas chavirer. Allumer une cigarette dans ces conditions c’est du sport ! Pendant ce temps Faustine, en cuisine, leur a préparé des galettes de pommes de terre avec du jambon et des œufs au plat.

Un autre jour, ils ont visité la ravissante petite île de Porquerolles, tellement différente et plus calme que le Saint-Tropez ringard des m’as-tu-vu. La seconde partie des vacances, rien que la traversée Nice-Bastia était un poème en soi. Le soleil couchant, les dauphins joueurs, précédant et suivant le bateau, le faseyement des voiles dans la nuit, les sons qui portent loin, mais aussi et surtout le silence. Hélas, le vent étant tombé prématurément, il a fallu terminer au moteur, ce qui a quelque peu rompu le charme. Hormis cet aléa, Jacques tenait beaucoup à ce que toutes les entrées et sorties des ports se fassent à la voile. Cette vie de marin de plaisance plaît beaucoup à Faustine. Elle s’émerveille de tout : des eaux turquoise autour de l’île de beauté, des petits villages suspendus dans les airs, des ports miniatures et des marchés aux fruits, légumes et poissons où ils s’approvisionnent. Partis à la recherche d’un peu de pain pour compléter l’ordinaire, Maxime et elle sont passés devant un vieux cimetière abandonné, isolé à l’écart du village, protégé d’une haute grille en fer forgé habillée de lierre. Les tombes moussues étaient d’un vert si tendre, si doux, véritable appel à l’amour,

qu'ils s'y sont abandonnés, faisant jaillir la semence de vie au milieu des promesses éternelles – *À mon cher mari, À ma fidèle épouse* – sous le regard bienveillant des ancêtres. Faustine est la plus heureuse des femmes ! Elle aime, elle est aimée, et bientôt : ♪♫♬ Une nouvelle vie va commencééééér ♪♫♬

♪♫♬ *Paris violon, Paris violoncelle* ♬♫♪

– Nous y voilà !

Après avoir effectué trois fois le tour de la place d'Iéna, ou plutôt de la statue équestre de Georges Washington, histoire de donner à sa chérie un aperçu de leur nouvel environnement, Maxime gare le cabriolet juste à côté de la sortie du métro, devant le musée Guimet.

– Mon amour, je ne t'ai pas tout dit sur moi…

– Je m'en doutais, mais encore ?

– Je ne travaille pas que pour la Machine à Bulles Internationale.

– Ah ?

– Non. Il m'arrive parfois de recueillir des informations pour certains services gouvernementaux.

– Et ?

– Et c'est ici qu'ils me logent. Je vais donc te demander de te faire extrêmement discrète, de ne pas piper mot devant la loge du concierge et de me suivre en faisant le moins de bruit possible.

– D'ac !

Sourire en coin, un peu sceptique tout de même, Faustine empoigne une de ses lourdes valises et suit son homme qui trimbale l'autre à grand peine (mais qu'est-ce que tu as mis là-dedans ? des livres ?). Au n°1 rue de Longchamp, il entrebâille la lourde porte. À l'intérieur règnent une fraîcheur et un silence de

catacombes. Un escalier solennel, protégé d'un épais tapis rouge, s'élance depuis la droite, faisant vis-à-vis à la loge du concierge. Entre les deux, l'ascenseur, permettant tout juste de caser les valises, les entraîne jusqu'au cinquième. Ignorant les deux appartements qui se font face, Maxime ouvre une porte donnant sur un escalier en colimaçon. Ici, la moquette est inexistante, l'éclairage faible, visiblement on économise sur la puissance des ampoules. En haut des marches, on débouche sur un long corridor. De chaque côté des chambres de bonnes. Sans doute servent-elles désormais de greniers d'appoint, car on n'y entend rien ni personne. Les fameux WC sur le palier, ainsi que le lavabo commun, semblent délaissés également. Il est vrai qu'on est en milieu de journée, mais quand même. Devant Faustine, Maxime sort laborieusement une clé de sa poche ; ouvre la porte du paradis.

– Que c'est beau !

– Vous voilà chez nous, très chère !

– Mais encore ? On est chez qui, là ? Évidemment, c'était des salades ton histoire d'espionnage tout à l'heure ?

– Ha ha ha ! Bien sûr ! Je trouvais que l'endroit s'y prêtait bien, pas toi ?

– Oui. Si tu as voulu m'épater, tu as réussi, mais rien que l'appart était suffisant ! Alors, on est chez qui ?

– Chez mon grand copain clarinettiste Carl Laclairière et sa femme Julie.

Faustine n'a pas assez d'yeux pour tout admirer à commencer par l'immense poster, dans le hall d'entrée, montrant Marilyn Monroe, dans *Certains l'aiment chaud*, entourée de Jack Lemmon et Tony Curtis. Il siège en bonne place juste derrière une

antique machine à sous que Maxime s'applique aussitôt à faire fonctionner. Se tournant vers sa compagne :

– Que je t'explique, mademoiselle…

– Volontiers !

– Je connais Carl et Julie depuis mes vingt ans. Il m'a souvent laissé faire le bœuf avec son orchestre, aussi, beaucoup plus tard, quand j'ai ouvert le Pied Bleu, je l'ai invité à mon tour. Julie et lui ont eu la chance phénoménale de trouver cet appartement bénéficiant de la loi de 1948.

– Késako ?

– On appelait ainsi certains logements construits, avant le premier septembre 1948, dans des agglomérations d'une certaine importance. Les loyers restaient bas et, clause spéciale, on ne pouvait pas se débarrasser des locataires à la fin du bail.

– Génial ! Et tout ça dans le XVIe ! Sacré coup de bol ! Et vu le nombre de pièces ici, au moins quatre à vue de nez, ils ont des enfants, tes amis ?

– Oui, deux garçons. Là aussi c'est une belle histoire, figure-toi que Carl adore les comiques américains, plus particulièrement Tony Curtis et Jack Lemmon. Julie, elle, est fan de Marilyn Monroe. Ainsi, ils ont prénommé leurs fils Tony pour l'aîné et Jack pour le cadet.

– Je vois, comme sur le poster de l'entrée ?

– Exact, et comble de bonheur, les deux sont des musiciens de talent, l'aîné est batteur, le cadet trompettiste. En ce moment ils sont en tournée sur les plages de France avec leur père et son orchestre. C'est grâce à eux – à Europe 1 surtout qui les a engagés – qu'on peut loger ici jusqu'à fin août.

– Sympa !

– N'est-ce pas ? Ces mômes sont incroyables. Carl

m’a raconté que depuis qu’ils savent jouer ils font la manche dans le métro. Ils ont déjà gagné assez de blé pour se payer un studio. Ce jour-là, ils ont décrété que leur père était exempté d’argent de poche ! Ils n’avaient pas dix-huit ans. Hilarant, non ?

L’appartement est tout simplement extraordinaire. Entièrement décoré par Julie. À droite les chambres des garçons, un peu en retrait. À gauche celle des parents. Plus loin la salle de bains, puis la cuisine. Max explique qu’à l’origine, le logis faisait partie d’un luxueux duplex. Les propriétaires l’ayant scindé, le dernier vestige en est l’unique WC, accessible par un étroit escalier en colimaçon. C’est déjà inhabituel, mais ce qui enchante Faustine, c’est que l’enrobage entier de l’escadrin est habillé de livres de poches du sol au plafond. Pour peu que l’endroit soit chauffé, voilà de quoi occuper quelques soirées d’hiver ! Le salon à lui seul vaut le détour. Intégralement lambrissé de bois foncé, poutres comprises. Sur la gauche, on découvre un coin salle à manger, comportant une imposante table en chêne massif. De l’autre côté, une méridienne à deux places fait face à la bibliothèque. Une collection de disques en occupe la plus grande partie. La télévision, le bar et quelques livres se disputent le reste. L’unique fenêtre, immense au milieu de la pièce, offre une vue imprenable sur la place d’Iéna. Les murs libres sont tendus de toile de jute verte. Maxime raconte que Julie a tout tapissé elle-même. Elle est débrouillarde comme pas deux, dénichant les tissus au Marché Saint-Pierre, à Montmartre, ainsi que tous les meubles et objets – comme la machine-à-sous par exemple, ou les éléphants en céramique qui sont de chaque côté de la fenêtre – dans les brocantes ou au marché aux puces de la Porte de Saint-Cloud.

– Voilà votre royaume pour un mois, chère madaaaaame !

Faustine en prend plein la vue. Belle illustration d'ingéniosité. Tout est de bon goût, chaque chose à sa place. Elle se fait la promesse que quand elle aura son *chez-soi*, tout ce qu'elle y mettra, meuble, bibelot ou utilitaire, sera beau – pas forcément cher – et choisi avec soin.

– C'est vraiment superbe ! Merci môssieur pour la visite et les explications ! Bon, tu n'as pas faim ?

– Si, mais nous sommes dimanche ; tout est fermé dans le quartier. Demain je pars tôt à la mine, il y a de la route à faire. Je propose que, ce soir, on grignote dehors, pas trop tard. Ensuite, on passera à la Huchette et je te présenterai quelques potes. Tu auras tout le temps de ranger tes affaires, remplir le frigo et…

– Chercher du travail.

– Pendant le reste de la semaine. C'est cela oui, tu as tout compris !

Faustine avait oublié à quel point le *Quartier Latin* était vivant et joyeux. La rue de la Huchette, parallèle au quai St Michel, est saturée de marchands de frites, merguez, restaurants asiatiques et grecs. Le souper, ce soir-là, consistera pour elle en une demi-baguette garnie de frites et de merguez justement. Des frites bien grasses, bien molles, bien blanches, comme en Belgique ! Faustine adore ça et se fiche pas mal de la graisse, tout comme de l'ambulance qu'elle voit s'éloigner, transportant sans doute un client téméraire ! Le Caveau de la Huchette fait le plein, comme tous les soirs, paraît-il. Derrière le bar officie Ignace, grand prêtre des lieux, maître ès *cocktails* en tous genres. Il ne tarde pas à prendre Faustine en amitié ; pour elle, il baissera ses prix. En bas, dans la

cave, c'est l'orchestre de Maxim Saury qui mène le bal. Maxime et lui sont potes depuis toujours alors, bien sûr, il ne tarde pas à le rejoindre sur l'estrade, avec sa clarinette. Pendant la pause au QG du *Notre-Dame*, l'incontournable bistro sur les quais de la Seine, Faustine fera un peu mieux connaissance avec la bande. Pour l'heure, son verre à la main, elle s'installe dans un coin et profite du spectacle. Intérieurement, elle exulte. Ça y est ! Ils sont ensemble, son homme et elle. À Paris, et libres ! (enfin presque).

Lundi matin. Trouver un magasin ouvert en août dans le seizième, quelle gageure ! Quant aux marchés de fruits et légumes, macache ! Il va falloir se débrouiller autrement. Pour finir, Faustine a déniché du pain en remontant la rue de Longchamp. Heureusement, il y a une épicerie italienne à mi-chemin, ouverte toute l'année. Rentrée à l'appartement, Faustine poursuit ses explorations. C'est tellement amusant de découvrir les secrets d'une maison inconnue ! La jeune femme enquête. Elle ouvre tous les placards. Dans la salle de bains, elle tente de comprendre le fonctionnement de la machine à laver et celui de l'étrange dispositif antédiluvien qui semble servir à sécher le linge, où les cheveux ? À la mi-journée, Faustine s'est approprié le territoire, rangé les courses, les produits de toilette. Il est temps de prévoir le retour du travailleur. Sans se compliquer la vie pour autant ; pain, camembert, tomate, yaourts. La cuisine mijotée de Ginette Mathiot attendra des jours pluvieux. La *jeune mariée,* sans connaître toutes les habitudes de son chéri, sait qu'il déjeune à satiété. Ainsi donc, les petits déjeuners seront copieux, les soupers légers. Ces contingences matérielles réglées, Faustine ouvre le journal qu'elle

n’a pas omis d’acheter. Il lui faut trouver du boulot *et* un appartement, vite. Tiens ! On embauche une couturière-surfileuse chez *Germaine et Jeanne*, rue Cambon.

– Et si je tentais ma chance ?

Jazz, haute couture et petites pépées

– Faustine chérie, j'aimerais te présenter quelqu'un.

– Ah bon ? Qui ça ?

– Mireille. Assistante sociale à Montrouge. Une chic fille, très sympa. Tu vas adorer son humour et son bagout.

– Et vous avez… ?

– Oh, juste une fois ou deux, avant que tu me rejoignes. Tu m'y avais autorisé si une occasion se présentait, tu te souviens ? Mais rassure-toi, je lui ai tout de suite dit que j'étais *en mains.* D'ailleurs, je lui ai tellement parlé de toi qu'elle a eu envie de te rencontrer.

– Je vois. Invitons-la à dîner, alors. Si elle t'a plu, c'est sûrement quelqu'un de chouette.

En fait, Faustine ne *voit* pas grand-chose. C'est la première fois (à sa connaissance), que Maxime la *trompe*. Mais on ne trompe pas quand on se confie tout, n'est-ce pas ? Pour eux, et ils l'ont défini ensemble, il n'y a tromperie que lorsque l'on ment – carrément ou par omission –, ce que justement, elle veut éviter à tout prix, parce que c'est ça qui pourrit la relation. Faustine examine la situation avec une certaine distance. S'étonne de n'avoir pas le sens du tragique. D'autres auraient clamé : « S'il me trompait j'en mourrais ! ». Ben non. Au contraire, elle aurait

presque tendance à féliciter Maxime de sa bonne aubaine, comme le ferait un copain masculin. En ce qui la concerne, que Maxime ait tout quitté pour elle l’a définitivement rassurée. Elle ne ressent pas le besoin de preuves supplémentaires. Plaçant son sentiment amoureux au-dessus de ces aléas, son cœur par-dessus son cul, il lui est difficile d’accorder de l’importance à ces peccadilles. D’ailleurs, ne fera-t-elle pas la même chose, si ?

Rue de Longchamp, la routine s’installe. En semaine, Maxime rejoint le *périph* et ses embouteillages dès six heures (il bénéficie de l’horaire libre). Quand il rentre à 17 heures, Faustine l’attend avec l’apéro. Il prend une bonne douche avant de dîner, puis ils sortent. Maxime, en ce moment, évoque beaucoup ses enfants. Depuis deux mois qu’il ne les a revues, les filles lui manquent. Il compte bien, dès septembre entamer les démarches pour son divorce puis organiser un droit de visite et les revoir chaque fois qu’il le pourra. Aux dernières nouvelles, Hélène s’est montrée coopérative. Dans la foulée, Maxime annonce son intention d’aller voir ses parents à Houdan. Si Faustine craint un peu son isolement, elle est rassurée de voir qu’il n’a pas totalement perdu l’esprit de famille. En tant que coresponsable de la situation, elle se sent un peu moins fautive. En attendant, Max essaie de cumuler les « affaires », c’est-à-dire les engagements payés d’une ou plusieurs soirées dans les boîtes à jazz de la capitale. Pour cela, il doit montrer sa bobine et faire savoir qu’il est disponible. Il encourage Faustine à prospecter sérieusement de son côté pour du boulot. La jeune femme réalise seulement maintenant que ses parents, en l’employant comme aide familiale, ne lui ont pas vraiment rendu service. Sans compter qu’elle n’a

même pas son bac. Trouver du travail à Paris, au temps des trente glorieuses, c'est facile bien sûr, il suffit de se baisser paraît-il, mais seulement si on se cantonne aux tâches subalternes. Et même là… Faustine, qui est de nationalité suisse, doit, avant toute chose, obtenir un permis de séjour, puis de travail. Employée de maison, domestique, embauche au noir, dans la restauration ou les ateliers du quartier Sentier (Métro Bonne Nouvelle), c'est tout ce qu'elle peut espérer dans un premier temps.

Après avoir essuyé plusieurs refus laconiques, Faustine est soulagée de recevoir enfin un accueil favorable à sa candidature, chez Germaine et Jeanne, maison de couture ayant pignon sur la célèbre rue Cambon. On y recherche une remplaçante pour un mois, affectée à la machine à surfiler, un travail tout à fait dans les cordes de la jeune femme. À l'heure dite, Faustine, dans sa belle inconscience, gravit l'escalier principal, ignorant l'entrée de service, et se présente comme demandeuse d'emploi (avec rendez-vous) sous le regard choqué de la responsable clientèle. Heureusement, à cette heure, le hall est désert, personne ne l'a vue. Vite, une gouvernante escamote l'impudente et l'introduit directement dans le luxueux bureau-salon de la *patronne*. La vieille *Mademoiselle Jeanne*, qui a dû être très belle autrefois, trône derrière son bureau de ministre. Faustine admire la décoration ; elle a l'impression d'être dans un film. C'est là, sans doute, que les mannequins défilent pour les riches clientes cosmopolites, obéissant au doigt et à l'œil aux injonctions de la *première*. Elle aurait bien aimé être une petite souris, rien qu'une fois, pour assister aux présentations. Une demi-heure plus tard, à peine, la voilà engagée. Elle a fait part de son expérience à la Muller & Co assortie de ses

références et de son CAP (certificat d’aptitude professionnelle). Elle présente bien, elle a l’air sérieuse ; la nationalité suisse est un atout (Faustine s’en amuse ; comme si ça voulait encore dire quelque chose !). *Mademoiselle Jeanne*, après l’avoir présentée à *Mademoiselle Germaine*, beaucoup plus haute en couleurs, lui a demandé de se présenter lundi matin – par l’entrée de service ! –, et de se rendre aux ordres de la chef d’atelier. Elle aura la responsabilité d’une surfileuse, travaillera de 8 à 12 heures et de 13 à 17 heures pour le SMIC. Faustine acquiesce, remercie, serre les mains, s’en retourne. Elle est ravie ! Elle a trouvé ce boulot facilement, tout compte fait. C’est Maxime qui va être heureux !

Oui, Maxime est très content et le fait savoir tendrement. Voilà qui augure bien des tartines beurrées, sans épinards. Les amants font la tournée des grands ducs et le clarinettiste, comble de chance, trouve un job supplémentaire dans un piano bar, à deux pas de l’Arc de Triomphe. Ils terminent la soirée par un *bœuf* (improvisation) à la London Tavern. Faustine sirote tranquillement son whisky (offert par la maison), quand elle repère une grande fille rousse qui tourne autour de son musicien chéri. Discrète, elle observe le manège. En sa présence Maxime ne bronche pas. Déçue, l’autre se détourne, finit par s’en aller. Ni Faustine ni Maxime n’en parleront.

Dimanche matin, Maxime propose une virée au bois de Boulogne. En été, on y loue des vélos ou des bateaux à rames. Une autre fois ils s’essaieront au canotage, mais ce jour-là sur leur bicyclette, les amoureux s’amusent comme des petits fous. Ils font la course et des acrobaties, c’est tout plat, très agréable. Faustine veut bien remettre ça tous les week-ends ! Maxime aussi, il lui répète combien il aime dépasser

ses limites, prendre soin de son enveloppe physique, etc. Pour cela le sport est idéal, prétend-il. Faustine réserve son avis. Elle vote pour la modération.

Lundi matin, Faustine embauche à l'heure, en même temps que les autres filles, sauf qu'elle ne pointe pas. Elles sont six à se partager dix mètres carrés, presque sous les combles. Pour son premier jour, la chef d'atelier fait les présentations et la visite des lieux. Quatre machines à surfiler s'alignent contre les murs, chacune entourée de corbeilles. Une à gauche pour les pièces à coudre et une à droite pour les travaux finis. On s'assied à 8 heures précises et on vide une corbeille après l'autre le plus rapidement possible. De temps en temps, la chef vient vérifier le travail, contrôler que la machine fonctionne bien. À midi certaines filles restent, d'autres sortent. Dans un coin de la pièce, il y a une table sur laquelle deux retoucheuses cousent des boutons. Faustine apprendra qu'une grande partie du travail est sous-traitée à domicile. Une fois par semaine, un contremaître fait le tour des employées. Faustine sera chargée d'aller vider le camion avec les autres.

Dès le premier jour Faustine déguste. Il fait chaud, la poussière vole, elle en prend plein les poumons. Néanmoins, elle souffre de ne pas pouvoir fumer sa dose habituelle (strictement interdit bien sûr, dans ces ateliers où la moindre étincelle aurait des répercussions dramatiques). Elle a mal au dos, aux reins, à la nuque, à force d'accomplir les mêmes gestes plusieurs heures d'affilée. La chef vient sans cesse la houspiller, qu'elle aille plus vite, toujours plus vite. Prendre la pièce à droite, ziiiii, ziiiii, couper le fil, la poser à gauche. Toutes les pièces sont de la même couleur. Il faut coudre droit. Une surfileuse *coupe* en même temps qu'elle surfile, et si on mord dans le

tissu, il y perd en taille. Faustine s'applique, attendant la pause avec impatience. Personne ne parle, mais à midi elles se rattrapent. Faustine apprend que la responsable des boutons fait le même boulot depuis plus de quinze ans. Quelle horreur ! Rien que de s'imaginer enchaînée à ce genre de tâche répétitive, Faustine défaille. Les autres rient.

– Et pourquoi pas ? C'est un job comme un autre !

– Et tu ne t'ennuies jamais ?

– Non. D'ailleurs les boutons changent, les modèles aussi, l'ambiance est bonne ; on est une chouette équipe.

– Moi je ne pourrais jamais.

Dans une autre pièce, sur l'étage, officie la dame *patronnesse* ainsi que la nomme Faustine, qui pense qu'elle est sans conteste la personne la plus importante de toute la maison. En effet, le créateur – homme ou femme – des modèles voit son travail concrétisé par un patron qui permet de le multiplier à l'infini. Faustine envie le savoir-faire de l'employée, véritable magicienne selon elle. « Voir » une robe sur une personne et la « traduire » sur le papier, voilà un tour de passe-passe extraordinaire ! À l'heure du déjeuner, la plupart de ses collègues restent sur place, déballant leurs cantines. Faustine, venue sans pique-nique, revendique son besoin de prendre l'air. En outre, personne d'autre ne fume ici. Elles n'en ont pas les moyens évidemment, avec leurs salaires de misère. Faustine parcourt la rue Cambon, truffée de maisons de couture plus ou moins célèbres, à commencer par Chanel, précédée de Paco Rabanne. Tout ça c'est bien joli, mais ça ne nourrit pas sa femme. Faustine use ses semelles, avant de trouver une boulangerie aux prix raisonnables. Elle commence à comprendre pourquoi les autres évitent

de faire des courses dans les rues alentour.

Mardi, mercredi et jeudi passent. Faustine, qui travaille toute la journée (c'est physique, on l'a vu) et qui accompagne Maxime toutes les nuits dans les boîtes où il joue, commence à s'épuiser sérieusement. Vendredi matin elle est déjà fatiguée au réveil. Comme elle ne veut pas que son chéri se sente trahi et la gronde, elle se prépare comme d'habitude. Ils se séparent devant la station de métro Iéna. Cachée dans le couloir, elle attend quelques minutes puis elle remonte à la maison, prévient l'atelier de son absence et retourne se coucher. Vers midi, elle prend un long bain moussant, se fait belle, prépare un délicieux repas en attendant Maxime. Ce soir, elle sera en forme pour aller l'écouter. À ce rythme la vie s'emballe. Ce 15 août 1978, Faustine a 22 ans. Après avoir fait la *Tournée des Grands Ducs*, Maxime remonte les Champs Élysées déserts, dans son cabriolet décapotable. Faustine s'est perchée sur le dossier de son siège. Elle salue à la ronde en éclatant de rire. Que c'est bon d'être jeune et amoureuse !

Les trois semaines suivantes filent à toute allure sur le même schéma. Faustine tient le coup jusqu'au jeudi soir. Le vendredi matin, elle téléphone systématiquement au boulot pour s'excuser. Une fois c'est le dentiste, une fois un appartement à visiter. Elle sait qu'elle ne sera pas payée pour les heures non effectuées, elle s'en fiche royalement. Elle se sent libre comme l'air, continue à accompagner Maxime partout. La rouquine est toujours dans les parages. Un soir, Faustine est si fatiguée qu'elle renonce à sortir. Elle attendra Maxime à la maison, ira se coucher tôt. Si tôt, qu'elle ne sait pas quand il rentre. En fait si, elle sait, pour avoir été au petit coin à 3 heures passées, qu'il n'était pas encore là.

Au matin, devant la table du petit déjeuner, elle interroge.

– T’es rentré à quelle heure ce matin ?

– À quatre heures.

– Toi, tu t’es tapé la rouquine !

– Ben merde alors, comment t’as deviné ?

– Mon petit doigt. C’était bien ?

Maxime est bouche bée. Il n’en revient pas, son regard trahit une admiration sans bornes.

– Là tu m’épates ! En fait, non, c’était pas si bien. Elle a fait ce qu’elle a pu, la pauvre. C’est moi. J’avais honte. Je me suis tiré le plus vite possible. Elle a pas apprécié. Elle était furax, m’a insulté. On m’y reprendra plus. Permission ou pas, je ne suis pas près de recommencer !

– Jamais dire jamais, mon amour ! Mais brisons là, et allons visiter notre prochain appartement. J’en ai repéré un dans le septième, rue Pierre Leroux. Qu’en penses-tu toi, le Parisien, c’est un quartier sympa ?

Pérégrinations laborieuses

Faustine possède-t-elle réellement cette maturité lui permettant de réagir ainsi aux infidélités de Maxime ? Cela semble plutôt inhabituel. Ceux qui l'ont côtoyée à cette époque diraient qu'il y a chez elle – comme chez beaucoup de jeunes femmes de sa génération – un certain amalgame entre les allégations maternelles stéréotypées : « Un homme ne change jamais ; le prince charmant n'existe pas ; le sexe ce n'est *que* ça ; surtout ne pas dépendre d'un homme… », et une culture plus ou moins importante, mais morcelée, due à ses lectures hétéroclites. *Balzac, Bazin, Buck*, les histoires de *Shéhérazade,* mais aussi et surtout *Steinbeck* (terrible *Kate* de *À l'est d'Eden*), Sommerset Maugham (*Servitude humaine*), Charlotte Brontë (*Jane Eyre*), Vladimir Nabokov (*Lolita),* Crime et châtiment *(Fiodor Dostoïevski),* etc. Des auteurs qui l'ont beaucoup marquée même si, lus trop tôt, trop vite, elle les a souvent mal digérés. Elle y a appréhendé les traitements réservés à la femme des XVIIIe et XIXe siècles (entre autres), et les armes dont celle-ci use et abuse pour se *défendre* : « Mariez-vous, très chère, peu importe avec qui, tant qu'il peut subvenir à vos besoins. *Après,* vous mènerez la vie qui vous plaira, en toute impunité ». En outre, on se souvient que Faustine a conclu ce pacte avec elle-même, de ne

jamais tomber dans le piège de la jalousie, lorsqu'elle a compris qu'elle ne supplanterait pas son frère dans le cœur de ses parents.

À cette époque, Faustine est convaincue que si un homme ne lui est pas fidèle, c'est qu'elle n'a pas su y faire ; qu'elle est seule responsable. Elle a retenu qu'aimer l'autre suffisamment pour le rendre libre (dans tous les domaines), est la manière la plus efficace de se l'attacher. Elle a adopté ce dicton : « Si tu veux que ton amant le reste longtemps : éloigne-le de toi ». Maman, si prompte au mépris, lui a fait croire, ou tout le moins comprendre, que l'homme est *l'ennemi*. Qu'on ne peut définitivement pas lui faire confiance. Ce que confirme en quelque sorte Benoîte Groult avec son *Ainsi soit-elle*. D'autres livres prônent une femme libre, solidaire de ses pareilles, mais sachant cultiver ses singularités. Faustine se veut affranchie, indépendante, autonome – bien d'autres femmes ont tracé le chemin, dont beaucoup sans plus d'instruction – et ne voit pas ce qui l'en empêcherait. En tout cas pas sa féminitude. Peut-être aussi qu'enfant délaissée, toujours à l'affût du moindre geste appréciatif, condamnée à abandonner la première place dans la fratrie, Faustine a bien appris à lire entre les lignes, à percevoir ce qui pourrait la rendre aimable aux yeux de l'autre. La jeune femme s'applique à ne pas faire le jeu de Paul Valéry qui proclame pour la plus grande joie de son beau-père : « Il y a trois sortes de femmes : les emmerdeuses, les emmerdantes et les emmerderesses ».

Fin août, Faustine revoit *Mademoiselle Jeanne* une dernière fois pour recevoir son salaire. Elle a refusé de rester plus longtemps ainsi que de revenir l'été prochain, au motif qu'elle préfère faire autre chose de sa vie. L'enveloppe est légère et la demoiselle ne peut

s’empêcher de faire part de sa déception. Elle s’attendait à plus de sérieux de la part d’une Suissesse. Faustine n’en a cure qui, déjà, pense à la bouteille de champagne qu’elle va s’offrir. Pauvre Maxime, heureusement qu’il n’y a pas de loyer à payer pour le mois d’août, s’il attendait de l’aide, il serait bien en peine.

Ils sont allés visiter cet appartement meublé, annoncé dans le journal. La rue Pierre Leroux est sombre, le logis, au deuxième étage, ne voit jamais la lumière du soleil. Mais c’est tout ce qu’ils peuvent s’offrir, et surtout, il n’y a pas d’énorme caution à verser. Le quartier, par contre, est sympa, vivant et animé. Au bout de la rue de Sèvres, on tombe sur le Bon Marché, magasin extraordinaire, dont Faustine a beaucoup entendu parler. En face, se trouve l’Hôtel Lutetia, construit à l’origine par la propriétaire du Bon Marché pour y recevoir ses plus riches clients. Voilà un endroit qui fait partie intégrante de l’*Histoire*. Non seulement Albert Cohen y a écrit son *Belle du Seigneur*, mais Charles de Gaulle y aurait passé sa nuit de noces avec *Tante Yvonne*. Le Lutétia acquit une sinistre réputation en devenant, en 1940, le quartier général de l’*Abwehr*, le service de renseignement et de contre-espionnage allemand. Après la libération, l’hôtel accueillit les rescapés des camps de concentration. En visitant les lieux, Faustine y superposera avec émotion des images de films rappelant des désillusions cruelles ou, au contraire, des retrouvailles miraculeuses.

Pour l’instant, Faustine emménage dans le VIIe. Maxime et elle ont nettoyé et quitté la rue de Longchamp juste avant que leurs amis Carl et Julie réintègrent leur domicile. Le temps a manqué pour partager un repas à quatre. Par contre, Maxime a fait

livrer à son ami une caisse de vin millésimé, afin de remercier sa générosité. Ils ne tarderont pas à se croiser, clarinette à la main. Dans le nouveau logis, Faustine fait contre mauvaise fortune bon cœur. Quelle différence par rapport à la rue de Longchamp ! Face à la porte d'entrée se trouve une salle de bains borgne, juste à côté de la cuisine, pareillement sombre, dont l'équipement est plus que chiche. La seule fenêtre du meublé est celle de la chambre à coucher-salon-salle-à-manger, donnant sur la rue. Le dernier locataire, un asiatique, si l'on considère les cheveux noirs typiques qu'il a laissés partout, n'était pas féru de ménage, c'est le moins qu'on puisse dire. L'endroit est d'une saleté repoussante. Il faudra plusieurs jours à la jeune femme pour lui rendre une apparence correcte, depuis les sols jusqu'à l'intérieur des placards.

– Ne t'inquiète pas, ma chérie, sitôt que nous le pourrons, nous chercherons autre chose. J'ai mon idée. Fais-moi confiance.

– Oui. Si je trouve du travail, on pourra s'offrir mieux. Ça ne sera pas difficile !

Un soir, le couple rend visite à Mireille, cette amie que Maxime a rencontrée alors que Faustine était encore à Grasse, et dont il lui a vanté les « mérites ». Ils se rendent rue Rosenwald dans le XVe arrondissement. C'est un petit immeuble sans prétention mais propret, juste en face d'un bistro tenu par des Algériens. Des effluves de merguez et de mouton grillé parfument toute la rue en cette fin d'été ; ça ouvre l'appétit ! Mireille vit dans un studio minuscule, avec une salle de bains riquiqui et une kitchenette ouverte. L'unique pièce contient une table ronde et un lit immense, juste sous la fenêtre. Mireille a eu beaucoup de chance, elle a acheté cet

appartement en viager, vingt ans plus tôt, et n’a dû payer que deux ans de loyer. Elle raconte tout cela avec son humour contagieux devant une délicieuse blanquette cuisinée par elle-même. Quand elle leur a ouvert la porte, Faustine a été presque choquée (sachant qu’ils ont couché ensemble une ou deux fois), de constater que sa « rivale » est du même âge que Maxime. C’est sûr, elle ne le fait pas. Faustine comprend très bien comment elle a pu séduire son homme avec son sourire ravageur, sa simplicité, sa gentillesse surtout, et ses dons évidents d’empathie. Plus tard dans la soirée, Maxime les laissant seules un moment (il doit changer la voiture de place), Mireille confiera à sa jeune invitée qu’elle ne savait pas que son homme était pris, quand elle s’est laissé séduire. Sinon, elle n’aurait jamais accepté qu’il trompe Faustine, dont elle aimerait bien devenir l’amie. La nuit est bien avancée quand le trio se sépare. Faustine en sait un peu plus long désormais sur les déboires des travailleurs sociaux dans la France de 1978, ainsi que sur la vie, passablement agitée, de sa nouvelle amie. Mireille est le genre de personne qui joint l’humour à la lucidité. L’autre jour, dans un bistro de la rue des Saints Pères, elle a carrément sorti un centimètre de couturière de son sac à main, tant elle en avait marre des vantardises de ces messieurs sur leurs précieux attributs. Elle les a défiés d’en mesurer la taille sur le champ ! Bien sûr, ils se sont tous dégonflés.

Au lendemain de cette soirée mémorable, Faustine épluche les petites annonces. Ne souhaitant plus travailler dans la couture – une expérience a suffi, merci ! – elle dirige ses recherches dans le secteur des employées de maison, dans l’espoir qu’une bonne âme acceptera de lui procurer un permis de travail.

S’il n’a pas été difficile d’obtenir un permis de séjour, pour le boulot, c’est une autre paire de manches. Évidemment, toutes les places d’employée de maison, de femme de chambre et de cuisinière sont proposées du côté de Neuilly ou dans le XVIe arrondissement. Faustine répond à toutes les requêtes ; se rend à de multiples entretiens. Partout on lui oppose que sans références, diplôme mais surtout sans permis de travail, il n’est pas question de l’engager. C’est incroyable, quand même ! tous ces gens-là se plaignent du manque de domestiques, mais personne ne propose de faire les démarches pour l’indispensable sésame. Alors que franchement, ce n’est pas grand-chose. C’est le serpent qui se mord la queue. Faustine se raisonne. D’un côté c’est bien dommage, mais de l’autre, *ils* n’ont que ce qu’ils méritent. Quand elle constate à quel genre de snobs méprisants elle aurait eu affaire, elle a moins de regrets.

Fin septembre, Faustine n’a toujours rien trouvé sur le marché de l’emploi et, financièrement, Maxime s’essouffle. Après en avoir discuté, ils admettent que la seule solution envisageable est que Faustine retourne quelques semaines à Grasse aider sa mère. Elle reviendra, les poches pleines, bien avant Noël. Pendant ce temps Maxime tentera de trouver un maximum de contrats musicaux, tout en cherchant un logement plus sympa. Résignée, Faustine prend son billet de train. Au téléphone, papa et maman étaient ravis, tu penses, mais ils peuvent toujours espérer, leur fille ne restera pas une minute de plus que nécessaire !

Jamais deux sans toi

Revenue à Grasse, Faustine se noie dans le travail. Et vas-y que je te couse, repasse et décore. Que je te remplisse les stocks, aille chercher des fournitures à l'entrepôt et fasse des allers-retours chez les grossistes niçois. Elle refuse de revoir ses anciens amis, au motif qu'elle ne fait que passer. Une sorte de rage contre l'adversité – ses parents en l'occurrence qui ne lui ont pas donné les moyens d'être autonome, hors leur tutelle –, la tient qui lui fait saboter toutes les tentatives amicales. Elle a néanmoins retrouvé avec bonheur son petit studio meublé. Ils n'ont pas encore eu le temps de le liquider, pareil pour sa vieille 4L. Quant à Magali et José, ses gentils voisins d'autrefois, ils ont laissé la place à un couple de leur famille. Tout le contraire d'eux : des rustres qui se mettent à baiser bruyamment, pile au moment où Faustine tente de s'endormir. Elle en hurlerait de colère en cognant contre les murs si elle n'était pas si fatiguée.

Consciente qu'elle n'arrivera à rien dans la vie si elle ne se donne pas la peine de sortir de sa condition – sans avenir – d'artisan couturière, Faustine réfléchit à une reconversion. Un jour, dans le journal local, elle tombe sur un encart publicitaire du CNED (Centre national d'enseignement à distance), concernant des cours de secrétariat. En voilà une idée qu'elle est

bonne ! Le coût d’inscription étant modique, les conditions de base remplies – un simple brevet d’étude est suffisant –, la jeune femme s’inscrit. Actuellement, on recherche des secrétaires partout, dans tous les domaines possibles et imaginables, *un métier d’avenir !* dirait le cliché. La formation dure deux ans. À première vue, elle ne semble pas bien difficile. Faustine regrette presque de ne l’avoir pas déjà suivie pendant son premier apprentissage. Elle aurait pu ; ça lui aurait évité bien des déboires par la suite. Mais qui peut prédire l’avenir ? En attendant, les premiers cours qu’elle vient de recevoir sont passionnants. Apprendre à situer les départements, à traduire les codes postaux, la manière d’écrire une adresse ou de classer des documents. Voilà qui plaît beaucoup à la jeune personne, qui a besoin d’ordre pour se rassurer. Elle est servie avec les notions de comptabilité, une matière qu’elle apprécie beaucoup. Faustine raconte tout cela à Maxime dans leurs échanges de courriers, et ce dernier, stimulé par l’enthousiasme de sa belle, promet de lui trouver une machine à écrire avant son retour parisien.

Lui-même détaille à sa compagne l’évolution de ses recherches de boulot. Parti une nouvelle fois aux USA pour le compte du comité IEEE (Institut des ingénieurs en électricité et électronique) dont il fait partie, il a de nouveau accompli tout un périple, entre deux réunions de travail, à la rencontre d’employeurs potentiels. Il craint de n’avoir pas obtenu le succès escompté, mais continue à se placer avec obstination. Il finira bien par aboutir un jour. Côté divorce les chose avancent. Son avocat est confiant, d’ici une année il sera libre. Il a revu ses parents aussi, dans leur résidence de Houdan, qui n’ont toujours pas abandonné l’idée de le faire revenir sur sa décision de

divorcer, espérant contre toute logique une réconciliation. Maxime n'a même pas répondu. Par contre, il se prépare à descendre à Cagnes, voir ses filles. Peut-être pourra-t-il passer par Grasse au retour ?

Faustine ne demande pas mieux. L'été indien se prolonge en douceur. Une balade dans l'arrière-pays sera bienvenue, rompant agréablement la monotonie de ces derniers jours, empreinte de morosité à l'annonce du décès Jacques Brel. Faustine écoute ses chansons en boucle, surtout les dernières dont : *Si c'était vrai*, ce poème d'une beauté absolue. À la Muller & Cie, quelques jours plus tard, on ne parle plus que de Jean-Paul II, premier pape polonais de l'histoire à être élu. Un événement sans précédent, d'autant que le monde entier a été tenu en haleine. Qui succédera à Jean-Paul Ie, remplaçant de Paul VI, et décédé trente-trois jours à peine après son intronisation ? Papa et maman sont curieux de voir comment les mentalités vont évoluer. Non pas qu'ils soient croyants, encore moins catholiques, mais ils connaissent le pouvoir du prélat sur l'évolution politique dans certains pays, l'Amérique du Sud en particulier. Faustine s'en fiche royalement, elle n'est pas concernée, elle attend son amoureux qui finit par arriver un soir, épuisé, mais heureux.

Il s'est tellement donné pour faire bouger les choses, aux États-Unis côté boulot ou à Paris côté déménagement et à Cagnes enfin, côté divorce, qu'il est sur les rotules. Revigoré par un bon repas, il dormira presque douze heures d'affilée, pour se réveiller en pleine forme et traiter Faustine à la hussarde. La jeune femme, qui ne s'attendait pas cette entrée en matière maladroite, est choquée. Elle le repousse. Lui n'en a cure. Une fois dans la place, il

se conduit en terrain conquis, se sert sans vergogne de ce qu'on lui aurait volontiers offert… autrement. Se rend-il compte que cette fois il va trop loin ? Il ne voit pas les larmes qui s'échappent des yeux de sa victime, crucifiée comme un papillon.

Qu'elles sont belles les Gorges du Verdon dans cet automne flamboyant ! Munis de leur pique-nique préféré, côtelettes d'agneau, tomates, camembert, baguette fraîche et amandine pour le dessert, les amants descendent carrément jusqu'au bord de l'eau après avoir ramassé un peu de farigoule séchée sur le talus.

Décidée à occulter sa récente humiliation, Faustine se laisse gagner par la beauté ambiante qui, bien vite, panse les blessures de son ego. Réconciliée avec la Vie, elle pardonne et se tait. Maxime rentre à Paris dans la nuit. Avant de partir, il lui a fait l'amour. Avec toute la douceur du monde cette fois.

– Oh, ma Stine, comme je t'aime ! Murmure-t-il au creux de son oreille. Le temps passe vite, tu verras. Bientôt nous serons réunis. D'ici là, je t'écrirai tous les jours.

Faustine reprend le collier, et ses études. Elle a de bons contacts avec ses professeurs, qui semblent s'impliquer très sérieusement. Elle a reçu, avec les premiers cours, le carton qui lui servira à apprendre la frappe au clavier. Elle tapote sur les lettres dessinées en se réjouissant de passer à la pratique. Quoi qu'il en soit, elle répond, à la main toujours, aux lettres de son chéri. Trois ou quatre fois par semaine, ils échangent leurs impressions. Maxime est déçu, Mireille a tenu parole, elle ne veut plus rien savoir de lui autrement que sur un plan strictement amical. Il n'ira pas chercher ailleurs pour autant ; cette fois il a compris. Il attendra patiemment le retour de Faustine.

Cette dernière l’en remercie par un courrier dans lequel, plus loin, elle se permet de moquer un peu (si peu !) une certaine tendance à la radinerie, qu’elle a cru détecter chez lui. De tous les défauts, celui-ci la touche particulièrement, tant elle est persuadée qu’une personne mesquine ou avare l’est aussi affectivement. La jeune femme attend un démenti de son intuition, une preuve en quelque sorte, sans se douter avoir jeté un tel pavé dans la mare. Que n’a-t-elle pas écrit là ! La réponse ne se fait pas attendre, menaçant de tout détruire entre eux. Maxime lui renvoie la balle en rétorquant qu’il préfère économiser sur le superflu plutôt que l’essentiel afin d’atteindre ses objectifs rapidement, quand il met un projet en route. « Et toi, qu’as-tu accompli de tel dans ta vie que tu te permettes de me critiquer ? Quand j’ai sorti l’artillerie lourde pour te séduire à coups de cadeaux et d’invitations, de voyages et de vacances, tu n’as pas vraiment refusé, n’est-ce pas ? Bien au contraire, tu t’en montrais plutôt friande. De là à penser que tu t’es conduite en petite fille vénale. M’aurais-tu seulement regardé si je n’avais pas été le chef d’orchestre du Pied Bleu ? Si je n’avais pas eu une belle décapotable ? Et ce que tu m’as répété des mots de ta mère – s’il te veut… qu’il paie ! – n’a certainement pas arrangé les choses… ».

La gifle atteint Faustine de plein fouet. Dans un premier temps, elle est mortellement vexée, persuadée que Maxime a raison : elle est une moins que rien, une putain. Puis, elle a réfléchi en son âme et conscience. Oui elle a adoré être gâtée – bien qu’elle ne lui ait jamais demandé de voler un appareil photo pour elle, par exemple – mais elle n’a rien revendiqué. Oui, elle a aimé voyager en avion (après tout elle a remboursé la plupart des billets), recevoir

des fleurs et vivre le roman qu'il lui proposait. C'était si passionnant ! Qui ne l'aurait fait à vingt ans ? Quoi de plus naturel ? Et elle aussi lui a offert des cadeaux… sans penser à les comptabiliser !

Mortifiée, elle prend conscience de la difficulté qu'elle aura à construire un avenir commun avec quelqu'un qui pense autant de bien d'elle. Elle n'a qu'une envie, après s'être saoulé la gueule, lui renvoyer sa morgue au visage. Ce qu'elle fait, à chaud, dans une longue lettre vengeresse. Puis elle va se coucher, rompue. Elle a fini la bouteille de Listel, elle corrigera son écrit demain.

Au matin la vapeur est largement retombée. Faustine est beaucoup trop impliquée pour pouvoir vraiment faire la part des choses. Son homme aura toujours quinze ans d'avance sur elle, et même si elle est mûre pour son âge, il lui manque l'expérience qui fait la différence ; qui lui permettrait de prendre la seule décision qui s'impose actuellement, tout plaquer, fuir le plus loin possible. Hélas, à défaut, elle réexamine la situation. Évalue le pour et le contre – à son tour de calculer ! –, pour se rendre à l'évidence que cet homme-là, quoi qu'on en dise, a tout quitté pour elle. Le lâcher maintenant ce serait avoir détruit quatre vies pour rien et se retrouver coincée chez sa mère. Impensable ! Il ne lui reste plus qu'à faire le poing dans sa poche, et tirer le meilleur de la situation. Peut-être que s'ils ont la possibilité de recommencer leur vie ; à Paris d'abord, à l'étranger par la suite, hors de toute influence négative, ils parviendront à être heureux, en dépit des obstacles ? Pourquoi ne pas se laisser une chance ?

Fin novembre 1978. Sur le quai de la Gare de Lyon, à Paris, un homme attend la femme qu'il aime… Chabada-bada, chabada-bada,la la la, chabada-bada,

chabada-bada…

Table des matières